

Camilo Castelo Branco

Les brillants du Brésilien

Traduction de René Biberfeld

Options de traduction

Les titres nobiliaires : On appelle *fidalgo* celui qui porte un nom, *morgado* celui qui dispose également des droits qui y sont liés. Nous avons conservé tels quels ces mots ainsi que leur diminutifs *fidalginho*, *morgadinho* et usé de même pour certains grades militaires, certaines dignités ecclésiastiques, administratives ou judiciaires qui ne correspondent pas aux nôtres.

L'argent : Les fortunes s'évaluent en *cruzados*, les dépenses courantes en *réis*. Le *conto* n'est pas en soi une unité, il multiplie simplement par mille les *contos* et les *réis* ; pris absolument il signifie mille *cruzados*. On peut donner un ordre de grandeur des valeurs en euros :

le réi	= 0,05	le cruzado	= 20
le vintém	= 1	le quartinho	= 60
le pinto	= 2,5	la pièce (d'or)	= 350
le tostão	= 5	le conto	= 20 000

La géographie : Lisbonne et le Tage exceptés, tous les toponymes gardent leur forme d'origine. De même pour les habitants : le Minho a ses *Minhotos*, Porto et Braga ont leurs *Portuenses* et *Bracarenses*, Lisbonne ses *Lisboètes* etc.



AFFRES SUDORIFÈRES



PAR UN JOUR très froid de Janvier 1847, vers neuf heures du matin, un Brésilien fort en vue et des plus gras de la ville éternelle, M. Hermenegildo Fialho Barrosas, appuyé au comptoir de l'orfèvrerie des sieurs Mourões, rua das Flores, suait. Les gouttes de sueur perlaient sur le front brun de Fialho Barrosas, comme si la tête poreuse de ce particulier filtrait, grâce à un procédé hydraulique, la retenue de sérum bloquée dans la remarquable bedaine d'icelui.

C'était la respectable sueur de la mortification ; les glandes s'épongent par le front quand les larmes jaillissent de leur puits et que les yeux ne suffisent plus à les étancher. C'était enfin la souffrance qui allume les feux de l'enfer en janvier et tire d'un homme adipeux et glacial des flammes semblables à celles que l'Etna dégorge sur la neige de ses sommets.

Examinons ce qui se passe à l'intérieur de ce corps, et dégonflons les joues du style.

Hermenegildo avait reçu, à huit heures du matin, à son bureau de consignations et d'escompte, rua das Congostas, un billet de l'orfèvre Mourão, l'invitant à se présenter dans cet établissement, dès qu'il le pourrait, pour une affaire urgente.

Le substantif *affaire* l'ébranla. L'adjectif *urgente* le secoua.

Il mit son chapeau, fit souffrir le martyr à ses pieds imperméables en les enfilant dans du caoutchouc, s'enveloppa le visage dans son cache-nez, prit son parapluie sous le bras et entreprit, le souffle court, de gravir la côte de la place S. Domingos, en marmonnant intérieurement : *Une affaire urgente !... Qu'est-ce que ça peut-être que cette diable d'affaire urgente avec l'orfèvre !?...*

— Et alors ? de quoi s'agit-il ? demanda Barrosas essoufflé avant de s'asseoir sur sa chaise qui gémit.

Et les Mourões lui dirent plus ou moins ceci : il leur avait acheté, lui, le Brésilien, six ans avant, une parure de brillants comprenant un collier, des pendants d'oreille, une broche et un bracelet pour 6 500 000 réis, afin de l'offrir à sa fiancée, d'après ce qu'il avait déclaré, lui, l'acheteur. Au bout d'environ sept mois, une femme inconnue était entrée dans leur boutique, et leur avait vendu un brillant desserti pour 250 000 réis. Six mois après, ils en avaient acheté à la même femme un autre d'une valeur et d'un aloi identiques. Passé le même temps, un autre leur avait été proposé et vendu. Un an après, un orfèvre de leurs voisins avait négocié avec eux un brillant de cent livres qui, selon leurs souvenirs, avait été vendu chez eux ; mais ils avaient eu beau solliciter leur mémoire, ils ne s'étaient pas rappelés à qui.

Un peu plus d'un an s'était encore écoulé quand un autre orfèvre leur avait vendu un autre brillant au même prix, qu'il avait, disait-il, acheté à un joaillier espagnol. Ils restaient convaincus, nonobstant, que les deux dernières pierres leur avaient déjà appartenu ; sans toutefois soupçonner un vol. Mais comme il s'était trouvé que, huit jours avant, une femme qui avait l'air d'une domestique, la même que celle était déjà venue auparavant, leur avait apporté un bracelet pour sertir de fausses pierres dans les montures d'autres déjà desserties, ils s'étaient méfiés, et avaient aussitôt pensé à un vol. Le bracelet resta chez eux, et ils se rendirent vite compte qu'il venait de leur boutique, d'où le soupçon que les brillants achetés leur avaient appartenu. Ils disposaient encore des deux plus gros, désassortis. Il les ajustèrent à la monture dans laquelle ils s'emboîtaient parfaitement. Leurs souvenirs étaient de plus en plus précis, et ils tombèrent d'accord pour juger que le

bracelet faisait partie des bijoux de fiançailles achetés par M. Barrosas six ans avant. Et, par acquit de conscience, ils décidèrent de retenir la femme quand elle viendrait chercher le bracelet, assurés que, si c'était le bijou de M. Fialho, un vol aurait été commis en effet, car il était improbable qu'une personne notoirement riche fît vendre des brillants et mettre de nouvelles pierres au bracelet de son épouse...

Le Brésilien les interrompit :

— Laissez-moi voir ; montrez-moi ça !

Ils le lui montrent.

C'était le bracelet d'Ângela.

Un jus épais et gommeux se mit alors à bouillonner sur le front du bonhomme.

— Il appartient à ma femme, je crois ! bafouilla M. Fialho encore indécis. Et la bonne, qu'en est-il ?

— Elle est au poste de police parce qu'elle a essayé de s'enfuir. Si vous le désirez, Monsieur, un sergent ira la chercher.

— Ça vaut mieux, je ne peux pas bouger... Ça me fait comme si je brûlais à l'intérieur ! Donnez-moi un verre d'eau, s'il vous plaît... C'est comme en enfer, et pas ailleurs !... poursuivit M. Barrosas, en se frappant le front avec ses poignets. Ma femme ne vendrait pas les brillants ! C'est impossible ! Les vendre, pourquoi ? Pourquoi, pouvez-vous me le dire, messieurs ?

— Il est possible que nous nous trompions, observa l'un des honorables orfèvres, mais il est aussi nécessaire pour vous que pour nous, Monsieur, de tirer cela au clair. Si nous nous sommes trompés, nous en serons fort heureux et rassurés. Nos soupçons ne sont offensants pour personne, sauf pour la domestique. Et puis, nous accomplissons un devoir.

— Vous faites très bien, acquiesça le Brésilien, mais mon épouse ne vendrait pas de brillants... La bonne les aurait-elle volés ?... Ça se peut, mais... À quoi elle ressemble ?

— Petite, grosse, plutôt mûre, bien habillée.

— Le signalement lui correspond... Elle a une verrue sur le nez, comme ça, de la taille d'un petit pois ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Et une coquetterie comme ça dans l'oeil ?

— Il me semble que oui... Elle ne va pas tarder.

— Et puis, Messieurs, reprit le Brésilien en changeant de mine et d'une voix mieux posée, si les brillants sont à moi, qu'est-ce qui va se passer ?

— Ce qui va se passer ?!...

— Je peux tirer un trait dessus, hein ?

— Ça, c'est un autre problème.

— Quel problème ? Je trouve qu'il n'y a aucun problème... Si vous avez acheté un objet volé...

— Si le vol est prouvé, nous irons récupérer la somme correspondant aux deux derniers brillants que nous achetées chez l'orfèvre qui nous les a vendus ; quant à ceux que nous avons achetées à une personne inconnue, quoiqu'ils ne se trouvent plus chez nous, nous en rembourserons la valeur si vous y tenez ; mais il serait juste et honnête, M. Fialho, que vous ne vous retourniez pas contre ceux qui vous ont mis en garde pour qu'on ne vous vole plus d'autres bijoux. Dans le cas contraire, il ne nous resterait plus qu'à nous reprocher un zèle qui nous porte préjudice.

La bonne arriva sur ces entrefaites avec le maire et le sergent.

— C'est bien elle ! La voilà, notre voleuse ! brailla le Brésilien. Alors, comme ça, tu as volé le bracelet de ta patronne ?!... Allez, parle ! Tu ne réponds pas ?

La bonne baissa la tête, et ferma la bouche hermétiquement comme si elle redoutait qu'une parole lui échappât.

— Qu'as-tu à dire Vitorina ? beugla son maître. Où as-tu mis l'argent de mes brillants ? Dis-moi où est l'argent, je ne te ferai pas mettre en prison... Tu avoues ou pas ? Regardez-moi cette voleuse qui ne réagit pas plus qu'une souche ! Vous avez déjà vu ça ? Fais attention, je vais te crever la paillasse, ma petite ! Tu vas parler ? As-tu volé les brillants?... C'est à ne pas croire ! Pas même un mot ! Il n'y a plus qu'à la remettre à la justice ! Au cachot, jusqu'à ce qu'elle dise où est mon argent !

Les assistants, effarés du silence de la bonne, et soupçonnant peut-être quelque mystère qui la mettrait hors de cause, la pressaient de répondre.

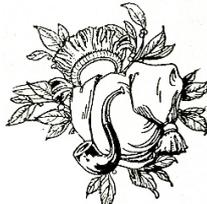
— La peur lui aura fait perdre la parole, suggéra le sergent.

Il la prit par les épaules et la secoua pour lui délier la langue :

— Vous ne pouvez pas parler, ma fille ? Qu'avez-vous fait de l'argent des brillants ?

— Je l'ai dépensé... répondit-elle en sanglotant.

— Ah ! Elle a déjà avoué ? lança Hermenegildo. Qu'elle aille en prison, je retourne chez moi de ce pas voir s'il manque encore autre chose. Elle va être déportée.



II

1 600 000 RÉIS !



ANGELA était à sa fenêtre, rua do Bispo, quand son mari parut à l'angle de la Praça Nova. Elle le reconnut aussitôt à son embonpoint. Elle s'éloigna de la fenêtre et se dit, effrayée :

— Il s'est passé quelque chose ! Mon cœur me le disait bien... Mon mari ne vient jamais à la maison à cette heure ! Et Vitorina qui n'arrive pas !... Qu'est-ce qui a pu se passer !...

Le halètement de Fialho en train de grimper les escaliers couvrait le fracas de ses pieds sur les marches qui craquaient.

— Ângela ! Ângela ! criait-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je t'informe que tu as été volée ! brailla le sphéroïde.

— Volée ? bégaya l'épouse.

— Oui ! Volée, toi ! Voici ton bracelet sans ses brillants. Tu le reconnais ? Regarde la voleuse que ça donne, ta domestique préférée ! Un conto six cent cinquante mille réis de pierres... envolés ! Et toi, tu ne t'en es pas aperçue, femme ! Tu as vu ?

Le bracelet tremblait dans les mains crispées d'Ângela.

Le mari poursuivait :

— Et voilà le travail ! Elle a enlevé les vraies pierres, et le bracelet se trouvait en dépôt chez les Mourões pour y sertir des fausses. La voleuse est au poste et, de là, elle part pour la prison où elle va mourir ; mais mon conto six cent mille réis, on n'en reverra pas la couleur.

Ângela avait fondu en larmes.

— Ne pleure pas, ma petite ! lança M. Barrosas. Dis-toi qu'il n'y a pas là de quoi ébranler notre fortune.

— Ô mon Dieu ! balbutia la dame, les mains sur son visage.

— Ne te mets pas dans cet état, je vais t'acheter un autre bracelet, femme... Laisse-moi régler l'affaire de la bonne ; celle-là, ou je ne m'appelle pas Hermenegildo, ou elle va mourir au cachot.

— Quel malheur, Jésus, quel malheur ! hurla-t-elle en contenant ses larmes à grand peine.

— Mais c'est qu'elle remet ça ! Reprends-toi, Ângela ! Je t'ai déjà dit que je vais te donner un autre bracelet. Je suis très riche, Dieu merci ! Quant à cette voleuse de domestique, elle ne s'en tirera pas comme ça !

Ângela reprit courage, leva la tête, sécha ses larmes et dit sereinement :

— Ne fais pas arrêter la bonne, elle est innocente !

— Quoi ?!

— Vitorina n'a pas volé les brillants.

— Qui diable les a volés, alors ?

— Je lui ai demandé de les vendre.

— Toi ?! Pourquoi ? Qu'as-tu fait de l'argent que tu en as tiré ? s'exclama la mari en sautant en arrière, tout en répandant de nouveaux flots de sueur angoissée. Tu mens, Ângela ! Tu dis ça pour faire libérer la bonne, ce n'est pas vrai ?

— Ce qui est vrai, c'est que Vitorina est innocente. Prends-t-en à moi, si tu veux : les brillants ont été vendus sur mon ordre, répondit-elle avec une admirable sérénité.

— Qu'as-tu donc fait de l'argent ? hulula Fialho, soutenant entre ses mains l'essoufflement de son abdomen.

— Je l'ai dépensé.

— À quoi ? N'avais-tu pas ce dont tu avais besoin ?!

— Si ; mais... j'ai dépensé l'argent...

— Avec qui ? Avec qui ? reprit-il. Avec qui, mille diables, as-tu dépensé un conto six cents...

— C'é n'a pas été pour des dépenses qui nous déshonorent, ni moi, ni toi...

— Dis-moi alors pour quoi c'était...

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas ? Tonnerre !... Comme ça, tu ne peux pas ? Qui est-ce qui peut, alors ?

— Je ne peux pas.

— Je vais éclater ! Tu ne me la feras pas, femme ! Je ne vois pas à quoi ça rime, ce que tu dis. Fais attention ! Avec qui as-tu dépensé un conto six-cent...

— Tue-moi, je te pardonne ma mort, répondit-elle tranquillement. Je mourrai sans honte ni remords. Les bijoux de ma mère valent quatre ou cinq contos de réis. Considère que tu es remboursé de ce que je t'ai volé ; tu les as là.

— Il ne s'agit pas de ça, ce n'est pas une question d'argent, répondit fièrement le mari ; ce qu'il faut éclaircir, c'est à qui tu as donné cette somme.

— À quelqu'un qui en avait besoin pour ne pas tomber dans la misère.

— Elle est bonne celle-là ! Tu as donc fait une aumône d'un million six cent cinquante mille réis.

— Oui.

— Mais à qui ? À qui ? Dix millions de...

— Je ne peux rien te dire, Hermenegildo... La bonne est innocente. Ne la fais pas emprisonner.

— Elle restera en prison jusqu'à ce qu'elle dise à qui elle a donné l'argent.

— Elle mourra sans le dire.

— Eh bien, elle va mourir... vociféra Barrosas en sautant à pieds joints sur le plancher. Et toi... tu ne perds rien pour attendre...

— Tue-moi, cela ne me fait aucune peine de quitter ce monde... murmura calmement, quoique le visage ruisselant de larmes, la dame, toute pâle.

Hermenegildo fit rouler sa fulminante personne jusqu'en bas des escaliers. Une fois dans le bureau du maire, il prit à part l'édile à qui il raconta la scène avec sa femme, et il lui suggéra d'arracher à la bonne son secret.

— Il est de mon devoir d'accepter les déclarations que la bonne a faites de son plein gré, dit le maire. Je ne puis essayer de l'intimider ni chercher à percer les secrets de votre vie domestique, Monsieur. Si votre épouse dit que la bonne est innocente, les aveux de l'accusée ne suffisent pas à annuler le témoignage de sa patronne ; il est de plus fort naturel que les brillants aient été vendus avec le consentement de votre épouse; elle se serait autrement aperçue de leur absence depuis longtemps. En fin de compte, je suis obligé d'interroger la patronne et la bonne en présence l'une de l'autre.

— C'est cette humiliation que je veux éviter, rétorqua brutalement le Brésilien.

— L'interrogatoire restera confidentiel ; il n'y aura pas de témoins pour parler de cette inévitable démarche judiciaire, répondit l'édile. Si votre épouse affirme d'une façon convaincante : *La bonne a obéi à mes ordres*, il est certain que la domestique ne peut être inculpée, vu qu'elle a obéi à sa patronne ; le détournement des biens communs par l'épouse n'est pas un vol et la complicité de la bonne n'est pas répréhensible. Si votre épouse a été abusée par un aigrefin, mon devoir consiste à suivre le fil de l'intrigue ; mais ce que je ne puis faire, c'est l'interroger sur des secrets de sa vie intime, c'est de votre ressort, Monsieur, et cela relève d'une procédure tout à fait différente...

Le Brésilien, furieux, ne le laissa pas achever :

— Alors... Enfin de compte, vous me dites, Monsieur...

— Que je vais convoquer votre épouse.

— Eh bien, convoquez-la, hurla-t-il. Cette affaire va être éclaircie... Je me moque des humiliations comme du diable ! Je suis un homme de bien, M. le Maire !

— Qui en doute ?

— On ne me fait pas avaler n'importe quoi !

— Et vous avez bien raison...

— Mon argent, je veux savoir ce qu'il est devenu...

— Ce genre de recherches est délicat, M. Fialho, fit remarquer l'édile. Et il me semblerait raisonnable et prudent qu'elles s'effectuent dans le secret de votre ménage.

— Mais elle ne me le dit pas !

— Si elle ne vous le dit pas, elle le dira encore moins au juge et à moi.

— Elle dit qu'elle a fait des aumônes pour un million six cent cinquante mille réis ! Vous y croyez, vous ?

— Oui... pourquoi pas ? Si elle partageait cette grosse somme entre tous les

misérables de Porto, cela ferait d'après moi moins d'un pinto pour chaque pauvre.

— Que la bonne dise alors à qui elle remettait ces aumônes. Me permettez-vous, Monsieur, de le lui demander ?

Oui Monsieur, répondit le maire et, après avoir actionné une sonnerie, il dit à l'huissier :

— Qu'on fasse entrer cette femme, seule.

Vitorina entra.

— Répondez donc à votre patron, dit l'édile à la détenue.

Hermenegildo se moucha, s'agita sur sa chaise à deux reprises, râpa deux fois le plancher avec ses vastes semelles, et entama son interrogatoire de la sorte :

— Qui a volé les brillants ?

— Moi, Monsieur.

— Tu mens ! Les brillants, c'est ta maîtresse qui t'a demandé de les vendre.

Vitorina frissonna, fixa le maire, et bégaya quelques mots indistincts. L'édile intervint :

— Est-ce votre maîtresse qui vous a demandé de vendre les brillants ?

— Non, Monsieur... C'est moi qui... les ai volés.

Et les larmes ruisselaient d'abondance sur ses joues.

Cette femme est innocente, se dit l'enquêteur.

— Tu mens, effrontée, tonna M. Fialho, balançant les catapultes de ses bras sous les yeux de la domestique.

— Menons cette affaire avec plus de modération, Monsieur Barrosas, fit le maire pour le calmer. Eh bien, dites-moi, ma fille, est-ce bien vous qui avez vendu les brillants ?

Vitorina prit son temps avant de répondre :

— Oui, Monsieur, c'est moi.

— À qui ?

La réponse se faisait encore attendre.

— À qui les avez-vous vendus ? Aux orfèvres Mourões ? reprit le fonctionnaire.

— Oui, Monsieur.

— Tous ?

— Oui, Monsieur.

— Vous mentez. Les Mourões ont acheté trois pierres à une femme, et il s'agissait probablement de vous, et deux à un voisin. Comment accordez-vous ce fait avéré à votre mensonge ?

La femme n'en pouvait plus de sangloter.

— Dites-nous la vérité : vous n'avez pas volé les brillants ; vous les avez vendus sur l'ordre de votre maîtresse.

— Non Monsieur, répliqua la bonne, avec véhémence.

— Ne me démentez pas : votre maîtresse va bientôt être interrogée en votre présence ; et elle a déjà dit à M. Fialho que vous n'avez pas volé le bracelet.

Le Brésilien se mit de la partie :

— Ce que je veux, c'est savoir à qui ta maîtresse donnait l'argent.

— Voilà précisément ce que je ne veux pas savoir, précisa le maire en le reprenant, tant que votre épouse ne se plaindra pas d'avoir été frauduleusement abusée. Je vous ai déjà dit que cette instance judiciaire n'est pas un confessionnal et ne possède aucune compétence sur le caractère moral des relations domestiques entre conjoints, tant qu'ils ne se plaignent pas dans les formes. Ce qui relève de la mienne, c'est de savoir à quel titre je vais déférer cette femme à la justice. Elle persiste à dire qu'elle a volé les brillants ; votre épouse déclare qu'elle l'a priée de

les vendre. Mon opinion est faite, mais...

Le plaignant ne le laissa pas achever :

— Quelle est donc votre opinion, M. le Maire ?

— C'est la vôtre M. Fialho.

— La mienne ?

— Oui, vous me dites que c'est votre femme qui a fait vendre ces pierres par cette femme ou par une autre ; je dis la même chose.

— Mais qui va me dire à moi le chemin qu'a pris mon argent ? Un conto soixante

...

— Votre épouse, si elle y consent.

— Mais cette femme le sait.

— Vous le savez, femme ? demanda l'édile en souriant.

— Quoi, Monsieur ?

— Vous savez ce que ce Monsieur veut savoir ?

— Sais-tu à qui ta maîtresse donnait l'argent des brillants ? demanda le maître en brillant d'une façon épouvantable.

— Quel brillants ?

— Les brillants qu'elle te demandait de vendre.

— Elle ne m'a jamais demandé de vendre quoi que ce soit.

— Alors, c'est toi qui les a vendus ?

— Oui, Monsieur.

Hermenegildo posa l'un de ses bras sur l'autre, appuyés tous les deux transversalement sur son estomac, et se mit à les remuer de sorte qu'ils tiraient des sons graves des cavernes subjacentes.

— Avez-vous déjà vu une telle impudence ? criait-il. Dites-moi s'il n'y a pas là de quoi rendre un homme fou !

Et, en se levant avec une prodigieuse rapidité, il s'exclama :

— Je vais consulter mes amis sur ce que je dois faire ; faites ce que vous avez à faire, Monsieur. L'affaire est très sérieuse. Je sortirai la tête haute de cette intrigue. Je suis un homme de bien. Qui voudra savoir qui est Hermenegildo Fialho Barrosas, qu'il le demande sur la place de Porto.

— Je sais que vous êtes un honorable capitaliste, M. Fialho. Qui conteste vos admirables qualités ?

— Vous me semblez, Monsieur, avoir des complaisances pour les criminels ! rétorqua le richard, donnant une claque à une mouche sur son front.

— Qui sont les criminels ici ?

— Je ne sais pas ! Je n'entends rien à ce bazar !

— Votre épouse dit qu'elle a fait vendre les brillants. Voulez-vous qu'elle soit envoyée chez le juge criminel et considérée comme une voleuse ? rétorqua l'édile, froissé.

— Ce n'est pas ça que je veux ! Je veux savoir qui a touché l'argent.

— Je ne puis vous donner de clartés là-dessus.

— L'argent, c'est moi qui l'ai dépensé, répéta Vitorina.

— C'est ce que nous allons voir.

Cela dit, le fonctionnaire actionna de nouveau la sonnerie, demandant à l'huissier d'intimer à D. Ângela l'ordre de se présenter dans son bureau.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?! s'exclama Vitorina, au supplice. Ma maîtresse n'a rien à faire dans ce bâtiment.

— Arrangez-vous entre vous, dit le Brésilien, et il partit à la recherche de ses amis.

III PORTRAITS SUR LE VIF



LES AMIS de M. Fialho se trouvaient à cette heure-là réunis, rua dos Clérigos, à la porte de l'irréprochable capitaliste.

Hermenegildo les fit monter au salon du premier étage de cet obligeant ami des Brésiliens, et leur tint ce langage :

— Mes vieux amis ! M. Atanásio José da Silva, Pantaleão Mendes Guimarães, et Joaquim António Bernardo !...

Interrompons cette apostrophe pour ébaucher dans leurs principaux traits les caractéristiques morales de ces particuliers auxquels on faisait appel afin d'étudier ensemble et d'arbitrer une affaire d'honneur.

M. Atanásio a quarante-huit ans, c'est un capitaliste, marié, associé de M. Fialho, son compagnon de beuverie, bon voisin, citoyen pacifique, rien à redire sur ses mœurs. Mais le peuple murmure qu'ayant pris son épouse en flagrant délit lors d'une tournée philharmonique dans de retentissantes sphères en compagnie d'un caissier, il avait si durement et si minutieusement battu la mesure sur le caissier en se servant d'une bâcle comme d'une baguette, que le garçon expulsé à grands coups de pied revint dans sa terre natale où il expira huit jours après, en confiant son secret à sa famille.

L'épouse s'enferma dans sa chambre et après avoir vu, au bout de quinze jours, sa porte enfoncée, elle fit son acte de contrition afin de mourir chrétiennement ; elle allait expirer d'épouvante, quand son mari lui ouvrit les bras et dit : *Je te pardonne ; mais si tu remets ça, je te réduis en miettes*. À partir de ce jour, la conduite de cette dame réduit les Fulvias, et les Marcelas à ne plus passer que pour de plates exagérations historiques. Une pécheresse qui la croise, c'est un spectacle qui l'écoeure et la rend malade. Quand ses filles l'écoutent disserter sur des vertus, elles ont l'impression que leur mère est une femme de la Bible.

En matière de probité commerciale, Atanásio José da Silva est contrebandier : il y eut un temps où il allait chaque mois à l'auberge de la Ponta-de-Pedra, dans trois voitures de promenade, avec sa famille et les familles des deux présents amis, récupérer des coupons de soie, des toiles de Cambrai, des dentelles et des corrois anglais. Conformément à la justice et aux attrapes qui ont cours à Porto, la firme d'Atanásio est des plus réputées sur la place et, quand les gazettes écrivent *Atanásio José da Silva*, ils ajoutent devant son nom les adjectifs *honorable et probe* ; et s'il advient qu'il aille prendre les eaux, ou à la plage avec sa femme, c'est en tant qu'*honorable capitaliste avec sa vertueuse épouse*.

Pantaleão Mendes Guimarães, quarante-cinq ans, capitaliste, armateur, ancien négrier, à présent recruteur d'émigrants. Il y a douze ans, une somptueuse coquette nommée Francisca Ruiva a instillé les philtres de Cupidon dans les graisses de sa poitrine et grillé les lardons de son âme. Pantaleão a ramené du bordel pour la déposer sur les tapis de sa maison la Ruiva qui regrettait son *lundum* plaintif, lui a confié la gestion de sa dépense, et l'a épousée plus tard, dans le but de donner un vernis social à la boue qu'il avait ramassée au bouge. Et, en cette année 1847, D. Francisca Mendes a déjà obtenu la satisfaction de se voir calomnieusement traitée d'épouse vertueuse dans les gazettes.

Joaquim António Bernardo, négociant en gros de draps blancs, quarante-et-un ans, un crétin d'une extrême perversité, ancien traîne-savate qui a passé doucement sa jeunesse à subtiliser du sucre brut dans les caisses entreposées sur le Terreiro do Paço, actuellement Frère de la Misericórdia à Porto, et trésorier de cet établissement, s'est marié avec la fille la plus dépravée qu'ait produit la Maia, et l'a couverte de velours et de satins pour la promener sur les places de Porto avec la satisfaction d'un vaniteux qui exhibe son éléphant bizarrement harnaché. Quand cette Laïs des fripes passe, la poitrine à l'air, elle dégage les fétides exhalaisons de ses sécrétions cutanées.

Son boudoir n'a cependant rien à envier à celui de Lesbie, c'est un réservoir de délices où *la Maiata*, Circé digne des sangliers qui la fouissent, a gagné un renom qui suffirait à faire la gloire de trois roulures. Cette dame s'est déjà vu, dans un périodique où l'on faisait le compte-rendu d'un bal, qualifier d' *illustre et distinguée*. Ces deux épithètes lui convenaient, si l'on ne précisait pas les substantifs. On ne la traitait pas de vertueuse, car l'échotier a craint que ce terme ne semblât ironique et ne lui fermât les portes du bal suivant.

Voici ébauchés, en gros, les particularités des trois amis d'Hermenegildo Fialho Barrosas.

Laissons-lui la parole.

IV TRIBUNAL D'HONNEUR



MESSIEURS et chers amis, poursuivit Fialho, vous allez savoir pourquoi je vous ai réunis.

— Vous avez l'air dans tous vos états, M. Hermenegildo ! fit Pantaleão, consterné.

— Si j'en ai l'air ! C'est une affaire d'honneur et qui va me conduire à la tombe !

— Ne dites pas n'importe quoi ! lança Joaquim Bernardo. À quoi servent les amis, alors ? Nous sommes à votre disposition, physiquement et moralement, pour tout ce dont vous aurez besoin.

— Mes amis ! répondit le mari d'Ângela, vous n'avez jamais entendu parler de quelque chose d'aussi extraordinaire que ce qui m'arrive chez moi...

— Comment ça ? dit le mari de Francisca Ruiva.

— Une affaire de femmes !... Des saletés de femmes !... Et l'on trouve encore des gens pour se marier !... expliqua Fialho, entrecoupant ses paroles de soupirs qui montaient de son estomac, avec les rots de la morue rôtie qu'il avait mangée à son déjeuner.

— De femmes ?! Ça alors !... dit Atanásio da Silva, effaré.

— Y aurait-il une canaillerie là-dessous ? demanda Pantaleão.

— Écoutez : ma femme a vendu cinq brillants du bracelet que je lui ai donné pour notre mariage, et elle ne dit pas ce qu'elle a fait du conto et des six cent cinquante mille réis sonnants qu'elle a touchés pour les brillants. Voilà ce que j'ai à dire.

Les trois consultants se levèrent en même temps, croisèrent leurs mains sur leurs respectives vertèbres sacrées, et se mirent à marcher de long en large chacun de son

côté.

Le premier à s'arrêter ce fut le mari de la Maiata, qui l'entreprit de la sorte :

— M'exprimant en tant que personne physique et morale, mon cher Hermenegildo, puisqu'elle a vendu les brillants et disposé de l'argent, votre femme doit dire ce qu'elle en a fait de gré ou de force. Si j'étais à votre place, je prendrais un gourdin et je lui dirais : *Eh bien, ma mie, vous me dites ce que vous avez fait de l'argent, ou c'en est fait de vous !*

— Mon cher ami, protesta Pantaleão, je n'approuve pas ce système. Si vous voulez bien me pardonner, examinons l'affaire méthodiquement. Mon cher Fialho, doutez-vous de votre femme ?

— Moi ?

— Oui. Avez-vous l'impression qu'elle est devenue folle, et qu'elle vous a joué un vilain tour ?

— Qu'est-ce que j'en sais, mon vieux !... Je vois ce que je vois !... Ah ! J'oubliais : elle dit qu'elle a donné l'argent aux pauvres.

— Ben voyons ! On ne me fera pas gober ça ! dit Pantaleão, et il se tapait sur le menton en riant comme un Galicien. Aux pauvres !

— Moi non plus, je ne l'avale pas ! confirma le Frère de la Misericórdia. Qu'elle donne le nom des pauvres ! Oui ! Nous voulons savoir qui sont ces pauvres. En tant que personne physique et morale, je soutiens que, si elle ne le dit pas, le crime est prouvé.

— Parfaitement ! acquiesça Atanásio. Moi, si l'on s'était payé ma tête comme ça, l'affaire était réglée, vous comprenez ?

— Ce ne sont pas des manières ! objecta Pantaleão Mandes Guimarães. Mon cher Fialho, tirez cette affaire au clair en prenant votre temps.

Le mari d'Ângela se rebiffa :

— Il n'y a rien à tirer au clair. Je vous ai juste dit ceci : elle a dépensé l'argent et ne me dit pas à quoi.

— Alors, le couvent ! proposa le prudent Guimarães. C'est ce que fait un homme honorablement connu. À vous de dire ce que vous en pensez, mes amis.

— Moi, opina Joaquim José Bernardo en épluchant les rebords de ses narines infectes, en tant que personne physique et morale, j'abonde dans ce sens, vu qu'il est préférable de ne pas faire de scandale. Vous lui faites parvenir au couvent de quoi boire et manger, et vous ne voulez plus rien savoir d'elle.

— Et si votre femme vous intente une action en justice ? fit observer Atanásio.

— Une action en justice ? Allons donc !... rétorqua Joaquim Bernardo. Une action en justice ?

— Oui ; admettons qu'elle demande la moitié de votre fortune et la dot de trente contos dont vous l'avez dotée, mon cher Fialho ?

— Notre ami Fialho ne possède rien, rétorqua triomphalement le conseiller. Tout ce qu'il a est à nous, il suffit d'une reconnaissance de dettes. Vous avez une procuration de cette femme ?

— Oui.

— Payez-la donc avec un chiffon, en tant que personne physique et...

Fialho l'interrompit :

— D'après ce que j'entends, vous êtes convaincus que ma femme se conduit mal...

— Parfaitement ! confirma Pantaleão. Il n'y a pas à tortiller ! Vous en doutez encore ?!

— Moi, comme je n'ai rien soupçonné ni rien vu...

— Vous auriez pu voir quelque chose... répliqua le trésorier de la Misericórdia.

— Et vous avez entendu parler de ma femme ? demanda Fialho.

— Ça, pour ce qui est de parler, on parle de toutes répondit le mari de la Maiata. Ma femme n'y a pas échappé, si j'en crois certaines rumeurs qui sont parvenues à mes oreilles ; mais avec moi, on est tombé sur un bec, je sais à qui j'ai affaire...

Pantaleão et Atanásio échangèrent des regards entendus, et Hermenegildo ne fut pas en reste, avec son expérience de polisson avisé.

— C'est vrai, renchérit le mari de Francisca Ruiva. Si l'on prête l'oreille à la canaille, on ne sait plus où l'on en est. Un homme traîne toujours quelque casserole. Mais, sur le chapitre de l'honneur, je me sens si sûr de moi, que je défie la plus fine mouche de dire quoi que ce soit sur ma femme.

Cette fois, le regard de Joaquim croisa celui d'Atanásio, tandis que Fialho se disait : *Tu es bien parti avec la vertu de ta femme.*

— Mes amis, dit à son tour Atanásio, On vit ici dans un pays plein de calomnies et de trahisons. L'envie se venge de nous en s'en prenant à ce que notre âme possède de plus sacré. Moi, tel que vous me voyez...

Le truculent meurtrier du caissier allait faire l'éloge de sa moitié quand Barrosas manifesta son impatience en levant la voix.

— Alors, que décidons-nous, Messieurs ?

— Ce que nous décidons ?! demanda Atanásio.

— Oui ! Vous jacassez sur des choses qui n'ont rien à voir avec notre affaire. Qu'est-ce que cela me fait que les femmes soient ceci ou cela ? Si elles sont bonnes et vertueuses, rendez-en grâce à Dieu, et réfléchissez plutôt à la façon de régler ce problème.

— Il n'y a aucune raison de se mettre dans cet état, mon cher Fialho, rétorqua Pantaleão doucement. On en est venu là parce que vous nous avez demandé si nous avions entendu parler de votre femme.

— Avez-vous donc entendu quelque chose ? fit l'époux d'Ângela qui était sorti de ses gonds.

— Moi pas ! affirmèrent-ils tous les trois d'une seule voix. Mais vous savez bien, ajouta Joaquim António, faisant preuve du plus grand discernement, que personne ne nous dirait rien, à nous, parce que l'on sait, M. Fialho, que nous sommes comme cul et chemise.

— Oui, acquiesça Pantaleão. Il se peut qu'il y ait quelque chose, mais à ce que je sais, ce n'est pas à son détriment.

— Mais selon vous, l'argent n'a pas servi à des aumônes, insista le mari, contrarié.

— Eh bien, moi... murmura Joaquim.

— À vrai dire, dit un autre.

— Ça fait beaucoup d'aumônes, conclut le troisième.

— N'empêche que le maire a dit que c'était possible !... fit observer Fialho, en éclatant d'un rire contraint.

— Le maire est un âne ! estima laconiquement Pantaleão.

— Et pas seulement un âne ! ajouta Atanásio.

— Vous dites donc, reprit le Brésilien, que je dois envoyer tout de suite ma femme au couvent ?

— Cela va sans dire... confirma le mari de Francisca Ruiva.

— Il faut offrir cet exemple de moralité publique ! confirma le mari de la Maiata.

— Et trouver qui vous a mangé les brillants pour lui faire passer le goût du pain ! ajouta l'assassin du caissier.

— Et comment voyez-vous tout ça ? reprit, perplexe, celui qui consultait les honorables juges de sa dignité. Je ne veux plus la voir, à partir de maintenant.

— Cela nous semble également aller de soi... convint l'un des trois.

— Il faut donc, mes amis, que vous vous chargiez de lui dire de se retirer dans un couvent.

— Je ne refuse pas de me mettre à votre disposition, M. Fialho, dans tout ce qui pourra vous être utile, dit Atanásio magnaniment. Les amis se reconnaissent en de telles occasions, vous comprenez ? Vous voulez donc que nous allions dire à votre femme qu'il faut entrer tout de suite dans un couvent.

— Si elle ne dit pas à qui elle a donné l'argent, en nommant les pauvres un par un, dit Hermenegildo en posant cette condition.

Atanásio approuva :

— Vous avez raison ! Si l'argent est parti dans des aumônes, ce n'est plus du tout la même chose, à mon avis.

— C'est exact, reconnut le trésorier de la Misericórdia. Mais il ne faut absolument pas qu'elle recommence à faire bêtement des aumônes aussi importantes... Moi, mes chers et distingués amis, même si elle me donnait le nom des pauvres, je l'aurais à l'oeil !... Enfin, on s'en tiendra là... Mon cher Fialho, remettez-vous en à nous, et attendez-nous ici.

Les messagers partirent, le mari anxieux fut confié aux bons soins du maître de maison.

V

CONSIDÉRATIONS PLASTIQUES



ANGELA descendait déjà les escaliers pour se rendre au bâtiment administratif, quand il lui fut intimé de comparaître en justice. C'était à vingt-six ans la première fois de sa vie qu'elle voyait en face d'elle un officier de justice, dont la mine sombre et la voix cavernueuse l'épouvanta. Le sbire marchait à côté d'elle, donnant à cette action une solennité policière qui frappa d'étonnement les boutiquiers des environs. Beaucoup envoyèrent leurs commis sur les traces de la femme toute pâle de Fialho et se perdirent en conjectures sur les raisons pour lesquelles leur voisine avait été appréhendée.

Dès qu'il vit Ângela, le maire se leva, prit une attitude respectueuse, et renonça au style qu'adopte d'ordinaire cette classe de fonctionnaire dont le regard est toujours fulminant et dont les plis du front sévère soulignent l'aspect renfrogné de la justice qui les anime et les enlaidit.

La beauté d'Ângela peut expliquer l'inhabituelle urbanité du magistrat. Le comportement d'un maire de quartier dans l'exercice de ses fonctions, il n'existe aucun traité qui le polisse et l'adoucisce autant que des yeux doux qui imposent le respect et l'amour quand ils ne cherchent qu'à susciter la commisération.

Si elle n'était pas d'une étourdissante beauté, l'épouse d'Hermenegildo Fialho pouvait être considérée comme une des plus charmantes épouses de Brésiliens, lesquels Brésiliens étaient en ce temps-là les usufruitiers plus ou moins exclusifs des bourgeoises de Porto qui venaient d'ailleurs.

Ângela n'était pas de Porto comme on le rappellera en temps voulu, mais, par la

saine roseur de sa musculature et la rondeur de ses formes, elle illustre ce genre de beauté solide et conforme aux canons patriarcaux qui exaltait et distinguait, par dessus toutes, les dames de la Cité Éternelle, il y a quinze ans, comme avant. Et je profiterai de cette occasion pour exprimer, dans un style mélancolique, ma nostalgie quand je songe à cette robuste race de femmes presque éteinte, dès à présent représentée par leurs filles exténuées dans l'atmosphère impure des collèges, et amaigries par une alimentation française qui a anémié l'opulence du sang dont elles avaient hérité.

Ces yeux se sont embués, il y a quelques jours, quand, après une absence de quelque années loin du confluent des familles de Porto, je suis retourné aux plages de la Fóz, où j'ai eu du mal à reconnaître les belles dames de ma jeunesse. Sans les flatter, elles suscitaient encore les glorieuses réminiscences des splendeurs de leur ancienne beauté, mis à part l'obstacle des tissus mous et surabondants qui rembourraient leurs épaules et leurs hanches ; ce qui faisait au demeurant peine à voir, c'étaient les filles de ces mères saines. Comme de britanniques échelas, laissant deviner leur maigreur à la façon dont leurs vêtements adhéraient à leurs os décharnés, les filles de ces adipeuses beautés de 1850 épouvantent l'âme la plus fervemment dévouée à l'idéal : la pâleur et les os n'ont aucun rapport avec le prisme par lequel les poètes entrevoient d'ordinaire les éblouissantes réalités du Ciel.

En dehors des autres raisons de ce déplorable étiolement de la nouvelle génération, j'insiste sur celles que j'ai déjà avancées : le collège et l'alimentation. Le collège, où l'esprit soumis au lent supplice de la géographie, de l'histoire et de la grammaire, perd sa sève originelle, et se reconstitue aux dépens du corps ; de sorte que les idées s'épanouissent à mesure que les muscles se dégradent : un problème fondamental de physiologie, qui doit être étudié par les auteurs de manuels. Quant à l'alimentation, l'on connaît fort bien la dangereuse évolution de l'art culinaire à Porto, au cours de ces vingt dernières années. La cuisine est devenue l'antichambre de la tombe. Les intoxications dues aux condiments excèdent largement la mortalité imputable au vert-de-gris, au phosphore des allumettes et à l'acide prussique.

Or il faut savoir que les mères de ces jeunes filles n'ont appris de la lecture et de l'écriture, que ce qui est nécessaire pour entretenir une correspondance honnête et parcimonieuse avec des personnes avec qui l'on peut envisager de fonder une famille et de procréer. Elles ne consommaient rien de leur esprit, qui pût faire défaut au corps. La nature fleurissait et donnait ses fruits sans entrave. Il se peut qu'une telle femme ait ignoré la forme du globe et la situation géographique de l'Abyssinie. En revanche, la roseur des joues et l'albâtre des épaules semblaient ne plus demander que des ailes pour rivaliser de beauté avec certains anges qui vous enchantent entre les feuillages et les festons dorés des cathédrales. Une raisonnable ignorance et une alimentation solide expliquent la robustesse de cette redoutable pléiade de chérubins qui ravissaient à Porto les regards des étrangers. Un homme de Lisbonne qui entrait au théâtre de S. João, se souvenait du S. Carlos comme qui se rappelle avoir vu ces âmes blanches et livides comparables aux formidables visions du Florentin ; de même que les visages carmin des filles du Nord reproduisaient les coloris les plus vivaces des pinceaux flamands.

Eh bien, sachez qu'elle va s'évanouir et disparaître de la terre de Portugal, cette race de femmes que nos enfants ne verront plus. Je ne déplore pas cette disparition pour la seule raison que je me sens emporté par le courant dans lequel dérivent les grâces plastiques de mon temps ; un tel égoïsme n'a pas sa place dans mon âme. Je plains par-dessus tout le sort de nos petits-enfants s'ils ont assez d'esprit pour ne

pas se contenter de l'amour de purs esprits. D'ici cinquante ans, à ce train-là, si la femme continue à s'affiner de la sorte, la conservation de l'espèce me semble bien compromise. À mon avis, la fin du monde s'annonce dans la minceur, la sécheresse et l'absence de chair chez les femmes. Une génération viendra où la femme et l'homme ne se feront pas face pour se désirer et s'aimer, mais pour discuter de l'égalité entre un esprit et un autre esprit, entre un os et un autre os. Une fois le genre humain parvenu à ces extrémités, c'en est fait de ce globe qui me semble être le plus ordinaire de tous.

Ce n'était toutefois point le cas lorsqu'il existait des femmes comme celle du Brésilien Hermenegildo Fialho Barrosas.

Grande et vigoureuse, les cheveux bruns, un front large et bien dessiné ; des sourcils noirs ; des paupières battues par la douce fatigue d'un sommeil irrésistible ; des joues si roses qu'elle ne peuvent être hâlées, mais qu'un amateur exigeant du beau aimerait moins carminées, des lèvres bien arquées suivant la ligne de la petite bouche, qui reste petite quand le rire découvre l'émail des dents ; un long cou, qui s'assouplit en des ondulations de jaspe et dans les arrondis des épaules, et d'autres ondulations que le chantre de l'Île des Amours savait joliment décrire en cueillant dans les vergers ses gracieuses analogies : voilà ce qu'était Ângela. Ce qu'elle était ?! Quelle présomption! Qui a su décrire ici une beauté moyenne de telle sorte qu'il réussît à la dépeindre à l'esprit du lecteur ? Et que dirai-je de la femme qui, à l'exemple d'Ângela en remonterait aux mieux loties par la grâce d'un très doux coloris plein d'une candeur où transparait l'âme sublimée et pénétrée de poétiques tristesses.

Quoi de surprenant donc à ce que le maire du quartier saluât l'épouse de Fialho avec affabilité, étant donné qu'il était d'avance plutôt enclin à la protéger des humeurs un tantinet brutales de son goujat de mari ?

— Madame, dit-il en renvoyant les personnes présentes, sauf la domestique, votre mari accuse cette femme de lui avoir volé des brillants...

Ângela l'interrompit :

— Mon mari se trompe. Les brillants que ma domestique a vendus, c'est moi qui lui ai donné l'ordre de les vendre.

— Mais votre domestique a avoué que c'était elle qui...

— Je suis déjà au courant de ce qu'elle a avoué ; mais ne croyez pas, Monsieur, autre chose que ce que je vous dis. Cette femme est innocente. Vous pouvez la laisser partir sans aucune crainte je suis prête à signer une déclaration où je confirmerai que je lui ai donné l'ordre de vendre des brillants de mon bracelet.

Le fonctionnaire regrettait sincèrement de ne rien pouvoir faire de plus en cette occurrence, dans le cadre de ses attributions. Il eût bien aimé trouver quelque motif judiciaire pour prolonger son ingérence dans les affaires domestiques de cette belle créature, mais il ne disposait d'aucun prétexte qui justifiât sa curiosité ou, plus exactement, la tendresse brûlante dont il avait été saisi. Nonobstant la gêne naturelle qu'entraînent ces passions soudaines, le magistrat, qui n'était pas un novice, et pouvait dissimuler ses intentions derrière la gravité de sa mine, prit sur lui de s'immiscer dans le mystère des brillants en posant la question suivante :

— Pouvez-vous compter sur l'amour de votre mari ?

Ângela posa les yeux sur le visage de l'enquêteur ; elle restait silencieuse et ne savait que penser d'une telle question.

Le maire insista, précisant sa pensée :

— Je vous demande, Madame, si, une fois établie l'innocence de votre domestique, vous parviendrez à expliquer la vente des brillants sans irriter l'humeur

de votre mari, en éveillant des soupçons...

Ângela le coupa :

— J'ai fait vendre les brillants pour aider une personne malheureuse.

Le fonctionnaire craignait d'outrepasser largement les limites de sa fonction en s'enquérant de la nature d'une philanthropie qu'une épouse honnête cachait à son mari, mais le péché de curiosité, qu'excusait la beauté de l'interrogée, l'aiguillonna au point qu'il poussa l'indiscrétion jusqu'à lui demander :

— Et cette personne malheureuse, est-ce... une personne à propos de laquelle votre mari pourrait... soupçonner... des relations... moins louables?

Ângela fut blessée ou, plus exactement, sembla déconcertée par la question, rougit et baissa les yeux, en silence.

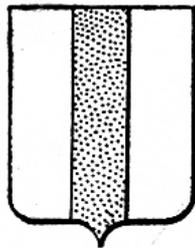
Le maire n'insista pas, déjà convaincu du caractère impur de cette charité. Il manquait une base solide pour émettre un tel jugement, mais si quelquefois la malice humaine diffame, elle devine parfois. Cependant, en cette occurrence, le magistrat devinait seulement que le cœur, dans ce mystère, jouait un grand rôle.

— Bien, dit-il, se résignant malgré lui à respecter ce secret hors de sa portée, ce que je tiens pour établi, c'est que vous avez fait vendre vos brillants, et que votre domestique a obéi aux ordres de sa patronne.

— Absolument.

— Vous pouvez donc vous retirer, Madame, quand vous voudrez, ainsi que votre domestique. Et je serais heureux, ajouta-t-il avec une ironie volontaire mais délicate, que vous réussissiez à concilier avec votre bonne action, la complaisance de M. Fialho.

La pâle épouse du Brésilien fit comme si elle ne comprenait pas. Elle se leva et sortit. La domestique la suivit en essuyant ses larmes.



VI DES AMIS DE LEUR AMI



ERMENEGILDO se rongeaît les sangs à cause du temps que prenaient les trois parlementaires envoyés à son épouse. Il ne croyait pas qu'Ângela se présenterait au poste de police, ou bien il avait oublié qu'il était tombé d'accord avec l'Autorité sur l'urgence d'une confrontation entre la patronne et la domestique.

Il ne tenait pas en place. Le bonhomme se laissait tomber sur les ressorts des ottomanes flasques dont il faisait grincer l'acier. Il rebondissait d'une façon admirable d'un coussin à l'autre, et l'on aurait dit qu'il essayait de se tuer en se jetant par la fenêtre sur la chaussée des Clérigos quand il aperçut, sur la Praça Nova, Joaquim António Bernardo, Pantaleão Mendes et António José da Silva.

Les représentants de l'honneur de Fialho, apparemment contrariés, marchaient vite. Le Brésilien avait fixé les yeux sur eux, pour voir s'il parvenait à lire quelque chose sur leurs physionomies, à partir du deuxième étage, tandis que les autres voyaient sa grosse tête écarlate comme la lune des théâtres.

— Le bonhomme va nous piquer une attaque d'apoplexie, dit Atanásio à Pantaleão.

— Il serait un âne s'il nous en piquait une ! fit observer Joaquim António, conformément à ses usages grammaticaux et à sa philosophie.

— Il ferait beau voir qu'il ait une attaque ! confirma Pantaleão Mendes. Un homme est un homme, vous savez, mon cher Atanásio ? Et les femmes, il n'en manque pas, je l'affirme en tant que personne physique et morale. Pourvu qu'on ait la santé et de l'argent. Le reste, c'est la cerise sur le gâteau !

— Ça oui, répondit Atanásio, tandis qu'ils montaient l'escalier, mais n'allez pas dire n'importe quoi à propos de sa femme, vous comprenez ? Racontez ce qui s'est passé, et laissez les choses aller leur train.

— Ne me donnez pas de conseils, grommela Pantaleão. Remettez-vous en à moi : l'honneur de mes amis, c'est comme si c'était le mien.

Hermenegildo était en haut de l'escalier, les bras croisés sur ses côtes, la mâchoire inférieure reposant sur le repli du goître.

— Et alors, où en est-on ? demanda-t-il, laissant errer ses yeux hagards et attentifs sur les visages qui arboraient la même expression.

— Nous allons en causer, répondit Pantaleão, en le prenant par le bras pour le conduire au salon.

— Vous avez vraiment pris votre temps ! fit le Brésilien.

— Nous avons attendu que votre femme en ait fini avec la police ; ensuite, un mot en amenant un autre, notre entretien nous a amenés jusqu'à cette heure, expliqua Atanásio, laissant, d'un signe de ma tête, à Pantaleão le soin de rapporter la suite des événements.

Celui-ci extirpa de l'intérieur de sa personne des paroles entrecoupées de pauses, qui donnaient à sa narration quelques touches de gravité, tout en soulignant le caractère ridicule de la scène.

— Votre femme, mon vieux, dit le mari de Francisca Ruiva, n'était pas chez elle. Notre Joaquim est alors parti sur ses traces, et nous avons appris qu'elle avait été invitée à se présenter devant le maire. Nous avons attendu une heure et des

poussières. Là-dessus, elle est arrivée avec la bonne. Nous étions assis sur le banc de la cour quand votre femme est tombée sur nous, et elle est devenue jaune comme le gilet que vous avez sur vous. Nous nous sommes levés, nous l'avons poliment saluée, et je lui ai dit que nous voulions lui parler en particulier. Elle nous a priés d'entrer, et elle a appelé quelqu'un à l'intérieur pour qu'on nous ouvre le salon. Nous sommes entrés et peu après elle est arrivée, avec un air comme si elle n'avait pas grand chose à faire de nous. Elle s'est assise et nous a demandé ce que nous voulions. Pas vrai mon cher Atanásio ?

— Absolument. Ça s'est passé comme vous dites.

— J'ai pris la parole et dit que mon honorable compère et ami, Hermenegildo Fialho Barrosas, nous avait envoyés ici tous les trois pour nous enquérir des personnes à qui vous avez, D. Ângela, fait une aumône d'un conto six cents cinquante mille réis. Et là, elle a hésité un tout petit moment, et elle a répondu qu'elle ne me dirait ni à moi, ni à personne, ce qu'elle n'avait pas dit à son mari ; vous comprenez mon ami ? Et puis notre Atanásio a pris la parole, et s'est mis à lui expliquer des trucs et des machins, en pesant le pour et le contre, comme quoi votre dame devait confesser ce qu'elle avait fait de l'argent, qui avait mis la main dessus, quel genre de personne c'était ; parce que les femmes ne peuvent pas disposer ainsi des capitaux de leur mari, sinon personne ne pourrait compter sur ce qui est à lui ; et par-dessus le marché donner un conto six cent cinquante mille réis sans dire à qui, ça donne à soupçonner de bien vilaines choses, etc., etc. En somme, notre Atanásio n'a rien lâché avec elle, il l'a pressée de toutes les façons, mais vous dites quelque chose, mon vieux ? Vous n'avez rien dit ? Elle non plus ! Bon, après c'est notre cher Joaquim qui lui a parlé, lui aussi, avec la plus grande prudence et la plus grande courtoisie, en lui faisant un discours sur l'honneur d'un homme, et lui non plus, il n'est arrivé à rien. Enfin, comme elle nous écoutait sans piper mot, j'ai pris la parole, et lui ai dit que Monsieur son mari lui donnait l'ordre de se retirer sans plus attendre dans un couvent. Mais vous savez comme elles sont ! poursuivit Pantaleão Mendes en se frappant deux fois la cuisse avec ses mains pesantes en produisant le même bruit que s'il s'était agi des cuisses d'un Silène de pierre. Que pensez-vous, compère, qu'elle a répondu ? ! Que...

— Qu'elle ne le ferait pas, acheva le Brésilien exaspéré, les yeux flamboyants, le nez et la bouche tordus dans une épouvantable grimace.

— C'est tout à fait ça ! s'écrièrent-ils en choeur.

— *Je n'irai pas*, ajouta-t-il, *je n'irai pas dans un couvent*, a-t-elle dit. Et elle a dit aussi : *Mon mari tient en sa possession des bijoux qui appartenaient à ma mère ; qu'il récupère là-dessus l'argent des brillants, et qu'il m'envoie le reste, s'il veut bien me l'envoyer ; s'il ne veut pas, qu'il garde tout. Pour le couvent, il n'en est pas question.* Je lui ai crié : — *Vous irez, c'est à votre mari de décider ce que vous avez à faire.* Elle est restée sur ses positions : — *Je n'irai pas. — Et que ferez-vous alors, si votre mari vous abandonne, sans rien à manger ni à boire, sans logis ? — Je travaillerai pour vivre et, si je meurs de faim, Dieu m'accueillera au Ciel, parce que je mourrai honnête et innocente.* C'est ce qu'elle m'a dit, et nous sommes restés à nous regarder les uns les autres. Notre cher Atanásio lui a demandé alors de dire à qui elle avait donné l'argent, si elle était honnête et innocente.

— Et elle ?... fit le Brésilien anxieux.

— Elle répondu qu'elle ne se confessait qu'à Dieu, qu'il connaissait la pureté de son cœur. Ce n'est pas ce qu'elle a dit, Monsieur Atanásio ?

— Il n'y a rien à enlever ni à rajouter.

— J'ai essayé de lui sortir d'autres arguments, continua Pantaleão. Je lui ai dit

tout ce dont je me souvenais de nos réflexions, je ne sais si vous me comprenez. Je n'ai pas cru qu'elle était honnête et innocente pour diverses raisons. Elle a tout écouté en faisant la tête, s'est levée, et elle nous a dit que si nous en avions terminé, nous pouvions disposer. Constatez par vous-même : on trouve rarement chez une femme un tel mauvais esprit et un tel aplomb ! En user ainsi avec trois amis de son mari, qui étaient venus traiter d'une affaire très sérieuse ! Il ne m'est rien arrivé de pareil de toute ma vie ! Et ce n'est que pour défendre l'honneur d'un vieil ami qu'on puisse avaler de telles couleuvres ! Vues les circonstances, notre mission s'arrêtait là. Nous n'avions plus rien à faire là-bas. Nous avons pris nos chapeaux et nos cannes, et nous sommes sortis. Voilà ce qui s'est passé. Vous ferez, compère, ce que vous voudrez.

Hermenegildo se mit à marcher de long en large dans le salon, en agitant les bras de telle sorte qu'on eût dit qu'il essayait de voler. Ses amis le contemplaient, l'air apparemment consterné, quand un domestique entra avec un plateau, sur lesquels transparaissaient, à travers les cristal des verres, l'opale de vins très anciens, au milieu des pâtes de coing et d'autres fruits sucrés pour ouvrir l'appétit. Cet étrange maître de maison invita les quatre malheureux à faire honneur à sa cave, et obtint sans effort que tous, Fialho excepté, calment leurs accès d'angoisse de quelques traits d'un liqueur faite pour donner aux esprits la force de réagir, et instiller un peu de stoïcisme dans les âmes les plus bornées.

— Buvez-moi de celui-ci, compère, dit Atanásio en mettant un calice parfumé sous le nez de son pauvre ami.

— Si c'était du poison, je l'avalerai d'un trait.

— Ne vous conduisez pas comme un âne ! répondit virilement Joaquim António Bernardo. Vous en êtes encore là !... Se tuer pour des femmes ! Il dit vraiment n'importe quoi ! ajouta le mari de la Maiata dans un éclat de rire, ce qui lui valut les applaudissements de l'assistance, qui pouffait en buvant sec. Avalez-nous ce nœud qui vous est resté coincé dans le gosier, et buvez, mon cher Fialho ! Des femmes !... Alors, avec votre fortune et vos amis, vous serez comme ça capable d'avalier du poison à cause d'une foutue bonne femme qui s'est mal conduite ! Qu'elle se tue si elle veut ; et continuez, vous, à vivre à votre aise avec les cent quatre-vingt dix contos que vous avez. Faites comme si elle était morte, et dépêchez-vous de vous en trouver une autre.

— Ou deux, ce qui est préférable, corrigea Atanásio.

— Ou trois, ça dégage la respiration ! surenchérit Pantaleão, en se passant doucement sur sa gorge occupée à déglutir un abricot.

Le maître de maison, pour ne pas être en reste avec ses amis, ajouta :

— Quatre, quatre, pour ne pas rester sur un nombre impair... on peut envisager sept femelles pour chaque mâle.

— Et vous serez un vrai mâle ! répliqua Atanásio, la bouche débordant de pâte de coing.

C'est dans ce cadre morose qu'Hermenegildo donnait libre cours à son désespoir. Il s'en fallait de peu que dégénérait en orgie ce tribunal d'hommes réunis pour se prononcer sur l'inconduite d'Ângela et sauvegarder la dignité de son mari. Ils parlaient tous en même temps, et proposaient des plans pour empêcher l'épouse infidèle de récupérer une partie de la fortune du Brésilien. Voulant se donner assez de forces pour aborder ce point essentiel, Fialho mouilla deux biscuits américains dans un cru de 1805, et posa instinctivement une main sur sa panse échauffée, au point qu'elle pouvait le disputer en chaleur avec le cœur tout proche. En lui faisant boire un second verre, ses amis applaudissaient son triomphe et juraient qu'au

troisième, l'honneur de leur ami serait lavé ainsi que son gosier.

Après de longs débats, où ils ne cessaient de s'interrompre, ils décidèrent qu'en tant de commerçant, ce qu'il était, Fialho signerait des reconnaissances de dettes supérieures à la valeur de ses biens immobiliers, qu'il aliénerait ses titres bancaires, et se mettrait à gauche l'argent qu'il en tirerait. L'argument décisif qui fit adopter cette combinaison par les cinq arbitres, on le doit à Atanásio qui avait exposé ce raisonnement :

— Fialho, mon ami, mon compère, il n'y a aucun doute : votre femme a un homme à qui elle a donné une partie de cet argent. Cet homme va lui conseiller de se séparer de vous afin que les biens soient partagés entre vous, vous comprenez ? Si vous les avez en votre possession, qu'est-ce qui vous reste à faire, si ce n'est les partager ? Le plus beau coup et le plus terrible châtement que vous puissiez lui infliger à elle, et surtout à ce gremlin, c'est qu'il n'y ait plus rien à partager. N'est-ce pas ?

La réponse, ce fut un beuglement unanime. Et, dans le débordement de leur enthousiasme, ils sacrifièrent leur quatrième bouteille et un plateau de gâteaux de Santa Clara.

— Mais si elle ne veut pas quitter la maison ? demanda Barrosas, quand le tumulte se calma.

— Vous n'avez plus de maison. Votre maison est vendue. Quand vous le voudrez, compère, l'un de nous va en prendre possession, et votre femme reçoit une mise en demeure officielle d'évacuer les lieux, vous comprenez ? répondit Atanásio avec emphase.

Fialho acquiesça :

— Vous avez raison, compère. J'ai une procuration d'elle, en blanc. On rédige l'acte de vente pour la maison. Et alors, il faut la prévenir qu'elle doit déménager dès que possible. On va voir si cela lui remettra du plomb dans la tête.

— J'en doute, fit Joaquim António Bernardo. Il s'agit là d'une femme orgueilleuse et maligne. Si ce n'est par décision de justice, vous ne la chasserez pas de chez elle, mon ami.

Ils continuèrent de la sorte, en discutant sur les problèmes judiciaires qui se posaient en l'occurrence ; on faisait assaut de niaiseries jusqu'à ce que, l'heure du dîner approchant, Hermenegildo allât s'installer chez son compère, reportant à la réunion du lendemain les dernières mises au point.

VII RÉVÉLATIONS COCASSES



C E SOIR-LÀ, à onze heures, Hermenegildo Fialho se retournait sur son matelas de plumes et poussait des gémissements qui résonnaient comme le glapisement d'un renard. La commère vint coller l'oreille à la porte et s'en fut dire à son mari que son compère gémissait de chagrin en songeant à son épouse indigne. L'épouse scandalisée sauta sur cette occasion de dire pis que pendre des femmes déloyales, mais le mari qui faisait preuve d'une rude franchise, boucha les soupiraux de sa fureur en murmurant :

— Tais-toi, tais-toi ; et n'essaie pas de me la faire, à moi...

L'épouse se le tint pour dit, éprouva une haine encore plus profonde pour son mari, et savoura ce nectar des dieux : le plaisir anticipé et l'avant-goût de la vengeance à venir. Ah ! les Atanásio, prenez garde !...

Le bourreau des caissiers indéliques (voir le chapitre III) se leva et s'en fut à la chambre de son hôte.

— Qu'avez-vous, compère ? demanda-t-il. Vous n'arrivez pas à dormir ? Vous n'êtes pas habitué au lit, ou alors serait-ce autre chose ?

— C'est une douleur au ventre, répondit le mélancolique, en appuyant ses mains sur la partie endolorie, et en se penchant en avant. Je n'ai pas supporté la tourte aux huîtres. Donnez-moi une gorgée de genièvre, pour voir si ça va faire passer ces foutus coquillages.

Fialho colla ses lèvres au goulot de la bouteille en grès, et il lui fallut peu de temps pour faire passer la tourte. Son visage pétait la santé au point qu'il semblait mettre toutes les huîtres de M. Bocage au défi de troubler son sommeil.

Mais son compère, s'appuyant au lit, demanda :

— Voulez-vous qu'on bavarde ? Les onze heures viennent de sonner.

— Je veux bien ; nous allons bavarder ; je n'arrive pas à fermer l'oeil.

— Vous n'avez jamais soupçonné votre femme ?

— Moi, jamais.

— Personne ne venait donc chez vous...

— Pas âme qui vive, sauf la couturière. S'il y a quelque chose qui n'a jamais passé ma porte, ce sont les visites, à part vous et votre patronne.

— Mais au théâtre...

— Au théâtre ! Et quoi encore ! C'est un endroit où je ne l'ai jamais amenée...

— Et à la messe ?

— La messe !... Ce n'était pas le genre de la maison... Vous savez que là-bas, au Brésil, on ne se laisse plus avoir à ces choses-là. Quand je me suis marié, je lui ai tout de suite dit que ces histoires de messe, c'étaient des fariboles. Au début, elle a accusé le coup ; mais elle s'y est faite peu à peu. Je lui acheté un oratoire et je le lui ai donné pour qu'elle prie à la maison, si elle y tenait. Le fait est que tous les dimanches, elle s'enferme avec la domestique dans la chambre pour débiter ses litanies. Allez donc vous fier aux femmes qui prient !... Vous pouvez vous rendre compte par vous-même, compère, que la religion, c'est une arnaque !

— Une arnaque en effet ! Et de taille !

— Votre femme prie ?

— Elle ne sait même pas se signer, à mon avis.

— Et elle fait bien ; mais elle va à la messe des Congréganistes à midi ; je l'ai déjà vue entrer à l'église.

— Elle y va pour se promener, et pour les petits, vous comprenez ? Dites-moi donc, compère, continua le susdit Atanásio, sans donner à son hôte le loisir de lui demander comment il se faisait que sa femme pût concilier la pureté des mœurs avec le fait de ne pas savoir se signer, je me suis laissé dire, et je le sais de source sûre, que vous aviez des amours hors de chez vous. Je ne vous ai rien demandé à ce sujet, parce que l'occasion ne s'est jamais présentée, mais je sais que vous aviez à S. Roque da Lameira une gaillarde de chez vous qui s'appelle Rosa, et une autre dans votre ferme de la Cruz da Regateira, qui s'appelle Benedita.

— Je ne vous mentirai pas. Je confesse mon péché, mais je vous en donne la raison. Ma femme n'éprouvait pour moi aucun amour sous quelque forme que ce soit. Elle se comportait avec moi, comme avec un oncle. Toute la semaine, elle entraînait et sortait sans me donner un baiser, et peu lui importait que je mange ou que

je ne mange pas. Vous savez que je suis sujet aux affections du foie et que je ne me sens soulagé que lorsqu'on me fait des sinapismes de farine de lin ; eh bien, elle demandait au Galicien de m'appliquer les cataplasmes. Dites-moi si une bonne épouse consent à ce que n'importe qui applique des cataplasmes à son mari!... Quand un homme va sur sa cinquantaine, il a besoin d'être dorloté, pas vrai ?... C'est pour ça que je me suis marié avec une fille pauvre, bien que ce soit une fidalga, dans l'intention de la laisser riche. À côté de moi, le soir, elle était toujours triste. Et, une fois que j'étais couché, elle passait deux heures à coudre, puis deux heures à prier ; et l'on voyait même que je l'exaspérais. Voilà pourquoi j'ai ramené de mon pays deux filles jolies et bonnes qui m'aiment de tout leur cœur et qui pleurent quand je reste trois jours sans passer chez elles.

— Et votre femme s'en doutait ?

— Elle savait tout parce qu'un coquin de caissier que j'ai mis à la porte l'a raconté dans une lettre qu'il lui a envoyée.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle m'a donné la lettre, et m'a demandé de faire en sorte que mes caissiers ne soient pas au courant de mes écarts.

— Et elle s'est fâchée ?

— Pas du tout.

— Ça alors !...

— Puisqu'elle n'éprouvait aucun amour pour moi !... Vous n'avez pas encore compris ?

— Maintenant, je comprends. Raison de plus pour être sûr qu'elle vous rendait la pareille.

— Ça, c'est aussi clair que la lumière qui nous éclaire... Faites-moi donc passer le genièvre, j'ai des aigreurs.

Le Brésilien but trois longs traits à la bouteille, et poursuivit :

— Si elle avait eu de l'amour pour moi, elle m'aurait fait le diable à quatre à la maison dès qu'elle aurait appris mes bêtises, pas vrai ? Elle ne m'a jamais fait la moindre plaisanterie là-dessus !...

— Il n'y a donc plus aucun doute, affirma Atanásio Mendes, votre femme avait quelqu'un pour se distraire, et je comprends maintenant dans quel sens elle est innocente. Elle veut dire que, de son côté, elle est aussi innocente que vous, vieux farceur !

Atanásio rit de la finesse de sa propre saillie.

— Eh bien, oui, reconnut lucidement Fialho, mais vous savez bien que nous, les hommes, nous ne sommes pas des femmes. Elles ont des obligations différentes. Si la femme est l'égal de son mari, alors, il n'y a plus d'honneur ni de pudeur en ce monde, vous ne trouvez pas ?

— Vous avez raison, compère ; mais c'est parce qu'elles suivent à tort l'exemple que donnent les hommes, vous comprenez ?

— Ça aussi, c'est vrai, acquiesça Hermenegildo en fermant son oeil gauche.

— On dirait que vous voulez dormir, constata son hôte.

— Oui, on dirait que je vais y arriver, grogna Fialho en fermant son oeil droit.

Quelques minutes après, cette malheureuse victime de la perversion des mœurs... ronflait.

VIII TRISTES RÉVÉLATIONS



CETTE HEURE tardive de la nuit, agenouillée devant son sanctuaire, Ângela demandait à la Vierge de lui souffler le meilleur moyen d'accomplir ses devoirs dans la situation critique où elle se trouvait.

L'air innocent de cette femme qui s'agenouille comme une malheureuse qui n'a commis aucune faute doit toucher l'esprit de celui qui lit cela, et se trouvait dès le début du livre porté à mettre en doute la vertu de la femme du Brésilien. Le moment est donc venu de lever tout soupçon involontairement fâcheux à l'encontre de cette femme pure.

Sur la rive droite du Lima, se dresse, entre des arbres séculaires, le très ancien palais des Gondar, dont le dix-huitième seigneur, à l'époque de l'invasion française, était Simão de Noronha Barbosa, capitaine de cavalerie, noble et vaillant, en pleine fleur de l'âge.

Il n'avait pas encore seize ans quand il s'éprit de la fille d'un de ses fermiers, avec qui il voulait se marier. Ses parents et son tuteur lui représentèrent en vain les difficultés légales et les ordres formels de la régence. On alla jusqu'à lui arracher, et à emprisonner cette femme humble. Mais le déferlement de la vague révolutionnaire renversa les portes ferrées de la prison de Ponte de Lima, et précipita la belle prisonnière dans ses bras. Un général de Napoléon donna l'ordre à un vicaire de les marier en sa présence, et récompensa ainsi le dévouement, peut-être forcé, du capitaine portugais au 'Lion d'Austerlitz'.

Simão de Noronha fut laissé pour mort dans l'engagement d'Amarante. Quand elle le vit percé de coups et mourant entre les griffes des patriotes qui assouvissaient leur rancune avec plus d'acharnement encore sur les jacobins, son épouse, qui l'accompagnait fut prise d'une extrême épouvante et en mourut, étouffée par un afflux de sang. Elle avait une âme de *fidalga*, cette fille du peuple.

La compassion de quelques gens du peuple évita au capitaine d'être traîné dans les rues d'Amarante.

Après six mois de soins, il se retira dans son palais de Gondar, où il emporta le squelette pas encore tout-à-fait décharné de sa femme. Quelques jours après, il entra dans un couvent et s'ensevelit dans un habit de novice bénédictin.

Mais, avant la fin de son noviciat, Simão vit par hasard sa cousine, D. Maria d'Antas. C'était une dame d'une rare beauté. Je ne dirai pas qu'en déchirant son habit, le novice rendit à cette dame remarquable un hommage digne d'elle ; et je ne serais pas estomaqué que toute la congrégation bénédictine jetât son froc aux orties, et que les moines en vinsent aux mains pour elle.

De telles femmes ravageraient des couvents si on les autorisait à visiter leurs cousins. Pour un de ses cheveux, des communautés se traînaient à ses pieds et, en un clin d'oeil, elles ruineraient une entreprise que des siècles n'ont pas réussi à ébranler.

Fille d'un juge de seconde instance, D. Maria d'Antas avait à vingt-cinq ans ramené de Lisbonne un cœur déjà dépravé. Ses mœurs et ses ruses n'édifiaient personne, mais rendaient fous les *fidalgos* les plus généreux et les plus élégants du Haut Minho. En plus de belle et diserte, la *fidalga* d'Antas était une fringante cavalière, chassait les loups, tuait des canards sauvages, et n'avait d'une femme

qu'un visage qui siérait à un ange et des faiblesses à défaire la rébellion des démons.

Dès 1815, Simão de Noronha s'était installé dans son manoir au bord du Lima. Le squelette de son épouse et son habit de moine n'étaient plus que des souvenirs de malheurs révolus. La demeure crénelée de Gondar recevait la lumière et les arômes des printemps nouveaux par leurs larges fenêtres où parfois apparaissait une grande femme vêtue de blanc. C'était D. Maria d'Antas, pas encore son épouse, mais sa cousine, un titre respectable derrière lequel tous les deux étaient garantis de la diffamation. Il faut noter cependant qu'aucun des deux ne se préoccupait des rumeurs sur le fait qu'ils vivaient seuls, et sans fréquenter d'autres parents, sous le même toit.

Au bout de huit ans, la calomnie trouvait une autre pâture. Sans aucune pudeur, ni aucune discrétion, Maria d'Antas se montrait avec un enfant d'un an dans les bras.

Mais, avant ses deux ans, cet enfant se retrouva sans mère. Les fenêtres du palais de Gondar se refermèrent, Simão de Noronha disparut, tandis qu'à l'église paroissiale on entonnait les répons en l'honneur de D. Maria. L'enfant fut emmenée à Viana où vivait une sœur mariée du fidalgo. Et dans leur effarement, tous les voisins n'eurent de cesse qu'ils n'eussent, à force de fouiller la sépulture de la belle écervelée, découvert qu'elle avait été étranglée au cours d'une crise de jalousie. Nous employons l'expression *fouiller le tombeau de la morte* dans un sens figuré. Personne n'a profané la sépulture de D. Maria. Cet épouvantable détail fut découvert quand un *morgado* des Arcos de Valdevez raconta à ses amis, non sans fatuité, que Simão de Noronha avait tué sa cousine, quelques instants après avoir découvert dans un massif de roses un poignard compromettant avec son nom à lui qui était également un cousin. Or ce poignard était tombé de sa veste castillane quand il avait sauté, pour s'enfuir, de la fenêtre dans le jardin. Douze ans après, Simão de Noronha débarquait dans le Mindelo avec le grade de colonel. Il devait avoir dans les quarante-six ans, et offrait tous les signes d'une vieillesse avancée.

À la fin de la guerre, mis à la retraite avec le grade de général, le maître de Gondar alla vivre dans son petit palais en ruines de Ponte de Lima, et ne revint plus à son manoir.

De loin en loin, une litière s'arrêtait à la porte du général ; en même temps que sa domestique déjà vieille, une jeune fille en descendait, qui devait compter entre quatorze et seize ans.

Les personnes qui avaient connu D. Maria d'Antas conclurent aussitôt que la belle hôtesse du général était la fille de Simão de Noronha et de cette dame infortunée. C'était en fait l'enfant qui avait été, treize ans avant, arrachée des bras de sa mère par la main même qui avait noyé son nom dans le sang ruisselant de sa gorge.

C'était Ângela.

L'hôtesse restait un jour à Ponte de Lima, et repartait avec sa domestique pour Viana, où elle résidait, entourée de toute l'affection de la sœur de son père.

Le général ne lui consentait jamais une caresse, et n'en acceptait aucune. La présence de sa fille ne dissipait pas dans son âme les ténèbres de sa conscience qui plongeaient tout, pour lui, dans l'obscurité. Il restait parfois un long moment à contempler Ângela. Ses yeux étaient baignés de larmes qui noyaient les rides de son visage.

C'est qu'il voyait Maria d'Antas en sa fille, comme en lui-même son bourreau. Puis il s'écartait d'elle, sombre et bourru ; si bien qu'Ângela n'allait pas rendre visite

à son père sans y être contrainte. Elle avait éprouvé de la crainte avant de ressentir dans son cœur la tendresse d'une fille.

Et celle du général pour elle jetait rarement un fugitif éclair dans les ombres de son visage morose. D'un naturel quelque peu sauvage, dégradé encore par des malheurs qui rendent notre sort insupportable, le seigneur de Gondar ressemblait à tous les pères qui n'ont pas vu leurs enfants grandir à chaque heure et n'ont pas été affectés jusqu'au fond de leur âme par la crainte de les perdre. Abandonner une fille de deux mois et la revoir quand elle a quatorze ans, c'est comme adopter l'enfant d'un autre, c'est avoir perdu tout droit à la consolation d'aimer ardemment l'être qui s'est développé sous la chaleur de nos baisers. La grâce de Dieu n'est pas étrangère à cette compensation ; si ce n'est pas le cas, le sang suffirait à remplir le cœur d'un amour immédiat. Le sang ! Il revient cent ans en arrière, celui qui accorde au sang, utile produit du bol alimentaire, une telle importance dans les liens spirituels entre un père et son fils, une alliance éminemment sacrée, qui est le fruit des larmes, et non du sang.

Comme on voyait déjà en elle l'héritière du général Noronha, Ângela était doublement aimée : elle était belle et jeune. Elle était aimée et courtisée par des morgados qu'elle n'avait jamais vus et dont elle avait toujours ignoré jusqu'au nom. Les demandes écrites adressées au vieux misanthrope ne recevaient pas de réponses. Personne n'osait se faire annoncer à un homme qui disait à ses domestiques : *Je ne connais personne*.

D. Beatriz, la sœur du général, avait été l'intermédiaire des premiers prétendants. Pour couper court à de futures négociations, le père d'Ângela pria sèchement sa sœur de la confier à une autre tante, professe chez les Bénédictines de Viana, si elle ne voulait pas la garder célibataire chez elle.

Ângela bénissait l'intransigeance de son père. Elle ne connaissait pas les uns, et n'aimait aucun des fidalgos qui, trois siècles auparavant, se la seraient disputée à coups de sabre. Les plus adroits et les plus impatients ne trouvaient rien de mieux à faire que d'accabler D. Beatriz de lettres de recommandation, et de cadeaux le confesseur de cette dévote distinguée.

Avons-nous affaire, alors, à une invulnérable donzelle ? Ângela démentira-t-elle l'exubérante sensibilité de sa mère ? Ou, fiancée aux béatifiques visions du christianisme, soupirerait-elle après une solitude de cénobite ?

La merveilleuse Ângela se trouvait bien éloignée de cela, et bien en deçà des frontières de la nature humaine.

IX AMOURS FATALES

 N HOMME l'aimait qui s'était pris à la contempler comme un esprit dévot contemple une sculpture de la Vierge Marie, et s' imagine, dans son respectueux émoi, que les yeux de l'image fixés sur les siens lancent des rayons de lumière vive et reflètent l'amour et la miséricorde d'un cœur divin.

C'était un étudiant qui se préparait à suivre les cours de l'école médico-chirurgicale de Porto. Il était le beau-frère de l'épicier qui faisait ses livraisons chez D. Maria. Il était le frère de la femme qui cousait les vêtements des fidalgas et avait appris la broderie à D. Ângela. Il portait simplement le nom plébéien de Francisco

José da Costa, et savait que son grand-père paternel avait été charpentier, et son grand-père maternel cuisinier sur un yacht.

Un homme aussi *mal né* devait donc receler un des joyaux des inépuisables trésors de Dieu.

Si son cœur reste honorable et bon, nous excuserons la bassesse des instincts qu'éveille en nous Ângela au moment de son premier amour.

L'innocente ne se cachait pas de D. Beatriz. L'expérience nous enseigne que la candeur entretient des liens étroits avec l'imprudence. L'innocence va de pair avec l'ineptie. Une jeune fille ne peut aimer innocemment que ses poupées. Sans le secours de la ruse et de la finesse, des amours d'une autre sorte se dénouent en scandale, ou niaiserie.

D. Beatriz, confite en dévotion pour Saint Joseph qui charpentait, Saint Marc qui ouvrait sa table aux infirmes, Saint Luc qui peignait, Saint Mathieu, le percepteur, Saint Cassien, le maître d'école, et Saint Théodore le tavernier - une chrétienne qui allait jusqu'à laver les pieds des pauvres le Jeudi Saint - fut prise de frissons quand on lui rapporta que sa nièce aimait le frère de Joana Costa. Pour appuyer cette dénonciation, on lui remit une lettre de lui, qui n'était visiblement pas la première, ni peut-être la dixième, puisqu'il donnait du... *tu* à la fille de Simão de Noronha et de D. Maria d'Antas.

D. Beatriz se mit les mains convulsées sur les yeux quand, dès la première ligne, elle lut *tu*, un *tu* qui constituait la première syllabe de la lettre, une entame vraiment répugnante et scandaleuse pour une missive sur des feuilles rayées numérotées de un à dix ! Elle n'alla pas plus loin que ce *tu*, parce que ses gaz affectèrent les capacités de son âme, et elle en fut réduite à se démener en agitant les bras et les jambes.

Ângela accourut ; Vitorina, cette domestique déjà connue du lecteur, se trouvait là, et tenait la lettre dans ses mains.

— Vous voyez ça, ma petite, vous voyez ça ! murmura Vitorina. Je vous ai tant de fois demandé de ne pas lui écrire...

Ângela enfouit la lettre contre son sein et prit sa tante dans ses bras. Elle lui parla, l'embrassa, lui demanda pardon, fondit en larmes, et rendit grâce à Dieu quand la vieille demanda qu'on lui fît un infusion de mélisse pour calmer cette tempête nerveuse.

D. Beatriz demanda ensuite à sa nièce de lui conter par le menu l'origine de sa correspondance avec le frère de la couturière. La jeune fille se voyait mise en demeure de rapporter la partie la plus simple de l'histoire, laquelle était son origine, mais comme la vieille s'obstinait à demander :

— Comment cela a-t-il commencé ?

— Cela a commencé quand je l'ai... quand je l'ai vu, répondit Ângela fort embarrassée.

La façon dont a débuté ce premier amour, peut-être éternel, présente le même caractère simple et sublime que l'origine de l'univers, telle que la rapporte Moïse : *Au commencement était le verbe*, à la différence près que le commencement selon Ângela est plus facile à comprendre.

— Ainsi toi, comme ça, lui lança la tante, hésitant entre la sévérité et l'ironie, tu l'as vu, tu l'as regardé, et c'est tout... Ç'a été le coup de foudre !... Un vrai coup de foudre!... Je ne suis pas encore tombée sous le charme de ce bon-à-rien ; d'après moi, il a plutôt un air fort commun ! Tu ne savais pas, continua D. Beatriz, en s'accordant une pincée de tabac afin de mieux exhiler sa bile, tu ne savais pas qu'il est le frère de Joana et le beau-frère de Zé, l'épicier ! Que son père était sacristain à

la *Senhora da Agonia*, et que sa mère tenait le fuseau, tu le savais ?

— Je le savais.

— Tu le savais ?! Qui te l'a dit ?

— Lui.

— Lui-même ? Ce Francisco ?

— Oui, Madame.

— Et alors, tu lui parlais ?

— Non, Madame... C'est lui qui m'écrivait .

— Et il a dit de qui il était le fils !... Il a fait preuve d'une extraordinaire sincérité !... Et dans quel but racontait-il ces choses qui auraient dû te faire comprendre l'indignité de ton choix ?

— Il me racontait ces choses pour que personne ne les racontât avant lui.

— Ainsi donc, le gaillard était fier d'être le fils d'un sacristain ?... Je sais bien... Ce sont des idées que nous a ramenées la liberté... Dieu pardonne à ton père, qui a lui-même contribué à donner un état à des petits-fils de charpentiers et de cuisiniers de yacht... Pourvu qu'il n'ait pas à s'en repentir... Revenons-en à notre affaire... Alors, malgré le fait que le Francisco de la Joana t'a dit qui il était, tu n'as pas changé d'idée ?

— Non, Madame...

— Tu continuais à l'aimer...

— Oui, ma tante.

— Et dans quel but ? Tu voulais l'épouser ?

— Si l'on y consentait, je l'épouserais.

— Ne sois pas infâme ! brailla la tante, en serrant les poings, et la colère la faisait haleter au point que le tabac jaillissait comme de la grêle de ses narines, ne sois pas infâme, Ângela, répéta-t-elle, en réprimant le rot qui déjà lui paralysait la langue. Tu n'es pas ma nièce, tu n'es pas la fille de Simão de Noronha... C'est de Maria d'Antas, je crois, que tu es la fille...

Cette insulte on ne peut plus affreuse fut vociférée avec une rancœur sarcastique ; Ângela ne la comprit pas.

— Ainsi donc, si on te le permettait, tu épouserais le beau-frère de Zé, l'épicier !... répéta la vieille, soulignant d'un rire âpre et crispé ce nom, José, dont elle avait élidé la première syllabe pour accentuer l'ignominie du nom.

Les larmes aux yeux, Ângela écoutait sans rien dire les invectives de la vieille entrecoupées de crises de nerfs. D. Beatriz parcourut soudain le plancher de son oeil droit armé d'un lorgnon, et s'exclama :

— Qu'est devenue la lettre que je tenais là ? Qu'est-elle devenue ?

— La voici, dit Ângela avec douceur en la lui tendant.

— Tu voulais la lire, n'est-ce pas ? cria la vieille, en la lui arrachant violemment des mains. Va demander à la bonne qui me l'a apportée si elle voudrait se marier avec le Francisco de la Joana.

Elle la déplia, en tremblant de rage, ajusta son lorgnon et brailla :

— *Tu* !... Regarde, fille de Simão de Noronha !... *Tu*... le petit-fils du cuisinier tutoie la fille du dix-huitième seigneur du palais de Gondar !... Et ça ne te fait pas honte, Ângela !... Tu as toléré une telle insulte à ta mère qui appartenait à une des familles les plus distinguées du Portugal ?

Comme la fille de Maria d'Antas ne répondait pas, D. Beatriz agita les épaules et la tête pour marquer son effarement, remit son lorgnon à son orbite creuse et décharnée, et lut silencieusement tandis que ses mâchoires tressautaient chaque fois qu'un nouveau *tu* ébranlait son système nerveux. Il est cependant important de

noter qu'à partir de la deuxième page, le visage de la vieille trahissait une surprise dépourvue de toute colère, sans grimaces, sans entrecouper sa lecture de soupirs et de *Ah !* Une période en particulier l'impressionna au point qu'elle la relut deux fois, pesant le sens de chaque phrase, et hochant la tête en signe d'approbation. Le passage se présentait ainsi :

Ne nous faisons pas d'illusions, ma bonne amie. Il se peut que Dieu rapproche nos âmes; cela se peut ; mais si elles doivent se rencontrer et s'unir, ce sera en présence de celui qui les a créées – au Ciel. En ce monde, c'est impossible ; et, si c'était possible, la société te contraindrait à pleurer à chaudes larmes, et j'en arriverais moi-même à ressentir les tourments du repentir pour avoir assassiné les plaisirs que te promet ton destin, et détruit les modestes aspirations du mien. Dès que je me suis pris à adorer ce qu'il y a en toi de divin, il n'y a pas eu une seule heure où j'aie envisagé, en mon âme, de te voir mon épouse. Il était inutile que ma bonne sœur passât son temps à mesurer la distance qui nous sépare. Tu as bien vu que je te l'ai montrée dans la deuxième lettre que je t'ai écrite ; et Dieu sait comme je pleurais quand j'avais l'air de rire de l'humble condition de mon père, qui était un respectable vieillard fort pauvre, parfaitement résigné, et très heureux. Le seul héritage qu'il m'a laissé, ç'a été la certitude qu'il y a des pauvres heureux. Je sais que ma jeunesse ne prend pas le même chemin que celle de mon père. Il ignorait tout, exceptés les articles de foi qui lient les tristesses passagères de cette vie aux joies éternelles de l'autre ; cela fait six ans que j'étudie, que je réfléchis et que je suis rongé de terribles doutes ; et si je crois en quelque chose de saint, c'est parce que je compare le bonheur de mon père qui était ignorant aux douloureuses inquiétudes de mon esprit. Mais qu'est-ce que cela peut te faire, mon amie adorée? Qu'elles sont impertinentes, les lettres que je t'ai écrites en ces longues nuits blanches ! Et quels regrets elles me laissent si elles te font de la peine, car je pense que toi aussi, tu passes des nuits sans dormir, et que tu éprouves assez d'amitié pour accepter les confidences du pauvre solitaire !...

D. Beatriz laissa retomber le bras qui tenait le papier, libéra son oeil fatigué, et demanda :

— C'est lui qui a dicté cela ?

— Quoi donc, ma tante ?

— Cette lettre... Je ne crois pas qu'il soit capable de dire ces choses-là... Ce n'est pas possible... Quelqu'un lui rédige ces lettres... Ça tombe sous le sens !... Avec cette tête de brute qu'il a, le Francisco de Joana ne pouvait concevoir des idées aussi délicates. Je vois là un traquenard tendu à ton innocence, Ângela. Il y a un roué qui tire les ficelles dans cette affaire !... Tu sais ce qui se passe, folle que tu es ? Ce garçon pense qu'il t'embobinera en avouant son origine modeste. Il m'est arrivé à peu près la même chose quand j'avais ton âge ; et en plus, mon prétendant était un docteur, fils d'un juge de paix à Ponte. Il m'a servi les mêmes chansons sur l'inégalité de nos naissances ; et moi, je l'avoue, j'étais sur le point de m'y laisser prendre, et je ne sais jusqu'où serait allée ma folie si ton grand-père n'avait pris les choses en mains et choisi pour moi un mari sortable. Je me suis mariée et, au bout de quinze jours, je ne me souvenais plus de l'autre ; c'est seulement en le voyant, bien des années après, bien gros et bien gras, que je me suis souvenu de ses belles

paroles. (D. Beatriz contait cette aventure en riant si fort qu'elle en postillonnait). Ce grand fripon me disait que son dernier jour serait celui où il me verrait unie à un autre ; et, la veille même de mon mariage, il m'a fait verser de grosses larmes sur le papier où il m'avait écrit que son sang jaillissait de sa bouche à gros bouillons. Quand je l'ai vu, ensuite, bien ventru, mariée à une ventrue faite comme lui et de même farine, j'ai été prise d'un tel fou rire que maintenant encore, c'est plus fort que moi, j'en ai mal aux côtes !...

Et la spirituelle petite vieille pouffait si fort qu'Ângela riait elle aussi de la drôlerie de sa tante quand elle évoquait d'une façon si comique ses amours virginales.

— Eh bien, tu peux être sûre, ma petite, reprit la fidalga qui avait du mal à retrouver le sérieux convenant à la situation, que tu es en train de passer par où je suis passée ; mais celui-ci me semble plus adroit que l'autre. Il a plus de bagout. Il y va de ses articles de foi, que lui dictait son père... Ben voyons ! Ce n'est pas étonnant de la part d'un sacristain !... Je te parie que le fils ne connaît pas le *Notre Père* ! Si son père était heureux de son humble condition, pourquoi ne prend-il pas sa place ? J'ai déjà dit au Zé, l'épicier, qu'il pouvait se dispenser de l'envoyer étudier à Porto, qu'il valait mieux lui donner un métier. Et qui lui a donné de quoi faire des études de chirurgien ou de médecin, ou de je ne sais quoi ? Le beau-frère dispose de l'argent qu'il me doit. Je lui ai prêté un conto de réis, avec intérêts, il y a trois ans, et il me paie avec du riz et de la morue. Même au bout de vingt ans, il ne m'aura pas remboursée. Il n'en est pas question ! continua la créancière de l'épicier en aiguissant sa voix en un fausset furieux. Si je voyais ma nièce mariée à un drôle qui se battait, pour s'amuser, à coups de pierres sur les quais ! Où est-il allé chercher ces discours !... Il n'y a pas à chercher plus loin... C'est le coup d'un petit malin qui espérait gagner quelque chose si la foudre tombait sur ma famille. Elle ne tombera pas !... brailla-t-elle en cognant les os de son poignet contre la garniture de paille sur laquelle elle avait croisé ses jambes. Elle ne tombera pas tant que je serai en vie ! Ton père ne veut pas te marier ? Je te marierai, moi ! Choisis. Tu as cinq prétendants. Un de la maison de Paço-Velho ; un autre de la Passagem ; un autre de Aborim ; un autre de Azevedo ; un autre... de quelle famille est cet autre ?

— Je ne sais pas, ma tante, et je ne veux pas le savoir, parce que je ne me marierai avec aucun.

— Tu ne te marieras avec aucun ?! siffla la vieille en se soulevant d'un bond de deux pouces au-dessus de la garniture du siège.

— Non, Madame.

— Non ?!... Je vais écrire à ton père ! Il t'y obligera.

— Mon père ne veut que je me marie avec aucun de ceux dont vous m'avez donné les noms, ma tante.

— Non ? Eh bien, je vais lui dire qu'il y a un prétendant plus moderne, le Francisco du sacristain. Il se peut qu'il l'accepte. Ça va s'arranger. Tu veux que je lui fasse part de ce nouvel arrangement ? Il n'y a qu'à demander. Ton père doit souhaiter que le dix-neuvième seigneur de Gondar soit le petit-fils du sacristain de la *Senhora da Agonia*. Tu devrais avoir honte ! Tu devrais avoir honte ! beugla encore la vieille en se levant brusquement, et en gueulant à Vitorina de lui apporter encore une infusion de mélisse.

X LE POÈTE



BEATRIZ avait cruellement insulté Francisco José da Costa ; mais elle n'était pas parvenue à empoisonner avec ses soupçons le cœur d'Ângela.

La courageuse jeune fille, délivrée de la vieille qui s'était endormie, brisée par ses crises de nerfs, s'enferma pour lire la lettre du garçon, et lui rédiger un compte-rendu des tribulations de cette journée. Trahie par l'intermédiaire de cette correspondance, elle supplia Vitorina de faire remettre cette lettre, en lui promettant que ce serait la dernière. La domestique compatit, également poussée par l'espoir de voir terminée cette funeste intrigue, qui annonçait de plus grands malheurs. Elle alla remettre elle-même la lettre, et demander à Francisco da Costa de quitter Viana s'il ne voulait pas que la jeune fille fût privée de l'affection de sa tante, ou pire, de la protection de son père. Cela n'empêchait pas que les termes de la lettre contredisent les prières de la domestique. Ângela lui demandait de lui donner son amour, du courage, de la patience et de l'espoir, jurant de mourir avant de succomber à un mariage forcé.

L'étudiant attendit quelques minutes d'avoir pleuré son content, et il écrivit qu'il demandait pardon à Ângela de sa lâcheté :

Je suis lâche, écrivait-il, parce que je fuis ; lâche parce que je n'ose pas regarder en face l'infortune qui te menace. Je vais partir de Viana. Quand je serai sûr que mon nom, après lui avoir inspiré du mépris, aura été oublié de ta tante, je reviendrai. Si je te trouve tranquille, je ne perturberai pas ton repos. Pour t'adorer, comme à présent, je m'accommoderai pour toi de toutes les situations, mon amie. Même si tu es unie à un autre homme, je saurai séparer l'ange de la femme. Ce que je ne veux pas et ne peux pas, c'est t'enlever ton nom, ton prestige, tes soutiens, et l'honneur qui n'est visible qu'autant que la considération publique le proclame ou feint de le reconnaître.

— Il ne m'aime pas, dit en sanglotant D. Ângela à Vitorina. Il ne m'aime pas, et je vais être très malheureuse à cause de lui.

La domestique se félicitait de son conseil, et remerciait Dieu de l'honorable décision de l'étudiant, jugeant réglée cette affaire où l'avenir brillant et riche de sa jeune maîtresse était mis en péril. Ângela, cependant, affirmait que tout était fini pour elle et qu'il ne lui restait plus qu'à être réduite à l'extrême pauvreté et à encourir la défaveur de son père, pour voir si, alors, ce plébéien pauvre la voudrait pour épouse.

Si son plan venait à se réaliser, il serait original, à mon avis ; mais je ne sais quel mauvais sort traverse les projets épiques en matière de mariage, quand la poésie reste attachée à une chaumine au bord d'un ruisseau, avec six pieds de chou dans un potager et, au-dessus, la lune, le soleil, les étoiles et de l'air à discrétion. Si ces sublimes intentions sont déçues, la faute en est à la société, cette prose exténuée du vulgaire qui, dès qu'il voit une colombe planer à trois mètres au-dessus de la boue,

lui jette des pierres, lui coupe les ailes, la ramène au niveau du sol. C'est malheureux ! Des femmes distinguées aux amours distinguées, il faut les inventer. Et, malheur plus grand encore, les héroïnes qu'on admire et qu'on applaudit dans le roman et dans le drame seraient sifflées si une telle façon de penser et de vivre s'incarnait dans de sincères héroïnes de la vie réelle.

Ângela serait capable de se rabaisser au niveau du frère de Joana, la couturière ; mais on ne le lui permettrait pas. On l'empêcha de se distinguer du vulgaire. Les circonstances la réduisirent à ce point qu'il n'est de situation où l'on pût peser aussi bien une âme délicate dans les finesses de l'amour.

Nous allons voir ce que fait ce monde des femmes qui excèdent les mesures ordinaires.

Conseillée par son confesseur, D. Beatriz écrivit à son frère de prendre ses dispositions contre cette nouvelle inclination de sa fille, sans lui cacher le nom et l'origine abjecte de l'homme qui avait troublé Ângela. De son côté, la fidalga déclinait toute responsabilité sur l'ignominie dont serait affectée sa famille, priant le général de ramener Ângela chez lui, afin de lui inculquer des sentiments de dignité, et de lui donner un flair plus aristocratique dans le choix d'un mari. Ce langage métaphorique devait lui venir de son confesseur. Seul un ancien moine, dégrossi dans la fréquentation régulière des salons, serait à même de donner à une dame du flair dans le choix d'un mari, celui d'une chienne d'arrêt à l'odorat très aiguisé qui flaire un volatile.

Simão Barbosa ne s'emporta pas. Il lui répondit placidement de conduire Ângela au couvent et de lui faire savoir que cette rébellion l'avait fait passer de la condition de dame à celle de domestique : *Je ne sais pas bien de qui elle est la fille. J'ai à peine connu sa mère.* Après avoir écrit cela, cet homme aurait dû ajouter : *Je ne suis pas vraiment le père de cette femme parce que j'ai pu écrire cette réponse sans ressentir le moindre mouvement de haine ou de compassion. Si l'on m'avait dit qu'elle avait épousé le fils du sacristain, je donnerais l'ordre à un laquais de leur faire passer le pas de ma porte à coups de fouet.* C'était la solitude, l'ennui, la maladie, l'irrégion, la lâcheté de s'anéantir, qui pétrifiaient le cœur du général.

Il avait suffi d'une heure, une certaine nuit, dix-sept ans avant... Cette heure noire avait plongé dans la nuit toute sa vie. Depuis cette heure-là, résonnait comme un hululement à ses oreilles le cri d'une gorge qu'on étouffe. Aucun rire de fête, le gémissement d'aucun malheureux, aucune aurore de paix ne sont parvenus à lui faire oublier cette nuit, et le dernier son d'une corde de vie qui s'est brisée entre ses doigts.

Quand Ângela reçut les ordres de son père, Francisco da Costa avait déjà pris le chemin de Porto.

Mais quel est cet homme ? Quel âge a-t-il ? Quelle figure ? Quelle est cette déraison en son cœur pour qu'il se dérobe avec autant d'effroi qu'une femme au moment d'affronter le malheur, qui sort rarement vainqueur, si la passion éclate et s'enflamme dans un formidable *je veux* ?

Francisco José da Costa va sur ses vingt-deux ans. Il ne se recommande pas par sa galanterie, bien qu'il ne manque pas de grâces estimables. Il n'a pas besoin d'autre chose que de ses yeux noirs, de sa tristesse, de sa pâleur et du fait qu'il ne sourit jamais. Il est poète, mais l'on n'imprime pas ses strophes : ce sont des larmes ; des larmes inconnues parce que personne ne l'a vu pleurer. Depuis ses treize ans, il fait preuve, dans ses études, d'une intelligence précoce. L'intention de son père était d'en faire un moine dans un ordre pauvre ; mais le jeune homme espérait que son application lui donnerait la possibilité de préparer gratuitement

une licence à Coimbra.

Après le bouleversement des institutions politiques, son père étant décédé, Francisco accepta les soupes que lui proposait son beau-frère, un épicier aux maigres ressources, et toujours malheureux dans ses entreprises commerciales. Comme José Maria dos Santos n'avait pas d'enfants, il promettait de rogner sur les indispensables dépenses domestiques pour envoyer son beau-frère faire des études à l'école médico-chirurgicale de Porto. Cette dépendance mortifiait l'étudiant, non qu'il eût un tempérament hostile à toute gratitude, mais parce qu'il voyait sa sœur épuisée par son travail de couturière pour contribuer à ses dépenses à Porto.

Joana était la créature la plus douce et la plus résignée que la Providence pût faire entrer au sein d'une famille mal lotie en biens de ce monde. Son mari avait quarante-six ans et elle vingt-trois. Vous ne distingueriez pas la fille affectueuse de l'épouse empressée. Elle le câlinait et le respectait comme son père. Nous ne savons pas jusqu'à quel degré montait son amour d'épouse ; ce qui est certain, c'est que José Maria, accablé par les revers dans ses affaires, disait que Dieu le dédommageait outre mesure en lui accordant le cœur de sa femme aussi précieux que de l'or, un exemple de patience, la richesse suprême du pauvre, une monnaie sacrée qui peut vous faire gagner le Ciel.

Francisco adorait sa sœur ; cependant, pour donner libre cours à sa tristesse, il se cachait d'elle. Joana voulait que tous remerciassent Dieu quand ils se levaient en bonne santé, et se réunissaient autour de la table au déjeuner. Si elle voyait tristes son mari ou son frère, elle disait :

— Vous êtes ingrats envers le Seigneur. Si l'un de nous tombait malade, et si cette maladie était mortelle, avec quels regrets nous souviendrions-nous de ces jours si tranquilles, si heureux ! Songez à la tristesse d'une famille où un frère est mort ; représentez-vous une maison où l'on souffre de la faim et du froid, et dites-moi si ce n'est pas de l'ingratitude et un péché une tristesse provoquée par je ne sais quoi.

La première à révéler à Francisco l'amour d'Ângela, ce fut Joana. Après lui avoir rapporté les confidences, elle lui dit :

— Il faut que tu partes maintenant pour Porto bien que les cours commencent en octobre. Attends que le temps vienne à bout de cet enfantillage d'Ângela. Je lui ai dit ce que je devais lui dire ; mais elle m'a répondu qu'elle serait ton épouse, si tu l'aimais. As-tu déjà vu une telle innocence ? J'ai été effarée en observant cette petite et il m'est venu soudain comme un nuage noir dans mon esprit. Plaise à Dieu, mon frère chéri, que tu ne puisses te maîtriser si tu en arrivais à imaginer qu'il te serait possible d'épouser la fille du général Noronha, la nièce de D. Beatriz, qui est si fière de sa noblesse !

Francisco écouta sans manifester aucun étonnement, et sans les interrompre les révélations détaillées de Joana. Après avoir sereinement réfléchi un long moment, il dit :

— Je le savais ; mais c'est quand même une triste nouvelle que tu me donnes.

— Tu le savais ? Par qui ? !

- Par moi. Je me l'étais dit dans mon âme. Je pensais à elle... – imagine ma folie ! Je pensais à Ângela en imaginant le bonheur de l'homme qu'elle aimerait. C'était une jalousie dont j'avais honte, c'est pour ça que je ne te l'ai pas avouée. Même à moi, j'aurais voulu la cacher. Mais l'absurde se battait contre l'absurde, et je ne sais qui l'a emporté... J'ai rêvé un jour que je la voyais pleurer, et je me suis réveillé en larmes. J'ai compris, à partir de ce moment, que j'adorais Ângela. Ça s'est passé il y

a trois ans, t'en souviens-tu ? Je suis parti pour Porto, et j'y ai passé toute une année. Quand je suis revenu et que je l'ai vue, j'ai souhaité mourir. Un jour, la certitude a pénétré mon cœur que j'étais aimé... Par qui ? demandes-tu, Joana ; et je vois bien que tu souris de la vanité de ton pauvre frère !... Je vais te dire ce qui s'est passé... Nous nous trouvions à l'église mère, dans les ténèbres du Samedi Saint. Je savais devant quel autel elle s'était agenouillée ; mais je distinguais à peine son visage. Au tintement de la sonnette, l'église s'éclaira soudain et je vis ses yeux rivés aux miens, qui se baissèrent respectueusement... Sais-tu de quel délire de piété j'ai été pris ? Je me suis agenouillé quand tous se levaient et se souhaitaient joyeuses Pâques. Je me suis agenouillé à l'endroit le plus sombre de la nef... et j'ai pleuré. Telle est la révélation que les yeux d'Ângela communiquaient à mon âme. Que penses-tu à présent de moi ? poursuit le jeune homme, après s'être concentré un long moment. Craindrais-tu que je me montre à Ângela en haussant le col dans ma vanité d'être aimé ? Penserais-tu que je me suis mis à amonceler les illusions dans l'espoir de me hisser à ce Ciel hors d'atteinte, afin d'en redescendre pour un paradoxal mariage ? Tu me connais donc mal, Joana ! Regarde si tu me comprends en cette occurrence... Je trouve toujours ton esprit ouvert à certaines choses confuses que je dis, et que je suis incapable d'exprimer plus intelligiblement. Regarde, ma sœur, je ne sais pas si les études vieillissent le cœur ; il me semble que oui. Pas l'âme, qui est immortelle, inaltérable, et à l'épreuve du temps. Je reconnais en moi un cœur atrophié, et une âme pleine de vie. En tant qu'homme avec une âme, j'adore Ângela, je l'illumine de la lumière qui rayonne de ma croyance en Dieu. En tant qu'homme de cœur, je ne la sacrifierais pas et je ne me sacrifierais pas. Je ne sens rien qui me pousse à désirer l'entendre dire qu'elle m'aime, absolument pas, je désire rencontrer cette belle image dans le silence des longues veilles durant lesquelles je l'ai vue, entre les murmures dont résonne son nom, la revêtir des aériennes draperies qu'a rêvées la poésie exaltée de l'Orient, voilà, voilà ma façon d'aimer, de délirer, mon vertige inoffensif, qui n'a rien à voir avec la naissance ni avec les biens d'Ângela. Je ne sais pas qui elle est, je ne connais, ni ne veux connaître la fille du général Noronha, la riche héritière, la fidalga qui a, dans son palais de Gondar, les portraits d'aïeux qui ont fondé la monarchie portugaise. Celle que je connais et que j'adore, c'est une femme qui s'appelle Ângela, dont le visage est éclairé d'une lumière céleste et cette lumière est pour moi d'origine divine. Je vais la chercher dans le ciel ; je ne la cherche pas dans la fondation de la monarchie. Pourquoi crains-tu, alors, que je trouble le repos d'une opulente fidalga, si je ne désire ni ses armoiries, ni son or ? Elle peut me donner son âme sans faire du tort à ses parchemins, ni renoncer à hériter de ses féodaux aïeux ? Elle le peut. Laisse donc, ma sœur, au pauvre rêveur son bonheur innocent, et dis-toi bien que le défenseur d'Ângela, ce n'est pas son ange-gardien, c'est moi.



XI RÊVES ET ESPÉRANCES



COMMENT se peut-il que la vigilance des deux anges-gardiens d'Ângela aient laissé passer la première lettre ?

Nous dénoncerons à la morale publique une certaine faiblesse de l'étudiant.

Lui écrire, cela n'entraînait pas dans le programme ; et ce n'était même pas nécessaire à un homme qui se contentait de rencontres idéales dans le silence des nuits étoilées. Et, en fait, il n'écrivait pas des lettres sur le modèle de celles qu'écrivait la crème du vulgaire, avant de les salir et de les profaner dans les mains croûteuses d'un porteur d'eau.

Au cœur de la nuit, Francisco revenait de la côte, en méditant et en prenant son temps, ou descendait des épaisses pinèdes d'Agra. Ces nuits estivales de la très gracieuse Niana qui s'étend au bord de la mer, sous un pavillon de verdure, et se contemple dans le miroir de son Lima, sont des nuits pour un poète, et les poètes se voient là soudain enflammés par tant de merveilles de la Nature, rarement réunies dans un seul paradis. C'est sous un ciel si favorable à l'inspiration, dans une région qui regorge aussi spontanément de murmures, de musiques, de parfums, de silences qu'on écoute et qu'on entend dans son cœur, là où l'on n'a pas besoin de la forme pour adorer l'idée, que le poète d'Ângela adorait l'idée et la forme également, malgré ses rêveries immatérielles.

En revenant de la montagne ou du bord de la mer, il poursuivait ses rêves à la lumière qui éclairait sa chambre, et il écrivait, sur un cahier d'écolier avec un frontispice où justement s'inscrivait le mot *Rêves*.

L'épicier vit un jour le cahier avec le titre étrange ; il l'ouvrit, lut deux lignes, le referma, comme les philologues modernes feraient bien, en toute bonne conscience, de refermer leurs codex coptes, et dit à son épouse :

— Ton frère en est là, il est fou. Il écrit pendant la journée les rêves qu'il fait la nuit. Pauvre garçon !

Joana alla se rendre compte par elle-même. Elle lut et comprit tout, en gros.

Il arriva à D. Ângela de demander à sa maîtresse de broderie ce que faisait son frère quand il ne lisait pas.

— Il écrit dans un grand livre en blanc quelque chose qu'il appelle *Rêves*, répondit Joana.

La fidalga pria, supplia, implora la couturière de les lui laisser lire.

Joana hésita quelques jours avant de révéler sa curiosité à Francisco ; mais, importunée par Ângela, elle avoua son imprudence à son frère.

Faiblesse congénitale de l'homme, le garçon eut des accès de jubilation en apprenant les prières d'Ângela ! Il relut ses *Rêves*, donna le manuscrit à sa sœur, et lui dit :

— Demande-lui de déchirer ces papiers après les avoir lus.

Ângela planait dans des régions moins élevées que son adorateur spirituel. Elle devina plus qu'elle ne comprit. Elle apprit même par cœur ce qu'elle ne comprenait pas.

C'est le moment de réparer une grave omission dans cette histoire. Les connaissances littéraires de la fille de D. Maria d'Antas étaient celles du chapelain

qui les lui avait transmises. Elle usait de l'orthographe du religieux, presque jamais rationnelle. Elle lisait les livres de sa tante qui se piquait de comprendre la *Récréation philosophique* du père Teodoro de Almeida et lisait tous les ans le *Feliz Independante* du même congréganiste, le *Bélisaire* de Marmontel et d'autres livres dont des passages remarquables restaient dans la mémoire de cette famille.

Qu'est-ce à dire ? L'amour de Dieu a déversé des flots de science éminente sur des apôtres ignorants. L'amour de l'homme débroussaille et porte soudain ses fruits dans l'esprit de femme le plus en friche. Phénomènes de l'amour. Le divin qui fleurit et embaume les martyrs et les saints, hisse les êtres aimés jusqu'à la gloire. L'humain, avec ses éclairs qui embrasent et des parfums qui enivrent et asphyxient, se précipite dans les profondeurs de l'enfer, que l'on appelle en ce monde la désespérance.

Ângela sentit les ténèbres de son ignorance s'éclaircir à mesure qu'elle plongeait, la nuit, dans la lecture des *Rêves*. Ce livre ne lui enseignait ni l'histoire, ni la grammaire, ni la géographie ou d'autres choses qui, si on ne les sait pas, constituent l'ignorance humaine. Ce qu'elle apprenait, c'était le Verbe, pas le verbe qui se conjugue ; mais la parole, le son qui vibre, la corde vierge, la translucidité du sentiment inexprimable, l'idée confuse qui se dessine, le langage un rien mystique de cette religion de l'amour qui doit être révélée par les initiés. Le Verbe, enfin.

Or il est admirable de voir l'assurance avec laquelle la jeune fille se mit d'entrée de jeu à écrire dans un livre in-octavo, broché de ses mains, des pensées courtes et simples intitulées : *Espérances !* La plume encore mal exercée pour atteindre les hauteurs d'un lyrisme sublime, Ângela se contentait de voler d'arbuste en arbuste, butinant toutes ses images dans des fleurs, comme l'abeille qui distille la douceur de ses alvéoles.

Elle avait déjà écrit quelques pages quand elle demanda, avec une adorable naïveté, à Joana de remettre le petit cahier à son frère, en ajoutant :

— Quand il déchirera celui-ci, je déchirerai celui qu'il m'a envoyé. Et dites-lui que s'il rêve, moi j'espère.

Joana accéda à la demande à contre-cœur, et seulement quand elle vit Francisco baignant dans une telle joie que cela faisait battre les artères de ses tempes quand il portait le petit livre à ses lèvres.

C'est à ce moment-là que va débiter l'épisode épistolographique de ces amours.

Craignant qu'on la sollicitât pour servir d'intermédiaire dans une correspondance si risquée, Joana évitait de se retrouver seule à seule avec Ângela, et ce n'est que rarement, que, sans y être contrainte et forcée, elle se rendait chez D. Beatriz.

Mise hors d'elle par ce contre-temps, elle s'assura imprudemment les services d'une domestique à qui elle remit une lettre fermée pour Joana. Celle-ci contenait des enfantillages, tout au plus d'innocentes ruses. Elle envoyait deux feuillets du format de ses *Espérances*, et demandait qu'elles fussent jointes aux autres. Le propos de ce supplément était à présent triste et plaintif ; elle intitulait ses pensées : *Espérances qui se fanent*. Si Francisco n'avait pas été là, sa sœur lui eût caché ces petits papiers et serait allée demander à la fidalga d'avoir la bonté d'oublier son frère, et de réserver son amour à des objets dont elle pourrait attendre des bonheurs licites.

Francisco demanda à la domestique d'attendre, et écrivit la première lettre. Puis la deuxième, puis la troisième, jusqu'à cette douzième, qui était ce cahier qui s'en fut échouer entre les mains convulsées de D. Beatriz.

C'est maintenant que se noue le fil de l'intrigue, au moment précis où D. Beatriz demande à sa nièce de se préparer pour entrer au couvent.

XII LA FUITE



A SURPRISE empêcha toute réflexion.

Pour la première fois, Ângela montra de qui elle tenait. L'on racontait des foucades de D. Maria d'Antas, à l'époque où son père lui faisait observer les règles de la bienséance dans ses égarements amoureux. Elle agit en fille de Simão de Noronha, dans un de ces coups d'audace peu communs, quand la société inspire l'effroi, et que le cœur d'une femme ne se laisse pas intimider par les effets d'un scandale.

Après cette injonction, elle alla dans sa chambre à la tombée de la nuit, et y resta jusqu'à dix heures. Il régnait dans la maison un parfait silence quand elle ouvrit la fenêtre la plus proche de la rue, sortit et se dirigea vers la maison de Joana.

La sœur de Francisco qui l'avait tellement pressé de partir pour Porto ce jour même, pleurait à cette heure-là parce qu'elle se languissait de lui. Quand elle entendit frapper à la porte, elle fut affolée : elle croyait que son frère n'avait pu s'empêcher de revenir. Elle demanda qui c'était, reconnut la voix tremblante de la fidalga, lâcha un cri, et appela son mari.

À peine fut-elle entrée, Ângela dit, balançant entre le sourire et l'épouvante :

— Je me suis enfuie !

— Vous vous êtes enfuie, Seigneur Dieu ! s'exclama Joana, Vous vous êtes enfuie, Mademoiselle Joana ? ! Ne me dites pas une chose pareille, pour rien au monde !...

— Je me suis vraiment enfuie, ne le voyez-vous pas, mon amie ? Regardez... Personne n'est venu avec moi... Si je ne m'étais pas enfuie, j'aurais été forcée d'entrer au couvent ; c'est ma tante qui me l'a dit...

La sœur de Francisco l'interrompit, toute retournée :

— Et maintenant, Mademoiselle ?

— Maintenant quoi ?

— Que comptez-vous faire ?

— Je reste ici, chez vous, répondit sereinement D. Ângela, en serrant les mains de Joana dans les siennes.

— Mais quel malheur, Mademoiselle, quel malheur ! s'exclamait la sœur de l'étudiant, toute tremblante, tandis qu'Ângela jetait autour d'elle des regards inquisiteurs.

— Ne t'inquiète pas comme ça ! dit tranquillement l'épicier. Ce serait un plus grand malheur si vous n'aviez, fidalga, personne qui vous respecte comme nous.

— Et votre frère ? demanda Ângela, impétueusement. Comme si elle avait saisie par la pensée qu'il était parti loin.

— Il se trouve déjà à Porto, Mademoiselle, répondit José Maria, car sa femme ne répondait pas.

— Il est parti pour Porto ! murmura la fille de D. Maria d'Antas ; elle palissait, écarquillant ses yeux noirs...

— Oui, Mademoiselle, j'ai beaucoup insisté pour qu'il parte, balbutiait Joana parce que je pensais que s'il s'en allait d'ici, ça mettrait fin à vos soucis et à ceux de

votre tante.

Ângela laissa retomber la tête sur son sein, et resta un long moment confondue, sans prêter attention aux remarques sensées de José Maria.

— Quelle ingratitude ! murmura-t-elle, puis, se levant brusquement, elle dit : Bien... Je ne suis pas venue ici pour ne rien faire ; j'entrerai au couvent, j'irai où l'on voudra. Ouvrez-moi la porte, mes amis, je retourne chez moi, mais dites à Monsieur Costa que je suis venue le voir à une heure de grande détresse, que je ne l'ai pas trouvé, et que j'ai perdu mes illusions...

— Oh, Mademoiselle ! Vous êtes injuste envers mon pauvre frère... s'exclama Joana, en joignant les mains, presque à genoux.

À cet instant précis la porte résonna de coups redoublés. Tous frémirent.

José Maria s'approcha de la fenêtre et les deux femmes le suivirent.

— D. Ângela est là ! demanda une voix de femme, affolée.

— C'est Vitorina, dit la fidalga... Je suis là, Vitorina, je suis là... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh madame, dit la domestique, terriblement anxieuse... Il se sont aperçus que vous vous êtes enfuie. Votre tante s'est levée pour appeler les domestiques. Ils ne vont pas tarder à arriver... Prenez garde, ils vont vous emmener de force, et votre tante a déjà dit à João d'Alho de mettre la main sur Monsieur Francisco, et de lui faire passer le goût du pain. Revenez vite : s'ils arrivent maintenant ici, on peut craindre le pire.

— Je m'en vais... dit Ângela, inquiète, je m'en vais ; ils ne vont pas vous faire de mal, mes amis. Adieu, adieu, nous ne nous reverrons plus.

Elle embrassa Joana et balbutia, le visage baigné de larmes :

— Dites à votre frère que je lui pardonne, qu'il a bien fait de s'enfuir ; ils l'auraient peut-être tué, sinon.

Et elle dévala les escaliers.

En débouchant dans la rue, elles entendirent la troupe des domestiques qui étaient nombreux, avec à leur tête le chapelain, une sale bête.

— Passons par ailleurs, dit Vitorina, qui redoutait de les rencontrer.

— Non, fit Ângela. S'ils ne me trouvent pas, ils sont capables d'enfoncer la porte de ces pauvres gens. Marchons droit sur eux. Si tu ne veux pas venir avec moi, prends un autre chemin.

— Non, ma petite, je vais vous accompagner quoi qu'il arrive, dit Vitorina.

À quelques pas de là, ils rencontrèrent la bande. Ângela s'arrêta. Le chapelain s'arrêta pour la reconnaître, et lui dit sévèrement :

— D'où venez-vous, Madame ?

— Je me rends chez moi, répondit imperturbablement la fidalga.

Le prêtre insista :

— Mais d'où venez-vous ?

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Cela me concerne, oui, Madame, rétorqua-t-il, les doigts serrés sur la badine noueuse qui pliait sous la pression des mains ointes de ce ministre de Jésus, lequel poursuivit :

— Je voulais voir la tête de ce gredin, je voulais envoyer ses oreilles au général de Noronha pour lui en faire cadeau.

Ângela longea la troupe et, prise d'une soudaine frayeur, prit le chemin de sa maison. Suivant l'exemple du prêtre, les domestiques la suivirent de près.

La demoiselle entra par la porte principale. D. Beatriz, entourée de domestiques et de voisines, se trouvait dans le premier salon. Ângela perdit tout ressort quand

elle aperçut du vestibule la multitude rassemblée à l'intérieur. Elle se tourna alors, complètement abattue, vers Vitorina et dit :

— Ah, si je pouvais mourir à cet instant !

Le chapelain s'avança après avoir congédié les domestiques. Il passa devant Ângela et dit à D. Beatriz :

— Votre nièce est là, Madame. Quels sont vos ordres ?

— Qu'on lui ouvre une porte à l'intérieur, qu'elle ne passe pas sous mes yeux, et qu'elle reste ici, par charité. Elle a commencé comme Maria d'Antas, et elle finira probablement comme elle. Telle mère, telle fille.

En vociférant ces mots, elle agitait de petites boules de jais qui pendaient à ses poignets.

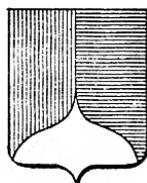
Les gens qui l'entouraient répétèrent dévotement :

— Telle mère, telle fille.

C'est ce qu'Ângela avait écouté, réfugiée dans les bras de Vitorina.

Et cette femme se sentait transie d'horreur parce que seuls Simão de Noronha et elle savaient comment était morte D. Maria d'Antas. C'est elle qui avait emmené à Viana la petite fille de deux ans, et jamais ce terrible secret ne lui avait été arraché par les questions d'Ângela qui soupçonnait quelque chose.

Retirée dans sa chambre, la jeune fille éclata en sanglots étouffés sur le sein de la domestique.



XIII SANS RESSOURCES



LE CHAPELAIN mena l'affaire à bride abattue et obtint les dispenses nécessaires à la réclusion d'Ângela.

D. Beatriz refusa de voir sa nièce qui avait demandé la permission de venir lui faire ses adieux.

Vitorina partit avec elle.

Quand elles entrèrent dans le couvent, la nouvelle s'y répandait déjà de cette fuite. Sœur Cassilda de Noronha, la sœur du général, avait été prévenue par sa sœur. Elle réserva un accueil glacial à sa nièce qu'elle avait en horreur ; c'était l'effet par ricochet de sa haine pour D. Maria d'Antas, la cause indirecte de sa réclusion forcée. Il s'était trouvé que Simão de Noronha, bien décidé à vivre en concubinage avec sa cousine, afin d'écartier la gêne que représentait sa sœur, l'avait convaincue, ou contrainte à prononcer ses vœux, alors qu'elle n'était plus à même de consacrer à son divin époux la virginité de son cœur. Sans se soucier de son linceul, sœur Cassilda prit sa revanche sans déroger à son rang, ni à son ordre, on

peut lui rendre cette justice : ses bien-aimés avaient tous été des moines bénédictins. Cette haine invétérée pour Maria d'Antas constitua cependant la semence maudite, qui s'épanouit dans un arbre où les oiseaux infernaux firent leur nid. Il revenait à la malheureuse fille de la pécheresse d'en savourer les fruits.

Pour comble d'infortune, le général fut prévenu de la fuite. La réponse de ce sauvage fut simple : *Je n'ai pas de fille*. Autrement dit : que cette femme subvienne à ses besoins par son travail, ou que la charité publique s'en charge.

Moyennant quoi, Ângela ne touchait aucune mensualité. Cassilda disait à ses domestiques : *Donnez-lui quelque chose, si vous voulez*. Et Vitorina qui avait des chaînes en or, et des boucles d'oreilles, vendit ses bijoux, toute joyeuse de les voir convertis en pain pour sa patronne.

Il fut interdit formellement à la portière de remettre une lettre à la recluse, sans examen préalable de l'abbesse ; cette même condition était stipulée pour toute lettre expédiée du couvent.

Trois jours après, José Maria, l'épicier dont les actifs ne suffisaient pas à rembourser sa dette d'un conto de réis à D. Beatriz, fut mis en demeure de payer ou de dresser une liste de biens à saisir. Il avait la maison où il vivait, et les produits de sa boutique qu'il devait régler à échéance. Il offrit sa maison. On la lui saisit. Les créanciers affluèrent. On ferma sa boutique. Dix jours après, le fossoyeur descendit son cercueil dans sa tombe. *Je meurs déshonoré et je te laisse réduite à la mendicité, avec ton frère à ta charge*, s'écria-t-il entre l'instant où il sentit les prémices d'une congestion cérébrale et celui où sa tête retomba entre les bras de son épouse, tandis qu'il expirait.

La nouvelle de ce triste événement parvint au couvent. D. Ângela versa des larmes amères, et sentit peser sur elle le poids supplémentaire et angoissant d'avoir provoqué la mort de l'épicier, ainsi que le malheur de sa veuve et de son beau-frère.

Francisco José da Costa apprit en même temps la fuite et la réclusion d'Ângela, la saisie et la faillite, la maladie et la mort probable de son beau-frère. Il partit pour Viana. Quand il arriva, devant Joana à genoux, son mari recevait les derniers sacrements. Francisco ne s'agenouilla pas. Dans cette raideur immobile face à ce lugubre spectacle, il y avait un je ne sais quoi de pire que l'état du moribond. À le voir, on comprenait les tristes paroles d'un écrivain célèbre : *La vie morte resta ensevelie dans le corps vivant*.

Une fois refermé le cercueil de José Maria, sa veuve s'agenouilla au bord du lit de son frère.

— Ne meurs pas, je n'ai pas d'autre soutien ! lui avait-elle crié.

— Quel soutien ? murmura-t-il.

Nous travaillerons, mon frère ! Regarde : je suis une femme, et je ne désespère pas ! Regarde les douleurs qui me transpercent, Francisco. Et je vis, je vis, mon frère chéri ! Pense au courage de cette malheureuse jeune fille ! Ne te montre pas plus faible que tous ces malheureux, alors que...

— *Alors que tu as été la cause de leurs malheurs...* acheva le jeune homme avant de fondre en larmes.

Puis il s'assit sur son lit, appuya ses doigts repliés sur son front et dit :

— Eh bien, nous travaillerons.

Au bout de quelques jours, Joana et Francisco partaient pour Porto, avec tout l'argent qu'ils possédaient, juste de quoi se nourrir huit jours.

L'étudiant n'assista plus aux cours. Qui l'entretiendrait ? Comment se consacrer aux études tout en exerçant n'importe quel autre métier ? Et quel métier lui assurerait son pain, une fois épuisées les quelques pièces que donneraient les

derniers vêtements cousus par sa sœur ?

Joana demanda du travail à une couturière française. On exigea un certificat. Elle dit en pleurant qu'elle ne connaissait personne. Ses larmes plaidèrent en sa faveur. La modiste consentit à ce que la malheureuse emportât des étoffes dans une mansarde de la Rua Escura, où son frère avait mené une existence d'étudiant désargenté. Francisco vendit tous ses livres, mises à part les *Espérances* d'Ângela.. Avec ce qu'il en tira, il acheta une couchette pour sa sœur qui dormait sur des planches. Elle disait que, pour qui passait ses nuits à travailler et à pleurer, n'importe quelle couche était bonne.

Les condisciples de l'étudiant, au courant de ses malheurs, se cotisèrent pour l'aider et sauver sa première année ; Francisco rejeta l'aumône, sans orgueil, en disant : *Qui ne peut être médecin, doit se résoudre à être un ouvrier des plus modestes.*

On lui offrit un jour une place de clerc chez un notaire. Il accepta avec beaucoup de reconnaissance. Il recopiait des actes pour trois cents réis par jour. Au bout de deux mois d'un travail incessant entrecoupé de larmes, on mangeait à des heures régulières dans la mansarde de la Rua Escura.

Voilà ce qu'était devenu le poète des *Rêves* trois mois après avoir... rêvé.

Quel réveil ! S'il ne vaut pas mieux à un homme de rester toujours éveillé, tout en pataugeant dans la boue de la planète pour ne pas s'endormir !...

Entre-temps, Ângela de Noronha ou d'Antas, comme l'appelaient ses tantes pour écarter l'opprobre d'une telle parenté, lisait encore les *Rêves* du poète qui hantait le mont d'Agra et les rivages de la mer. Le manuscrit et les lettres de Francisco étaient conservés dans la malle de Vitorina, moins efficaces contre les chagrins d'Ângela que l'or de la vieille, lequel (disons-le avec l'accord de la poésie et de la prose apocalyptique) donnait bien plus de valeur à la malle de cette généreuse domestique.

Le recueillement et la soumission de la fille du général suscitèrent la commisération de quelques religieuses, qui n'éprouvèrent aucune honte à fréquenter sa cellule discréditée, en cachette de sœur Cassilda. Si quelque religieuse plus indifférente aux dignités comme aux préjugés se permettait de reprocher sa cruauté à la consolatrice invalide de moines défunts, Cassilda répondait qu'elle ne tenait pas pour sa nièce la femme que son frère ne considérait pas comme sa fille. Cet argument présentait toutes les apparences du bon-sens et de la sagesse.

Celle qui avait le plus de compassion pour Ângela, c'était une domestique de la supérieure. Dès que les tâches ménagères lui en laissaient le loisir, elle se rendait dans la cellule de la fidalga, et lui marquait le plus grand respect ; elle y restait absorbée dans sa contemplation, et lui adressait beaucoup de compliments, fascinée qu'elle était par sa beauté. À maintes reprises elle offrit à Vitorina ses gages accumulés depuis trente ans sans le dire à sa maîtresse ; mais la domestique accomplissait des miracles d'économie avec le produit de ses atours, à quoi s'ajoutaient les broderies de sa patronne.

Rita de Barrosas - c'est ainsi que s'appelait la domestique de l'abbesse - confia sous le sceau du secret à Vitorina que sa patronne avait intercepté une lettre fort longue, expédiée de Porto à la fidalga ; à telle enseigne, ajoutait Rita, qu'en la lisant à d'autres religieuses, l'abbesse pleurait avec elles.

Dans la louable intention de ne pas exacerber les chagrins de sa maîtresse, Vitorina lui cacha cette confidence. Et lorsque Ângela, avec douceur, accusait Francisco de l'avoir oubliée, la domestique, pour rester discrète et en accord avec

sa conscience, disait :

— Dieu sait ce qu'il endure ! Et vous savez également qu'aucune lettre de sa main ne parviendrait jamais entre les vôtres.

— Mais Joana, elle... Cette femme malheureuse...

— Dieu sait également si elle aura du papier pour vous écrire... Ayez de la compassion pour eux, ma chère petite, ils sont plus malheureux que vous... Rita de Barrosas m'a dit qu'elle avait entendu parler des épreuves que ces pauvres gens subissaient là-bas, à Porto. Si vous pouviez, Mademoiselle, oublier Monsieur Costa, eh bien, il est possible que vous rentriez dans les bonnes grâces de votre famille et que votre père, à l'heure de sa mort, vous pardonne et vous laisse ses biens en héritage, sans aucune condition, comme tout le monde disait qu'il le ferait ; mais s'ils apprennent que vous vous entêtez encore dans ces amours maudites, je ne sais ce que vous allez devenir, ma pauvre petite.

— Ce que voudra la divine Providence. Je ne puis oublier Joana et Francisco parce que j'ai été la cause de leur malheur. Si Dieu m'accordait quelque chose, et si mon père me laissait aussi peu que ce soit, je donnerais tout pour les tirer d'affaire. Il n'est plus question d'amour, Vitorina, il s'agit d'un devoir. Ce qui a tué José Maria, ç'a été la cruelle vengeance de ma tante. C'est moi qui les ai empêchés de jouir de la sainte félicité des pauvres.

XIV VIA DOLOROSA



DEUX ANS sont passés, et nous sommes arrivés en 1840.

Il ne s'est produit aucun changement notable dans l'existence de Francisco José da Costa. Il est toujours clerc de notaire. Joana continue de travailler pour les couturières ; mais à cause de sa lassitude et de la maladie, sa bonne réputation ne lui rapporte guère.

L'existence d'Ângela est plus précaire. Vitorina a vendu tout ce qui valait de l'argent. Sa maîtresse n'a rien à vendre parce que sa tante Beatriz a refusé de lui remettre quelques bijoux que son père lui avait donnés quoiqu'ils eussent appartenu à D. Maria d'Antas. Les scrupules de la bigote n'allaient pas jusqu'à repousser les bracelets et les chaînes de la pécheresse.

Vitorina accepte déjà les aumônes de Rita de Barrosas, et la générosité d'autres dames qui soutiennent délicatement la nièce de Cassilda de Noronha - une religieuse opulente, vu qu'elle est la dépositaire et l'héritière *in mente* des biens d'un abbé des bénédictins, dévalé jusqu'en enfer, par le truchement d'une hydropisie.

Ângela ignore quelque temps sa déplorable dépendance. Elle était cependant bien forcée de la deviner et de la déduire des accès de tristesse de sa domestique. Elle prit assez de courage pour mesurer l'étendue de sa misère, et comprit qu'elle était indigente.

Vaincue par le désespoir, elle écrivit à son père, en invoquant la mémoire de sa mère. Un bien mauvais expédient ! Vitorina voulu la dissuader d'une telle invocation ; mais il lui aurait été fort pénible, pour lui faire comprendre que c'était maladroit, de raconter à sa fille l'effroyable mort de Maria d'Antas. La lettre partit ; il n'y eut aucune réponse.

Ângela songeait à sortir du couvent pour se jeter aux genoux de son père. On

apprit ce projet. La supérieure s'y opposa, avec de bonnes paroles, en lui disant qu'elle ne pouvait sortir qu'avec la permission de sa tante ou de l'archevêque de Braga.

— Mais ma tante et l'archevêque ne me laisseront-ils pas mourir dans l'indigence ? demanda Ângela en pleurant à chaudes larmes.

La supérieure, émue, répondit :

— Vous n'allez pas mourir dans le besoin. Jusqu'à présent quelqu'un vous a secouru, et continuera de vous secourir. La miséricorde de Notre Seigneur est grande.

La nouvelle parvint, sur ces entrefaites, au couvent qu'était apparu à Barrosas un Brésilien très riche qui cherchait des renseignements sur une sœur qu'il avait laissée quand il était, encore enfant, parti pour l'Amérique. Or la sœur du Brésilien était Rita de Barrosas, la domestique de l'abbesse. Grand émoi, éclats de joie, beaucoup d'envie dans le couvent !

Rita courut à la chambre d'Ângela pour lui montrer la lettre du vicaire de la paroisse, lui annonçant que son frère viendrait bientôt la chercher en litière.

Quelques jours après, Hermenegildo Fialho arriva à Viana ; et après en avoir averti le couvent, il vint récupérer sa sœur. Les religieuses les plus haut placées sortirent pour le saluer, et prirent plaisir à le voir manger des gâteaux trempés dans du vin de Porto, avec une bonhomie familière et un estomac d'un volume homérique.

Le lendemain, Rita partit du couvent, après avoir beaucoup pleuré dans les bras d'Ângela, l'unique personne, disait-elle, qu'elle allait regretter et ne jamais oublier.

La mort de D. Beatriz survint au même moment. Des domestiques racontèrent qu'elle avait été tuée par le fantôme de José Maria, avec la collaboration d'un dérangement de la vessie, et transpercée d'un remords insoutenable. Et, bien que la critique et la médecine avancent que D. Beatriz a succombé à une cystite ou à quelque autre pathologie plus ou moins grecque, ce qui est sûr, c'est que la vieille s'est efforcée de tromper le fantôme de l'épicier en prévoyant dans son testament une aumône de 960 000 réis afin que l'on dît des messes pour le salut de son âme, à raison de 240 réis chacune. Quatre mille messes ! Que le diable ose s'emparer d'une âme qui se présente avec une telle recommandation, s'il en est capable !

Beatriz décédée, Ângela sollicita de nouveau la permission de sortir. La supérieure consulta Sœur Cassilda, et celle-ci répondit qu'elle n'avait rien à voir avec son départ, comme elle n'avait rien eu à voir avec son entrée. Toujours circonspecte ! Les moines de cette dame avaient probablement été des individus d'une finesse toute attique dans leurs raisonnements. Cette religieuse brillait dans le genre de l'aphorisme, et elle avait presque toujours assez de répartie pour asséner des arguments à double entente. Il semble que, dans la fréquentation de doctes personnes, la subtile bonne sœur regagnait en esprit, ce que ses maîtres lui rognaien dans la part que Xavier de Maistre appelle *l'autre*.

Rita de Barrosas écrivit à D. Ângela pour lui demander de passer avec elle une saison dans la ferme que son frère venait d'acheter ; et elle ajoutait que si une dispense s'avérait nécessaire, elle se chargeait de la demander et de l'obtenir à Braga.

Personne ne s'opposa au départ de la recluse. Presque toutes les bonnes sœurs unirent leurs efforts pour dissuader la pauvre demoiselle de solliciter le pardon du général, comme elle en avait l'intention.

Bien que méprisée par son père, Ângela persistait effectivement dans son projet de se réconcilier avec lui, en lui adressant les pieuses prières qui sont de rigueur. Si

elle avait mesuré son amour filial à ce qu'elle devait espérer de Simão de Noronha, elle se serait épargné de vaines tentatives. En vérité, ce détachement était réciproque. En jouant le jeu, Ângela aurait pu tirer quelques larmes de ses yeux, aux pieds de son père, et il n'en aurait fait aucun cas ; s'il avait pu, toutefois, en prenant sur lui, parvenir à la câliner, la joie d'être pardonnée eût à peine touché le cœur de sa fille. Ils auraient été une fille et un père de comédie qui auraient bien répété leur rôle, comme des artistes qui se pénètrent de leurs personnages.

Une pensée, ni bizarre, ni répréhensible, s'était emparée de l'esprit d'Ângela ; elle rêvait d'être riche pour enrichir Francisco da Costa et sa sœur. Son amour s'était presque évanoui dans ce calcul. Elle s'imaginait qu'elle parviendrait au sommet de la fortune si elle arrivait à rendre au centuple, au frère et à la sœur, les ressources dont ils s'étaient vu privés, une fois disparu le soutien que leur offrait le boutiquier.

Or, d'où lui viendrait la fortune, si ce n'est du général, dont le patrimoine avait grossi avec l'héritage de D. Beatriz ?

Il était donc puissant, l'aiguillon qui la forçait à transiger avec sa dignité. Loin de nous l'idée de soupçonner quelque bassesse dans l'humiliation de cette fille ; si aucun sentiment filial ne l'y incite en l'occurrence, et si elle regrette sa cupidité au moment qu'elle feint de se repentir, la noblesse d'une telle démarche est sujette à caution. Ângela qui n'a toutefois pas honte de chercher à s'enrichir pour trouver un remède aux malheurs d'autrui, se laisserait sûrement mourir de faim plutôt que de s'agenouiller devant un homme qui ne se distingue des autres que par le titre insignifiant de père.

Elle prit donc le chemin de Ponte de Lima, dès qu'elle sortit du couvent. Elle arriva la nuit, avec Vitorina, devant le portail du petit palais. Elle frappa, attendit longtemps qu'on lui ouvrît, donna son nom. Un vieux serviteur la fit entrer, la conduisit à une pièce avec deux alcôves, et lui dit :

— Voici un lit pour vous, dans cette alcôve, Mademoiselle, et un autre pour votre servante, dans l'autre.

— Mon père ne m'autorise pas à le voir aujourd'hui ? demanda Ângela.

— Votre père est allé en France, Mademoiselle, il y a quinze jours, consulter des médecins, parce qu'il a été très malade ces derniers mois. J'étais déjà domestique à Gondar quand vous êtes née. Madame Vitorina se rappellera João Pedro. C'est moi, c'est le vieillard qui est ici, devant vous. Je continue de tenir cette demeure, on m'a fait venir de Paço pour ça, et j'estime de mon devoir d'accueillir la fille de mon maître, et de faire savoir à Paris que vous vous trouvez ici. Si Monsieur le Général réprovoque mon procédé, et me congédie, cela ne me fera pas grand chose, car il me reste peu de temps à vivre. À tout à l'heure, Mademoiselle. Si Madame Vitorina voulait bien m'aider à préparer le thé, ce serait bien, pour que vous n'attendiez pas trop longtemps ; j'ai renvoyé la cuisinière dès que le maître est parti, et nous nous débrouillons, un autre domestique et moi, avec deux tisons et un gobelet.

C'était pour Ângela une expérience réconfortante de se reposer et de respirer dans cette atmosphère de richesse. C'était la même chambre à coucher qu'il y a des années quand elle rendait visite à son père. Tandis que Vitorina s'activait joyeusement dans la cuisine, elle prit un chandelier et parcourut la maison. Elle reconnut l'antichambre de son père, entra, et s'assit sur la chaise à haut dossier devant le bureau. Ce bureau était plein de petits tiroirs où l'on serrait les lettres. Ângela reconnut l'écriture de la défunte Beatriz sur l'enveloppe d'une lettre dans une liasse. Elle lut la première où sa tante racontait sa fuite dans tous les détails. Elle calomniait sa nièce, allant jusqu'à rapporter que ses domestiques l'avaient arrachée des bras du sacristain. Quel serait le sort de cette âme, si elle ne se hissait

au purgatoire grâce au levier de quatre mille messes à 240 réis.

Elle lut la seconde où Beatriz faisait savoir qu'elle était prête à réduire Ângela à la misère, pour la contraindre à prendre la coiffe des domestiques, afin d'apprendre à tous que ses parents *s'ils l'étaient* (soulignait-elle) l'avaient rejetée comme infâme.

— Il est impossible que mon père me reçoive, se dit-elle avec amertume.

Elle allait se retirer quand elle remarqua un coffre en argent posé sur un buffet. Elle le reconnut parce qu'il avait appartenu à D. Beatriz. Elle l'ouvrit: il contenait les bijoux que son père lui avait donnés, avec un carton où le nom du général était imprimé et, au revers, les mots suivants, de sa main :

Ces pièces au nombre de dix appartiennent à Ângela, fille de D. Maria d'Antas, maintenant défunte. Si je meurs à Paris, que les exécuteurs testamentaires les lui remettent. Ils la trouveront au couvent de S. Bento à Viana, ou à l'endroit qu'elle habitera à ce moment-là. Elle n'a aucun autre héritage à recevoir de la maison où a vécu sa mère.

Ângela referma le coffre et retourna, profondément découragée, dans sa chambre.

Les deux domestiques entraient avec le plateau à thé. La fille de Maria d'Antas prit une tasse et dit :

— J'accepte cette aumône, M. João Pedro. Vous direz à Monsieur le Général que la fille de Maria d'Antas a accepté une tasse de thé, et un lit pour une nuit.

— Une seule nuit ! s'écria le vieillard, effaré. À mon avis, vous êtes chez vous. Et si mon cœur ne se trompe pas, fidalga, vous ne quitterez plus la maison de votre père.

— Je la quitterai demain.

— Demain ! Vous sembliez pourtant décidée tout à l'heure à rester pour attendre Monsieur le Général...

— C'est vrai ; mais j'ai pris une décision moins dégradante. Nous partirons demain pour Barrosas, Vitorina. Nous accepterons la charité de cette femme humble. Elle a été pauvre ; elle montrera donc plus de compassion.

— Je ne sais plus quoi faire, Mademoiselle ! s'exclama João Pedro. Changez d'idée, je vous en prie. Et pardonnez mon audace. Soyez raisonnable. Du moment que vous êtes venue, restez ; bon gré, mal gré, votre père ne vous chassera pas de chez lui...

— Il me chassera, déclara Ângela, véhémement. Dites-moi, M. João, vous n'avez jamais entendu Monsieur le Général parler de moi ?

— Jamais. Je ne sais pas mentir.

— Qui sont les héritiers de Monsieur le Général, d'après vous ?

— Les frères de la femme qu'il a épousée à seize ans, des va-nu-pieds qui ne sont jamais venus dans cette maison. J'ai l'impression, Mademoiselle, que votre père n'a plus toute sa tête depuis à peu près quatre ans. Les médecins essaient de le soigner d'une maladie de la poitrine, et n'arrivent à rien ; c'est la cervelle qui va mal, si je ne me trompe. C'est pourquoi je souhaitais qu'il vous voie ici, parce que s'il vous voyait, d'après moi, il retrouverait la raison.

— Et s'il mourait à Paris, je serais chassée de cette maison par ces va-nu-pieds, n'est-ce pas ? demanda Ângela.

— Il pourrait arriver ce qui arriverait. Tous les domestiques et moi-même, nous irions jurer que votre père n'était pas sain d'esprit, quand il a fait ce testament : et il suffit de donner comme preuve qu'il a fait apporter de la chapelle du Paço de

Gondar le squelette de cette Josefa Salgueira avec qui il a été marié, et qu'il la garde sous son lit dans un cercueil en bois de camphrier. Peut-on être plus fou que ce pauvre vieillard ?

— Respectons sa douleur, même si elle s'explique par la folie. Il a donc beaucoup aimé cette femme ?

— Pour l'aimer, il l'a aimée. Elle est morte de chagrin, quand elle l'a vu blessé à Amarante.

— Je le savais déjà. C'était une âme sublime. Vous l'avez connue ?

— Si je l'ai connue ? Elle gardait notre troupeau de brebis quand j'avais quinze ans. Elle était très jolie, ça, elle l'était !

— Et ma mère, vous vous souvenez d'elle ?

— Madame D. Maria d'Antas ?... Il ferait beau voir que je ne me souviens pas d'elle ! C'est comme si c'était hier ! J'ai été son domestique pendant dix ans... Comment pourrais-je ne pas me souvenir d'elle ?

— Vitorina m'a dit qu'elle était très belle...

— Vous êtes son portrait tout craché. Je crois la revoir. Vous êtes juste un peu plus grande et vous avez un peu plus de couleurs.

— Vous vous rappelez si elle m'aimait vraiment ?

— Il me semble que oui...

— Pourquoi ?

— C'est elle qui vous a élevée : elle n'a pas voulu de nourrice comme toutes les mères qui en ont les moyens.

— Vous vous rappelez sa mort ?

João Pedro prit son temps avant de répondre en bafouillant :

— Je ne me rappelle pas bien... Je me trouvais alors dans la ferme de Santo Amaro... C'est là que j'ai appris la mort de la fidalga... Et quand je suis revenu, M. Simão de Noronha avait déjà quitté le Portugal...

— Mais Monsieur le Général n'a-t-il pas fait chercher les os de ma mère ? demanda Ângela, avec un sourire mouillé de larmes.

Le vieillard ne répondit pas.

— Allons nous coucher, Vitorina. À demain, M. João Pedro.

— Bonne nuit, fidalga.

Au point du jour, Ângela, qui avait veillé cette nuit-là au chevet de Vitorina, alla s'asseoir au bureau de son père et rédigea une courte lettre qu'elle adressa au général de Noronha : elle lui demandait de pardonner à son domestique de l'avoir reçue par charité, de lui avoir donné un lit pour une nuit, et de lui avoir fait l'aumône d'un peu d'argent pour leur permettre, à elle et à sa domestique, d'aller frapper à une autre porte charitable. Elle fit ensuite venir João Pedro dans le bureau de son père et ajouta :

— Il est presque certain qu'à la mort de M. Simão de Noronha, on me remettra les bijoux de ma mère. Je vous demande de me prêter, sur ce gage, une pièce pour me rendre d'ici à une terre du nom de Barrosas. Je n'ai pas d'autre gage à proposer.

— C'est que j'ai plus qu'une pièce à vous donner. J'en ai cinquante.

— Il me suffit d'une.

— Je vous demande de ne pas partir, fidalga.

— Je vais partir, je ne peux pas faire autrement.

— À votre guise. J'irai donc louer des montures ; et pendant ce temps, Vitorina fera le petit-déjeuner.

— Voici une lettre : envoyez-la à mon père, conclut Ângela en sortant, le visage altier et sec.

XV UN DEMI-MILLION !



U BOUT de onze lieues, elles trouvèrent le domaine de Choupos, la demeure de Rita de Barrosas, que les gens du pays appelaient Madame D. Rita, la Brésilienne.

Quand elles mirent pied à terre, Hermenegildo se trouvait dans la vaste cour en train de surveiller les maçons qui démolissaient une ancienne tour de style manuélín pour construire, sur ses fondations, un poulailler.

Comme il avait entendu maintes descriptions de la belle fidalga, Fialho reconnut Ângela. Il serra la ceinture de son caleçon, boutonna son gilet jaune, arrangea son col sans cravate, fit appeler sa sœur et s'en fut accueillir son hôtesse au portail.

— Je vous prie de m'excuser ce débraillé, Mademoiselle, fit-il à propos de ses mules vertes fatiguées qui ne lui serraient pas les pieds ce qui constituait un soulagement pour ses oignons. Vous êtes D. Ângela, l'amie de Rita ?

— Oui, Monsieur... Comment va-t-elle ?

— Elle pète la santé. La voici qui arrive ! À ma connaissance, elle n'a jamais aimé personne comme vous !

— Et je le lui rends bien.

Rita serra les genoux d'Ângela entre ses bras et la souleva en criant :

— Je l'ai attrapée ! Je l'ai attrapée ! Vous ne partirez pas d'ici, D. Ângela, si ce n'est pour aller retrouver les anges, qui ne sont pas aussi beaux !

C'est avec de telles démonstrations et d'autres aussi sincères qu'elles pénétrèrent dans les vastes pièces où le Brésilien avait entreposé des monceaux d'épis de maïs, mélangés à des oignons, des noix et des marrons.

Passée cette partie de la maison qui avait servi de couvent à un ordre riche, sur toute l'étendue de cette vaste salle carrée, les pièces et les chambres étaient décorées avec un mauvais goût luxueux et confus.

— Voici la partie de la maison que l'on met à votre disposition, fidalga, et à celle de notre chère Vitorina, dit Rita, tandis qu'Hermenegildo marquait son approbation en souriant.

— Comme c'est joli, tout ça ! s'exclama sincèrement Ângela. Une princesse y trouverait son bonheur...

— Vous êtes notre princesse, rétorqua Rita.

— Au diable les princesses ! lança Fialho dans un trivial accès de républicanisme. Ce que je veux chez moi, ce sont des amis qui ne nous obligent pas à respecter l'étiquette ou quoi que ce soit de semblable.

— Si vous me recevez en faisant des manières, répondit la fille du général, je ne me sentirai pas longtemps à l'aise dans ce paradis.

— Passons aux choses sérieuses, dit le Brésilien. Avez-vous dîné ? Il est cinq heures.

— Nous n'avons pas dîné, et nous n'en avons pas envie.

— Vous mangerez de ce qu'il y aura. Rita, apporte-nous du rôti, du jambon, du salami et du poisson frit. Le café, c'est moi qui vais le faire. Si vous comptez vous installer ici, vous n'aurez plus qu'à manger, à boire, à vous promener, et à dormir. Nous n'avons pas de divertissements à vous offrir, juste les blagues de quelques

lourdauds de la région. On passe trois mois dans le domaine, et puis l'on partira passer l'hiver en ville où j'ai l'intention d'ouvrir un bureau de consignation, et de construire deux ou trois navires pour m'occuper, parce que, grâce à Dieu, je n'ai pas besoin de ça, je suis célibataire, et mes parents, mise à part Rita, ce sont mes dents, comme dit le dicton.

Hermenegildo déployait une belle verve dans ce registre, et ses expressions ne manquaient pas de pittoresque.

Ângela appréciait cette rudesse qui témoignait d'un heureux naturel de brute. Son sourire n'était pas sarcastique, ni son regard incisif. La nouveauté de ce caractère, la familiarité plébéienne du langage, la rondeur du personnage, son visage respirant la gaieté et une bonne santé grasseuse, tout cela qui lui attirerait les quolibets de la femme d'un tailleur de Lisbonne, suscitait chez la fidalga, bon public, une innocente hilarité, qui faisait le bonheur du Brésilien.

Ângela put jouir de journées paisibles. Ç'aurait été les plus tranquilles de sa vie si le sort incertain de Joana et de son frère ne fussent venus lui assombrir l'esprit.

Sans qu'on le lui demandât, Rita avait fait effectuer des recherches à Porto pour découvrir si le frère et la sœur y vivaient. Elle n'avait recueilli aucun indice. Elle avait juste appris que Francisco José da Costa avait commencé à suivre en 1839 les cours de première année à l'école médico-chirurgicale, et qu'il avait abandonné ses études au milieu de l'année. Quant à Joana, aucune trace ne mena les enquêteurs à la mansarde de la rua Escura. Vitorina opposait toujours de judicieuses observations à l'inquiétude qu'inspirait à sa patronne le sort de la famille de l'épicier, et cherchait à effacer des souvenirs qui l'empêcheraient de se réconcilier avec le général. C'est dans cette louable intention qu'elle demandait à Rita, si elle découvrirait l'adresse de Joana, de garder ce secret pour elle afin d'éviter de nouveaux ennuis, et la pire des catastrophes, un mariage de la fidalga avec Francisco.

— Mon Dieu ! s'écria la sœur d'Hermenegildo, encore cuisinière de l'abbesse il y a deux mois. Mon Dieu ! Le Ciel l'en préserve ! Et il faudrait qu'une fidalga comme ça, fille d'un général et jolie comme un amour, aille se marier avec un va-nu-pieds ? Ne me dites pas ça, Madame Vitorina ! Si cette demoiselle veut se marier, elle va trouver un mari qui a de l'argent à ne savoir qu'en faire, des fermes, des palais, et tout ce qui se trouve sous le soleil si on peut l'acheter avec de l'argent. Me comprenez-vous bien ?

Vitorina avait l'air de ne pas comprendre.

— Vous ne me comprenez vraiment pas ? ! reprit Rita en se rapprochant d'elle. Je m'en vais donc vous dire ce qui se passe, et vous n'en reviendrez pas. Cela fait bien aujourd'hui trois semaines que vous êtes arrivée, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Eh bien, il n'a pas fallu plus longtemps pour que mon frère s'entiche à ce point de la petite qu'il ne fait rien d'autre que me dire qu'elle est très jolie, qu'elle est très fine, qu'elle est très bien faite, qu'elle est ceci, qu'elle est cela, et puis autre chose encore. Vous ne vous imaginez pas, Madame Vitorina ! Et je me suis bien gardée de lui parler de son aventure avec le fameux Francisco ! Pas folle la guêpe... Hier, il était encore dans ma chambre à une heure en train de me harceler pour que je lui dise si la fidalga finirait par l'aimer : *Ô mon frère, est-ce que je sais là, moi, ce qui va se passer ? lui disais-je.* Et il m'a fait une peine, vous ne pouvez pas vous en faire une idée, quand il m'a dit, avec son air malheureux :

— "Ah ! Si je n'avais jamais vu cette créature ! Jamais je ne me suis senti grillé comme ça jusqu'à la moelle. À l'âge que j'ai, c'est bien la première fois qu'un

véritable amour me tombe dessus ! Je me sens un autre homme tout là-dedans. Et si ça ne prend pas un autre tour, ça ne va pas me mener bien loin... Tu verras que cette passion va me conduire au tombeau." Vous savez quoi ?... Je me suis mise à pleurer des larmes grosses comme le poing

Rita frotta ses yeux pleins de larmes à son tablier, et poursuivit tout émue :

— *Calme-toi, Hermenegildo, lui ai-je dit, calme-toi, mon chéri ! À quoi bon tomber amoureux d'une personne aussi noble ! Elle est pauvre, c'est vrai, mais elle a un père très riche, sans autre fille. De plus, elle doit avoir vingt ans, ou un peu moins, et toi tu vas sur tes quarante-six. J'ai quatre ans de plus que toi, et vais en avoir cinquante aux cerises. Voilà-t-il pas qu'il se lève de sa chaise, et qu'il sort de ma chambre sans dire un mot. Ça m'a mise dans un état épouvantable. Je suis allée le trouver et je lui ai dit, pour commencer, de ne pas perdre tout espoir, parce qu'on a vu des cas plus miraculeux. Je ne vous en dis pas plus, Madame Vitorina, je suis restée jusqu'à l'aube sans fermer l'oeil, parce qu'à force de se tourmenter, mon frère a attrapé mal au foie, et j'ai dû lui faire un cataplasme de farine de lin. Quand je l'ai vu soulagé, je suis allée prier Notre-Dame des Remèdes et j'ai fait un vœu que je garde pour moi, au cas où, de deux choses l'une, elle balaierait cette idée de la tête de mon frère, ou elle convaincrerait la fidalga de se marier avec lui.*

Vitorina écouta patiemment cette femme ébranlée. Une telle confiance ne lui semblait pas risible et ne l'étonnait pas outre mesure. Plus ou moins éclairée par les lumières du XIXe siècle, elle était prête à accepter le principe démocratique du nivellement des naissances pourvu qu'on ne touche pas à la profonde inégalité des "fortunes" . L'union d'un plébéien plein aux as avec une fidalga pauvre ne lui sembla pas absurde et encore moins miraculeuse, comme l'affirmait, consternée, Rita dans son récit. Quoique pénétrée de ces sentiments dénotant une instruction innée, Vitorina répondit d'un ton apaisant :

— Madame Rita...

— Ne me donnez pas du *madame*. Je suis Rita de Barrosas, je vous l'ai déjà dit cent fois, et encore plus à votre maîtresse. Mon père était sabotier, je vous le répète. Si un vêtement de soie ou une montre en or donne une qualité à quelqu'un qui en est dépourvu, cette qualité ne vaut rien, et je n'en veux pas.

— À votre guise, donc. Ce que je vous dis, c'est que votre frère ne doit pas se décourager. Ma maîtresse m'a parlé de lui : elle paraissait éprouver de l'amitié pour lui, et prend un grand plaisir à l'écouter. Qui éprouve de l'amitié, peut finir par éprouver le reste. Ne vous inquiétez pas, Madame Rita...

— Voilà qu'elle remet ça, dit l'autre en la coupant. Rita, Rita...

— Je ne faisais pas attention. Ne vous en occupez pas, je vais sonder ma maîtresse.

— C'est que j'ai bien peur, répondit joyeusement la sœur du Brésilien, que mon frère se laisse tourner la tête par une de ces petites dames d'ici, de Barrosas, qui essaient de lui monter le bourrichon en lui offrant des cakes et des bouquets de fleurs. Le docteur de Lamelas est déjà venu nous voir avec ses trois filles, des échalas avec de grands peignes, qui me traitaient, moi, comme une dame, et se moquaient de mon frère par derrière. Eh bien, vous voulez savoir ? Le docteur a eu le toupet de dire à mon Hermenegildo que ses filles étaient toutes folles de lui, et que n'importe laquelle s'estimerait heureuse de rester dans cette maison ! Il ne manquerait plus que ça ! qu'elles aillent se faire voir ! Le Ciel nous en préserve ! Mon frère, qui est une fine mouche, tel que vous le voyez, a répondu qu'il était trop vieux pour se marier, et qu'il était rongé de l'intérieur. Le bonhomme n'est pas revenu, non plus que ses crâneuses de filles qui ont beaucoup de chemin à faire

pour avoir l'air de fidalgas comme D. Ângela. Et comme je vous l'ai déjà raconté, mon frère est très malade du foie, et dit qu'il ne vivra pas longtemps. Je préférerais qu'il se trompe ; mais, moi, j'ai l'impression qu'une maladie comme ça de l'intérieur, on ne s'en sort pas. Je sais déjà qu'il me laissera, s'il meurt, de quoi vivre déceimment ; mais presque toute sa fortune tombera entre les mains d'Atanásio de Porto, qui a été son associé ; ils sont comme cul et chemise. Et alors, dites-moi : cela ne vaudrait-il pas mieux que D. Ângela récupère cette fortune ? Est-ce que ça lui ferait du mal de récupérer ce palais, ce domaine, et tout ce magot que mon Hermenegildo a placé dans des banques, et dont ce fameux Atanásio m'a dit que ça devait faire en gros un demi-million ! Un demi million, Madame Vitorina ! Vous avez déjà vu une telle fortune !

— Ça, c'est sûr ! dit son interlocutrice avec une stupeur non feinte. Un demi-million ! Même si elle héritait de son père, la fidalga n'en toucherait pas autant, je pense.

— Il s'en faut ! Un demi-million, d'après moi, il n'y a au monde que les rois et les princes qui en ont autant. Et vous voulez que je vous dise autre chose ? Depuis qu'il est arrivé, mon frère a reçu deux lettres des Assemblées de Porto, où on lui proposait le titre de baron. Vous savez bien qu'être baron, ça revient à être un grand, un dirigeant du royaume, et l'on devient du même coup un fidalgo. Eh bien, sachez que mon frère n'a pas encore accepté, parce qu'on lui demandait cinq *contos* pour l'anoblir, et il en a offert la moitié. Voyons si l'affaire se conclura ; mais il suffirait que la fidalga ait envie qu'il soit baron, il ferait aussitôt verser les cinq contos aux Assemblées de Porto. Présentez-lui tout ça comme si ça venait de vous. Et je vous fais remarquer que, si le mariage arrive à se faire, ce sera pour vous aussi une belle aubaine. Moi, de mon côté, je vous donne un cordon de vingt pièces et mon frère est bien capable de vous acheter une maison pour vos vieux jours.

— Je suis déjà vieille, ma bonne Rita, fit Vitorina, en l'interrompant, et si Dieu le veut bien, je mourrai dans la maison où vivra ma patronne.

— Ce n'est qu'une façon de parler. Vous resterez avec nous, tant que je vivrai.

Peu après, Ângela écoutait le récit fidèle de sa servante, qui avait cependant omis prudemment les sottises qu'elle jugeait mal appropriées à la gravité du sujet.

Malgré la componction de la vieille, Ângela sourit et se retint deux fois de pouffer. À la fin du récit, la fille de D. Maria d'Antas se mit à réfléchir, se mit les mains qui étaient délicates sur les tempes, et murmura :

— Que vais-je devenir ?

Cette question venait en épilogue à mille idées confuses qui se brouillaient dans son âme, les unes sublimes, les autres aussi abjectes que l'ignoble boue qui fut originellement une côte de l'homme. C'est cette côte qu'elles peuvent nous lancer au visage, les infortunées à qui nous décochons nos satires, quand se dissipent les fumées irisées d'un prestige dont notre poésie les dore.

— Que vais-je devenir ?

Terrible question !

Et c'est la femme sans parents qui la pose.

C'est la femme qui a connu la pauvreté.

Et l'abandon.

Et le mépris des siens.

Et les calomnies insultantes, sans que Dieu ou la société la vengent et la blanchissent.

C'est la femme qui ne voit pas l'aurore d'un jour meilleur.

Qui, un mois auparavant, s'est fait avancer, comme une aumône, de quoi passer

d'un asile charitable à un autre.

Qui a été précipitée de la candeur d'un premier amour à la misère la plus radicale, la plus étrange et la plus imprévue.

— Que vais-je devenir ?

Il y a dans cette interrogation une abdication, un renoncement au droit de conserver quelque aspiration au bonheur.

Car il n'y a plus qu'obscurité et amertume dans son âme. De l'amertume quand elle se souvient ; de l'obscurité, si elle porte son regard en avant.

La richesse qui s'offre à elle n'est pas celle qu'elle désirait. Le demi-million de cet homme ne servira pas à sortir de la misère la famille de l'homme assassiné par sa tante. Mais Vitorina... (Oh, côte de l'homme ! C'est de l'or que la bave du serpent a transformée en boue !...)

Mais Vitorina était revenue sur ces paroles de Rita : *Dites-moi, donc : Ne vaudrait-il pas mieux que cette richesse revînt à la petite D. Ângela ?*

Et Ângela interrogea le silence de son âme, avant de poser ses yeux humides sur Vitorina et de dire :

— Ah, si tu demandais à Dieu de m'enlever de ce monde !...

— Pourquoi, mademoiselle ? Pourquoi voulez-vous mourir ?

— Parce qu'on me juge à ce point dénuée de ressources que l'on me conseille de me marier avec cet homme... Et la vérité, c'est que je suis très, très malheureuse ! Je n'ai rien, je ne suis pas capable de travailler, je n'ai pas d'autres amis que toi et cette femme à qui je suis redevable de bienfaits qui font de moi son inférieure... Qui suis-je, en fin de compte ? Une grande dame qui ne peut conserver l'indépendance de son âme en s'astreignant aux travaux les plus rudes... Jusqu'à présent, ma pureté n'a été entachée que par les calomnies de mes tantes ; mais demain, dans quelle situation va me placer la Providence ? Tout le monde aura le droit de me considérer comme perdue ou sur le point de me perdre... Et après, Vitorina ? Quand nous partirons d'ici, où irons-nous ? Si mon père me faisait au moins remettre les bijoux de ma mère... nous aurions encore de quoi vivre, et je me mettrais à faire des broderies...

— Des broderies... murmura Vitorina.

— Oui...

— Les broderies, rétorqua la servante, en souriant avec amertume, savez-vous combien je recevais pour chaque broderie où vous passiez toutes les heures de la journée, et quelques-une de la nuit ? C'était selon. Les uns me remettaient un *tostão* pour un jour et une nuit. D'autres six *vinténs*. Et la plupart disaient qu'ils me faisaient une faveur parce qu'ils trouvaient mieux et moins cher...

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh, ma mère, si tu me voyais pleurer !... s'exclama la fille du général en baissant la tête vers sa poitrine haletante.

XVI À CAUSE DU FIGARO



ANGELA écrivit à João Pedro pour lui demander si son père avait répondu. Elle reçut une réponse négative. L'écuyer supposait que l'état du fidalgo s'était dégradé parce qu'il avait lu dans une gazette de Lisbonne que le vaillant général Noronha était, en dehors de ses anciennes maladies, gravement atteint d'une ophtalmie qui risquait de le rendre aveugle.

Ce n'était plus l'héritage qui la préoccupait. Elle se serait contentée des bijoux qui lui auraient permis de remercier le Brésilien de son hospitalité, et d'essayer de gagner sa vie dans d'autres conditions. Même ce dernier espoir s'était évanoui pour la pauvre demoiselle !

Sur ces entrefaites, Hermenegildo tomba malade d'une hépatite. Il se peut que l'amour ait contribué à raviver l'inflammation chronique de son foie, un viscère qui se ressent des troubles moraux, par une étrange sympathie. Mme Rita, au désespoir, avait de bonnes raisons d'attribuer cette maladie de son frère à la passion dévorante qu'il couvait en son âme.

Son état s'aggrava. Survinrent les fièvres intermittentes, une intumescence du viscère, le manque d'appétit et un rapide amaigrissement, les sueurs nocturnes, et le délire, avant que la médecine capitulât d'une façon inquiétante face à la maladie.

Dans ses délires, le Brésilien marmottait le nom d'Ângela, faisant inmanquablement jaillir des fontaines de larmes des yeux de sa sœur, tandis que le visage d'Ângela s'assombrissait sous l'effet de la compassion.

Un jour que l'état du malade paraissait particulièrement alarmant au médecin, Rita s'agenouilla soudain devant son hôtesse et cria :

— Faites un vœu à Notre Dame des Remèdes, mon petit ange, engagez-vous à épouser mon frère s'il se rétablit ! Par les plaies du Christ, et par l'âme de votre mère, faites-le !

— Levez-vous, Madame Rita, dit Ângela, en se penchant pour la prendre dans ses bras et la relever.

— Je ne me lève pas, Mademoiselle, si vous ne promettez pas à Notre Dame que vous vous marierez avec mon pauvre Hermenegildo, qui meurt d'amour pour vous.

— Jésus, balbutia la jeune fille, au martyre.

— Eh bien, insista la vieille en la suppliant, eh bien, Mademoiselle ?...

— Vous pensez donc, Madame Rita, demanda encore Ângela, que mon vœu sauvera votre frère ? !

— Je le pense, je le pense : Notre Dame entendra le vœu d'un ange.

— Eh bien... soit, bredouilla la demoiselle, bien malgré elle.

— Vous marierez avec lui ? reprit Rita, rayonnant d'espoir.

— Oui... Je me marierai...

Rita se leva, elle était exaltée comme une aliénée, entra dans la chambre du malade, et l'appela en faisant un vacarme tellement étourdissant que le bonhomme ouvrit les yeux et la bouche, que ses narines s'écartèrent, le tout en même temps et d'une manière effroyable.

— Écoute-moi, Mademoiselle Ângela a fait à Notre Dame des Remèdes le vœu de t'épouser, si tu te remets.

— *Hum*, fit Hermenegildo, avant de plonger dans l'extase en regardant le visage ravi de Rita qui lui répétait la nouvelle pour la quatrième fois.

À ce moment précis, Ângela sanglotait et claquait des dents, prise d'un refroidissement nerveux. Pour la consoler et alléger le poids de ce vœu, Vitorina lui disait :

— Ne vous inquiétez pas, ma petite, le bonhomme ne s'en sortira pas ! Si vous l'épousez, je veux bien qu'on me pendre.

Le médecin revint une seconde fois, ce jour-là, et trouva son patient moins fébrile, et sa langue mieux humectée. Le lendemain, la fièvre fut moins forte, et il ne sua presque pas la nuit. Comme, le surlendemain, le malade avait la langue moins engourdie pour dire que, malgré la douleur, il arrivait à respirer librement, le médecin se tourna vers Ângela et Rita, et déclara vaniteusement qu'il avait rétabli un moribond, que son malade était tiré d'affaire, et qu'il allait entamer sa convalescence.

Peu après, celui-ci commença à se remplumer, à s'arrondir, sa peau se tendit, ses oreilles rentrèrent dans leur coquille et retrouvèrent leur teinte écarlate de cornaline, son nez récupéra ses téguments, et enfin sa tête redevint luisante, et se remit à distiller les sérosités d'un sang nouveau qui avait tout d'un coulis de tomates.

Et Ângela considérait tout cela avec la satisfaction feinte des veuves de Malabar tandis qu'on entasse le bois nécessaire au bûcher qui va les rôtir.

Hermenegildo attendait que son hôtesse lui offrit une occasion de parler mariage ; mais elle se déroba aux manœuvres peu subtiles de la sœur de son fiancé.

Elle devait fatalement boire un calice qu'elle ne pouvait refuser.

Un jour, poussé par sa sœur, le Brésilien se hasarda à demander à D. Ângela si elle voulait être son épouse.

— Oui, Monsieur, balbutia-t-elle, rapidement et laconiquement comme un désespéré qui ferme les yeux et se jette dans le vide, avant de réfléchir assez pour envisager l'horreur de la chute.

Hermenegildo se montra plus sot que la plupart des individus de sa nature. Le sourire qui entrouvrait ses mâchoires semblait ouvrir une trappe béante sur cette poitrine qui manquait d'air, comme si la joie l'étouffait.

La grimace était laide mais très amoureuse. C'était un composé de satire libidineux et d'amant balourd. Ângela ne vit pas la façade de ce cœur qu'elle avait conquis. Si elle l'avait bien regardé à ce moment, Notre Dame des Remèdes risquait fort d'être flouée.

Une fois prononcé ce *oui* déchirant, l'amante idéale de Francisco da Costa, l'attendrissante rêveuse des *Espérances*, rentra dans sa chambre, et ne parvint pas à pleurer. Elle restait sous le poids de la stupidité, et avait l'impression de porter sur sa tête un casque de boue, permettez-moi cette image.

Vitorina se montra remarquable dans l'art d'enfiler les arguments afin de convaincre Ângela qu'elle allait être heureuse bien qu'elle n'aimât pas son mari, et lui accordât juste l'estime due à un homme qui, grâce à sa richesse, lui assurait l'indépendance, la considération du public, et bientôt le plaisir de se retrouver veuve *parce que*, disait la servante, *une autre attaque nous en débarrassera*.

Dans une tragédie de ce genre, le comique, comme on le voit, touche presque toujours d'autres personnes, au-delà de ce Fialho, lequel, n'en déplaît aux railleurs, avait un bon fond, et pouvait faire un mari convenable à condition d'être attelé à une femelle de son espèce.

Nous ne nous étendrons pas outre mesure sur le remue-ménage que provoquait dans la maison la joie de Rita et de son frère. Fialho partit aussitôt pour Porto faire ses achats en vue du mariage, et c'est alors qu'il acquit des brillants d'une valeur de 6 500 contos de réis, comme on l'a vu au premier chapitre de cette chronique sociale, des coupons de soie, des pièces de velours ainsi que tout ce que lui proposèrent les établissements français et les couturières qu'il engagea, et ramena avec lui dans son domaine.

Au milieu de cette agitation, Ângela était comme insensible, et gardait le lit sur lequel une lente fièvre l'avait renversée.

Vitorina exagérait son effroi, et l'on pouvait s'attendre à ce que sa maîtresse se déliât de son vœu, et ne se mariât pas.

— Que m'importe à moi, dit Ângela. D'une façon ou d'une autre, je n'en ai plus pour longtemps. Mon cœur, je ne le sens plus. Je ne regrette rien. Je meurs sans manquer à ma parole. Si Dieu ne me donne pas une meilleure vie ailleurs, c'est qu'il n'y a pas de Ciel.

Ângela se trompait. Au bout de quinze jours, elle était lasse de songer à son malheur et indifférente, sinon en possession d'elle-même. Ces restaurations sont fort communes. Je suis convaincu que les larmes défont et brisent certaines certitudes et certaines espérances ; mais, comme on a besoin des autres dans la vie, il s'opère un renouvellement, et l'on est pris par d'autres préoccupations. De telles rénovations bien précoces sont de règle dans les natures féminines : les larmes sont chez elles plus abondantes. Et, si je ne me trompe, il y a là un cœur de dame qui peut donner chaque année diverses récoltes, deux, trois ou plus, conformément à la règle des larmes. Le monde ignorant les calomnie en les accusant de versatilité quand il ne s'agit que d'illusions que l'on étouffe, et de bourgeons qui s'épanouissent dès que les larmes s'étanchent.

Ces choses une fois précisées, qui en expliquent d'autres relatives à la fille du général Noronha, il importe de savoir que le 4 novembre 1841, vers neuf heures du matin, D. Ângela de Noronha Barbosa et Hermenegildo Fialho reçurent le sacrement du mariage.

Parmi les témoins de cette union, qui suscitait l'envie des dames et des messieurs de la commune, il y avait le fameux João Pedro, majordome du général.

C'est qu'il était arrivé la veille pour remettre à D. Ângela le coffre à bijoux de Maria d'Antas, et lui montrer une lettre écrite à Paris, où le général disait :

Si tu sais où demeure la dame qui a passé la nuit chez moi, remets-lui un coffre avec des objets en or et des pierres qui se trouve dans la chambre et demande un reçu.

Apprenant la richesse du fiancé avant de l'avoir vu, João Pedro félicita la fille de son patron ; mais, après l'avoir vu, il se gratta les cheveux qu'il avait fort clairsemés, et prit Vitorina à part pour lui dire :

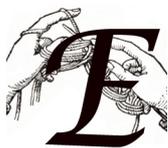
— Ça, par dix mille diables !...

— Eh bien ? demanda la servante.

— Ça, si la fidalga n'est pas une sainte, cet homme sera...

Et il se tut, parce qu'il devina que j'allais reproduire fidèlement ces propos.

XVII HISTOIRE DES BRILLANTS



N JANVIER 1842, Hermenegildo s'installa à Porto dans sa demeure, pompeusement meublée, rua do Bispo.

Afin de prévenir toute surprise, disons d'emblée que le Brésilien était rêveur et un tantinet mélancolique.

Il ne s'ouvrait à personne parce que sa sœur, à qui il se confiait, était restée au domaine des Choupos pour s'en occuper. Il est toutefois aisé de pénétrer dans les cavernes de cette poitrine, nonobstant sa grasse armure.

Fialho a l'impression d'inspirer de la répugnance à Ângela. Pas un sourire, pas une caresse, pas même une parole qui ne soit une réponse concise et sèche. Il n'ose pas lui faire de reproches ; mais quand il se plaint doucement, Ângela répond en fronçant le front et par un silence terrible.

Le remords commence à dégraisser son épaisse musculature, et son foie à affecter le fonctionnement de ses intestins. Il a recours aux émollients ; mais son épouse, comme il l'a révélé à Atanásio, son compère, lui fait appliquer ses cataplasmes par un Galicien.

Ângela le fait innocemment. Et peut-être que, mariée à un archange, elle ne mettrait pas ses mains dans de la farine de lin, si les archanges pouvaient souffrir du foie.

Sous les tuiles de nos semblables, on assiste à de ridicules agonies, qui échappent à Cléophas et Lesage.

Vitorina continue de guetter sur le visage de son patron les indices d'une mort prochaine. Si elle le voit plus jaune, ou plus rouge, le nez moins irrigué, ou les yeux plus enfoncés, elle s'empresse de dire à Ângela : *Le bonhomme ne va pas s'éterniser*. La phrase est elliptique et sobre : *ne pas s'éterniser*, cela signifiait presser le pas sur le chemin de la sépulture.

Décidé à vivre et à se distraire, Fialho ouvrit un bureau dans la rua da Reboleira et acheta des navires. Et ça le distrayait. Il n'allait pas aux bals et aux théâtres, et Ângela n'en exprimait pas l'envie. Comme on le sait déjà, pour remplacer la messe, il acheta un oratoire à l'usage de son épouse. En matière de religion, Hermenegildo était une bête !

Six mois passèrent. Ângela changea d'une façon bénéfique pour tous les deux. Elle s'y faisait. Elle avait une conversation moins triste ; mais elle caressait un chat pour jouir d'un plaisir tout naturel dans ses mains veloutées. Hermenegildo regardait l'échine luisante de l'animal, en écumant d'une colère qu'il ravalait, ça lui laissait un goût acide comme un vomissement provoqué par un trouble digestif.

Au printemps de cette année, le Brésilien se rendit à son domaine, et seul, pour se plaindre à sa sœur en ces termes :

— Elle n'éprouve pour moi aucune espèce d'amour. Elle passe des journées à ne pas dire un mot, et certaines nuits, elle s'endort à force de prier, et elle ne vient pas me rejoindre. Ce mariage, ç'a été une calamité ! Jamais un homme sensé ne s'est engagé sur un tel coup de tête ! Elle est jolie, et alors ? C'est comme avoir un tableau chez soi. Elle est fidalga ? Ça me fait une belle jambe ! Il n'y a pas plus fidalgo qu'un coffre-fort ! J'ai perdu mes illusions, et il n'y a plus à revenir là-

dessus, j'ai donc fait mes comptes, et je sais ce que je vais faire... Plus question d'amour. Des femmes qui veulent bien de moi, ce n'est pas ça qui manque. Je me débrouillerai comme tout le monde.

Sa sœur lui donna de bons conseils, et lui demanda de faire preuve de sagesse et de circonspection.

— Souviens-toi, disait-elle, que la pauvre fille a fait un vœu pour te sauver de la mort, et qu'elle s'est mariée avec toi sans amour.

— Elle aurait mieux fait alors de ne pas se marier.

— Je te l'ai dit, et tu m'as dit que l'amour viendrait après. Attends donc qu'il vienne, mon vieux.

— Je peux attendre longtemps ! Écoute, elle accuse plus que son âge, et, à force de faire la tête, elle n'est plus du tout la même. Elle a fondu, et elle est blanche comme la chaux sur les murs.

— La pauvre ! fit Rita, toute retournée.

— Pauvre de moi, oui !

— Mais, Hermenegildo, tu es bien gras, toi !

— Encore heureux ! Il ferait beau voir ! Je m'organise.

— Mais ne la fais pas souffrir, c'est un ange.

— Ne me raconte pas de fariboles, Rita ! Cette femme couve un autre amour, plus ancien. Et plaise à Dieu ou au Diable qu'elle ne me joue pas un tour à sa façon, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. À la première incartade, je prends le large.

— Doux Jésus ! Tu dis des sottises, et ce n'est pas charitable ! Une dame si bonne, et qui prie autant...

— À d'autres, ma mie ; celles qui prient, elles savent fort bien pourquoi elles le font. Si elles n'ont rien à se reprocher, pourquoi qu'elles prient ? Réponds, si tu en es capable.

— Tu es un hérétique, Hermenegildo.

— Comment ça, un hérétique ? Je suis un *phélosophe*, voilà ce que je suis.

Et c'en était un.

Tandis qu'il philosophait dans un langage accessible à tous – un mérite qui n'est pas revendiqué par beaucoup de ses confrères – des événements extraordinaires se produisaient dans la vie d'Ângela.

Elle se trouvait un dimanche matin à sa fenêtre quand elle vit une femme voilée qui remontait la rue en venant de la Praça Nova ; elle frémit en la voyant de loin. Elle descendit très vite au premier étage et ouvrit la fenêtre au moment précis où la femme passait en face. Elle eut des doutes, puis elle fut convaincue, et dit à voix haute à sa servante qui l'avait suivie, tout effrayée :

— Est-ce que ce serait Joana ? !

La femme qui passait tourna vivement les yeux, aperçut Ângela et s'arrêta.

— C'est elle ! C'est elle ! confirma Vitorina.

— Montez Madame Joana, dit sa maîtresse, dans tous ses états, en courant pour la recevoir dans la cour.

— Oh, Madame ! s'exclama Joana. Oh, Mon Dieu ! Je vous trouve donc ici, Madame Ângela ! Je vous revois encore !

Attendries, elles s'embrassèrent, et montèrent en restant enlacées.

— Comme elle semble diminuée ! dit Vitorina en se signant.

— Je suis bien vieille et bien malade... et vous êtes encore si belle, vous avez un peu moins de couleurs quand même !... Je suis arrivée de Viana, il y a trois mois, j'ai demandé après vous, et personne n'a su me dire où vous habitiez. Et vous étiez ici ! Et moi, je ne le savais pas !

— Vous avez donc eu beaucoup de malheurs dans votre vie ? demanda Ângela, sans pouvoir détacher d'elle ses yeux baignés de larmes.

— Si j'en ai eu, Madame ! Ça fait presque quatre ans que nous vivons d'un travail qui ne rapporte guère...

Ângela l'interrompit :

— Que vous vivez... Votre frère, alors...

— Mon frère vit avec moi, Madame. Nous ne nous éloignons pas l'un de l'autre, et Dieu a été bon avec nous : il nous permet de vivre ensemble...

— Et la mort de votre mari là-dessus... balbutia la nièce de D. Beatriz.

— Ne m'en parlez pas, Madame, c'est pour moi un véritable crève-cœur quand je le revois plein de vie, en train de lutter contre l'adversité pour arriver à payer sa dette à D. Beatriz, sans vendre la maison ; c'est le désespoir de se voir déshonoré qui l'a tué en quelques jours, et...

— Je sais tout, je sais tout... murmura Ângela en lui serrant les mains. Pardonnez-moi, vous me pardonnez ? continua-t-elle d'une voix tremblante. Pardonnez à la femme qui a provoqué la mort de votre mari...

— Ce n'est pas vous qui l'avez provoquée ; c'est sa mauvaise étoile qui nous poursuivait. Vous avez été aussi coupable que moi et mon pauvre Francisco. Vous avez aussi beaucoup souffert à cause de lui, d'après ce que j'ai entendu dire à Viana par une domestique qui est partie du couvent. On m'a appris que vous en aviez été réduite à travailler... Qui l'aurait dit ?...

— Quelle importance ? C'eût été pire si avec mon travail je n'avais pu gagner le pain de chaque jour... dit Ângela, pensive.

— Quand je l'ai raconté à mon frère, on aurait dit que l'éclat de ses yeux s'éteignait sous ses larmes...

Les deux femmes se racontèrent ce qui leur était arrivé depuis le moment où elles s'étaient séparées.

La lectrice sensible préfère ignorer les épreuves qu'évoquèrent les deux amies ; l'on connaît plus de malheurs qu'il n'en faut pour attirer la pitié et la sympathie.

Trois heures s'étaient passées, entre sourires et larmes, à ces confidences, quand Joana se leva et dit :

— Permettez-moi, Madame, d'aller préparer le dîner de mon frère.

— Attendez... fit Ângela, et elle se dirigea vers sa chambre.

Elle s'arrêta à la porte, et s'exclama, comme si elle avait peur d'entrer :

— Ah !

Elle appela Vitorina, et demanda, pleine d'inquiétude :

— Les bijoux de ma mère ne sont-ils pas restés à la propriété ?

— Oui, Madame. Vous m'avez dit de les enfermer dans la commode, parce qu'il s'agissait d'objets anciens dont on ne se servait plus ; même que votre mari a fait remarquer que le mieux, ce serait de les remplacer par des parures actuelles.

— C'est vrai !... se rappela Ângela avec beaucoup d'amertume. Je ne sais plus quoi faire. Je voulais les donner à Joana.

— Les donner ?... Et si votre mari demandait ce qu'elles sont devenues ?

— Je répondrais que je les ai données.

Le ton sévère de cette réponse imposa le silence à la domestique.

Ângela retourna dans le salon, serra entre les siennes les mains de la veuve, et lui dit, avec une véhémence solennité :

— Vous allez me jurer, mon amie, par la mémoire de votre mari que vous ne direz pas à votre frère que vous m'avez vue.

— Je vous le jure, Madame.

— Et vous ne le lui direz pas parce que le fait de nous voir redoublerait nos infortunes à toutes les deux.

— Il n'était pas besoin de me le rappeler, Madame.

— Et vous me promettez de vous présenter ici, demain, à la même heure ?

— Oui, Madame.

— Vous pouvez partir, alors, et soyez sûre que je garde dans mon âme de sœur une place pour l'âme de votre mari. Je vais vous sortir d'affaire si vous n'oubliez jamais votre serment.

— Je ne l'oublierai jamais, Madame Ângela.

Joana sortit. L'épouse du Brésilien ouvrit alors un étui de velours qui renfermait les bijoux que son mari lui avait offerts. Elle examina les pièces, en chercha une dont les pierres se desserraient plus aisément. Elle choisit le bracelet et avec une pointe de ses ciseaux, elle parvint à extraire un brillant. Elle appela Vitorina et lui dit :

— Va vendre cette pierre à un orfèvre.

— La vendre ? ! s'écria la servante, effarée.

— Oui, la vendre.

— Connaîtrons-nous d'autres malheurs, Madame ?

— Non, nous avons d'autres malheurs à réparer. Fais ce que je te demande, Vitorina, ou c'est moi qui y vais.

La domestique se sentit poussée par une force irrésistible. Quand elle donnait des ordres sur un ton impérieux, Ângela rappelait à la vieille l'orgueilleuse et inflexible D. Maria d'Antas.

Vitorina sortit. Elle passa au crible, rua das Flores, les bijouteries les plus prospères. Elle entra dans la boutique des sieurs Mourões, et vendit le brillant deux cent cinquante mille réis.

Elle frissonna encore en mesurant la gravité du délit à cette quantité d'or et d'argent qui lui pesait en quelque sorte sur la conscience. Elle remit l'argent à sa maîtresse et se hasarda à exprimer sa crainte sur les suites d'une telle démarche.

Ângela dissipa les frayeurs de Vitorina en manifestant une joie extrême - c'était le seul rayon de lumière qui eût depuis des années effleuré cette âme endeuillée.

— Il m'a déjà dit que mes bijoux valaient dans les quatre ou cinq contos, ajouta Ângela pour atténuer les scrupules de sa pointilleuse servante. S'il (*il*, c'était le mari) s'il s'aperçoit que j'ai disposé de ces brillants, il détient là-bas ceux de ma mère sur lesquels il peut se rembourser.

— Le pire, ce serait encore qu'il demande à qui vous avez donné cet argent... objecta la vieille, prudente.

— S'il me le demande, je lui dirai : *Je l'ai donné*. Tu verras que je tiens ma parole, si l'occasion se présente.

— Dieu nous en préserve, par la Sainte Passion, et par sa Mort !... fit Vitorina pour conjurer le sort, et elle prit sur elle afin de ne pas gêner par un méchant présage l'exultation de sa maîtresse.

Le lendemain, la sœur de Francisco se présenta à l'heure dite. On fut ravi de la voir :

— Me jurez-vous toujours, mon amie, par la mémoire de votre mari, dit la fille du général aussi gravement que la veille, que vous ferez tout ce que je vous dirai, sans souffler mot à votre frère de ce qui se passera ici ? Me le jurez-vous ?

— Je ferai tout ce que vous direz tant que cela n'entraînera pas de chagrins pour lui.

— Ne m'imposez pas de conditions ; si vous le faites, vous me rendrez plus

malheureuse encore que je ne l'étais, dit Ângela, et elle perdit l'espace de quelques instants l'allégresse qui lui illuminait le visage.

— Je ferai ce que vous me demanderez.

— Bon. Écoutez-moi. Je veux que vous changiez d'état, de maison, de tout. Je veux que votre frère continue ses études. Je veux vous rendre ce que vous avez perdu après la mort de votre mari...

— Oh Madame, Madame...

— Attendez. Écoutez la suite. Je veux que, même en rêve, votre frère ne puisse pas soupçonner d'où vous tirez ces ressources. Aidez-moi à réfléchir ; comment nous y prendrons-nous ? Comment arriverons-nous à le tromper ?

— Je ne sais pas, Madame... Mon frère sait que je ne possède rien et que tous nos parents sont pauvres...

— J'y ai réfléchi toute la nuit. J'ai imaginé un mensonge innocent. Regardez si ça peut marcher... Il me semble que oui... Faites, ma chère amie, comme si une personne à Viana, qui ne veut pas se faire connaître, était restée, dans sa conscience, redevable à votre mari d'une certaine somme, et qu'il voulût la restituer parce qu'il éprouve des remords d'avoir contribué à la ruine et à la mort de M. José Maria. Vous comprenez ?

— Oui, Madame, mais...

— Attendez. Écoutez le reste. Cette personne dit dans sa lettre qu'il va rembourser peu à peu la somme qu'il lui doit, et que cette somme n'est pas insignifiante. Pour que votre frère puisse continuer ses études, sans crainte d'avoir à les interrompre, faute de moyens. Qu'en pensez-vous ?

— Je trouve que ce n'est pas une mauvaise idée ; mais si mon frère entreprend des recherches...

— La personne dira dans sa lettre que toute recherche entreprise entraînera la suppression des paiements, parce que celui qui vous dédommage ne se cache pas de Dieu, mais veut se cacher du monde. J'ai pensé à tout.

— Mais qui va écrire la lettre ? rétorqua Joana.

— La belle affaire ! C'est moi qui l'écrirai.

— Mais il connaît votre écriture...

— On ne peut rien vous cacher ! Laissez-moi finir... Moi, je l'écris, et Vitorina fait venir un garçon de l'école qu'elle paiera pour la recopier, et l'on fait ensuite comme si elle était apportée par un inconnu, qui vous contactera chez vous pendant que votre frère se trouve au bureau, et vous la remettra en même temps que cet argent.

Là-dessus, elle remit à Joana une pochette qui contenait les 250 000 réis.

La sœur de Francisco hésitait à la prendre. Ângela la lui lança sur les genoux, et dit : — Avec ces façons, vous m'empêchez de goûter vraiment la joie que Dieu m'accorde pour contrebalancer le martyre que j'ai vécu durant quatre ans. Laissez-moi la savourer pleinement, je vous en supplie ! Je vous le demande par l'âme de votre mari.

Baignée de larmes, Joana se pencha pour baiser les pieds de la fidalga qui, transportée, la serra contre son cœur.

— Il faut partir, maintenant, il se fait tard. Mettez cet argent dans un endroit où votre frère ne le verra pas. Revenez demain à la même heure, j'aurai la lettre. Je ne me tiens plus de joie. Je vais remercier Dieu pour ce rayon de soleil ! Ne me trouvez-vous pas aujourd'hui plus jolie ? plus jeune ? Voyez l'effet que produit le bonheur !... Ça fait quatre ans que j'attends cette heure !... C'est la première fois que je vois votre mari me sourire de l'autre monde !... Ne pleurez pas, il ne le veut pas.

Partez, mon amie, partez.

Joana sortit en essuyant ses larmes et entra dans la première église qu'elle trouva ouverte pour demander au Seigneur de bénir la vertueuse Ângela pour sa charité.

Le plan réussit et elle en fut soulagée.

En lisant la lettre, Francisco José da Costa, fut comme interdit par cette exemplaire restitution en un temps où les esprits sont à ce point éclairés par la philosophie – alors qu'il n'existe plus d'enfer pour châtier les voleurs, ni de ciel pour la gloire des repentis. Il compta l'argent et dit à sa sœur :

— Tu vas cesser de travailler, à présent, ma pauvre Joana. Vis de ce que tu toucheras ; moi, de mon côté, je me débrouillerai avec les trois tostões de mon bureau.

— Il n'en est plus question, Francisco. Tu n'es plus clerc de notaire.

— Tu es folle de t'extasier sur ces 250 000 réis !...

— Attention, Francisco, répondit-elle : si cet argent et celui qui viendra ne te sert à rien, il ne m'est d'aucune utilité. Ou tu continues tes études, ou je continue mes travaux de couture en attendant que tu te décides à utiliser cet argent. Je te jure que je ne prélèverai pas cinq réis de cette somme et de celles que je toucherai, tant que tu n'auras pas achevé ta formation. Ce que je te demande, c'est de louer pour moi un appartement plus convenable et de le meubler plus proprement. Je te demande beaucoup pour toi, et très peu pour moi. Nous sommes en mars ; vois si tu arrives encore à suivre cette année les cours que tu as interrompus en février il y a quatre ans. Poursuis ta formation, mon cher frère, et tu seras plus tard mon soutien. Je me reposerai alors car je pourrai compter sur le tien.

La loi ne permettait pas de s'inscrire hors délais. Francisco passa le reste de l'année à réviser les matières oubliées à partir des cours les plus élémentaires des classes préparatoires. Il prit un appartement plus confortable, acheta des livres, se sentit renaître, bénit à maintes reprises la Providence qui avait inspiré au cœur d'on ne sait qui le vertueux désir de restituer le produit d'un vol – une vertu bien exigeante, dis-je, qui remplirait le ciel de saints si les voleurs, un beau matin, s'entendaient pour en expulser les bienheureux dont on récompense des vertus faciles. Voler et restituer ensuite, disait-il, met en branle une transformation morale tellement radicale qu'il n'est pas besoin d'évoquer un autre phénomène pour démontrer le caractère divin de la religion qui a accompli un tel miracle.

Il a été question au premier chapitre de la vente des brillants qui s'est poursuivie jusqu'à la fin des études de Francisco Costa, en 1846. L'étudiant n'a jamais perdu ses illusions. Les sommes restituées se montaient à 1 600 000 réis environ, quand le médecin-chirurgien, contrarié de ne pas se voir confier un poste dans une clinique, bien qu'il se distinguât par les prix remportés et sa dextérité opératoire, décida d'accepter la proposition d'un armateur, de s'embarquer pour Rio de Janeiro en tant que chirurgien dans une galère. Celui qui la lui faisait, c'était Hermenegildo Fialho, un homme que Francisco ne connaissait même pas de nom. Il accepta, étant entendu qu'il resterait à Rio, s'il donnait toute satisfaction.

La veille de l'embarquement de son frère, Joana demanda, à genoux, à Ângela de l'autoriser à dire à qui ils devaient leur bonheur. L'épouse du Brésilien rétorqua que ce serait bien mal la payer que de citer son nom sans que cela fût nécessaire, ni utile, en humiliant un homme qui ne pouvait remercier pour ses bienfaits, sans la gêner, une dame qui l'avait aimé.

Pour ce qui est de la vie privée du Brésilien et de son épouse, il faut noter qu'elle s'améliora sensiblement. Ângela était devenue plus traitable, ou c'était le plaisir de sa bienfaisance qui transparaisait sur son visage, plus affable en présence de son

mari. Lui, de son côté, réalisant le programme exposé d'une façon équivoque devant sa sœur dans la formule : *Je me débrouillerai*, fit bien plus que l'appliquer en meublant à S. Roque de Lameira et à la Cruz de la Regateira, deux pavillons accueillants, des nids d'amour, où il gardait les deux oiseaux pris à la glu de son or dans les forêts de sa propriété de Barrosas, comme il l'avait avoué en justifiant le procédé à son hôte et compère Atanásio José da Silva.

Vu que nous sommes parvenus au point où nous avons laissé le Brésilien en train de ronfler, reprenons le fil de notre histoire, après avoir lavé l'épouse immaculée de toute perfide présomption.

XVIII LA DIFFAMÉE



ANGELA était en train d'écrire à l'un des trois amis de son mari pour les prier de ne pas la considérer comme une épouse infidèle, et de ne pas diffamer son nom, en voulant la contraindre à entrer dans un couvent, comme on fait avec les femmes qui ont commis une faute. Elle s'engageait à se défendre si son mari consentait à l'écouter en tête à tête, il lui suffirait de s'appuyer sur son innocence et le témoignage de Dieu, dont la Providence, en un moment aussi critique, lui insufflait assez de courage pour faire face à n'importe quel malheur, hormis celui d'entrer dans un couvent avec la marque infamante de l'adultère.

La lettre allait être fermée quand Atanásio se fit annoncer avec ses amis Pantaleão et Joaquim António.

Le mari de la Ruiva déclara que son ami Hermenegildo insistait pour que sa femme entrât dans un couvent de leur choix à eux qui agissaient en son nom ; et qu'au cas où elle refuserait d'obéir à un ordre aussi juste, elle devrait tenir pour acquis qu'elle n'avait ni mari, ni maison, ni fortune, parce que tous les biens et avoirs de son mari étaient hypothéqués, vendus et aliénés, comme il serait prouvé en cas de procès avec à l'appui des documents parfaitement valables.

Ângela les écouta et dit sereinement :

— Vous me demandez par conséquent de partir ?

— Oui, si vous ne voulez pas aller au couvent.

— Je n'irai pas.

— Alors, nous sommes au regret de vous dire...

— De vider les lieux ? acheva Ângela.

— Oui... si vous... répéta Atanásio. Vous savez que l'honneur d'un homme... Votre mari doit rendre des comptes à la société.

— Et à Dieu, ajouta Ângela.

— Pour ce qui est de Dieu... marmonna Joaquim José António.

— Il n'existe pas ? demanda-t-elle.

— Je ne sais s'il existe ou s'il n'existe pas. Ce que je sais, c'est qu'il ne se mêle pas de ces affaires-là.

— Si vous êtes innocente, fit Pantaleão, prouvez-le. Dites à qui vous avez donné 1 650 000 réis.

— À un pauvre.

— Mais qui était ce pauvre ? Nous aimerions le savoir... Était-ce un pauvre honnête ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Même si je vous disais son nom, vous ne connaissez pas les pauvres honnêtes, vous ne connaissez que les riches infâmes.

— Mesurez vos expressions, Madame, lança Atanásio.

— Descendez les escaliers, je veux sortir, coquins ! S'écria la fille de D. Maria d'Antas. Si les Galiciens de cette maison m'obéissaient, ils vous feraient passer par les fenêtres, mais la maison ne m'appartient plus, et je veux bien que l'on me traite d'infâme si je demande un liard de ce qu'elle renferme. J'abandonne ici les bijoux de ma mère qui valent quatre ou cinq contos. Que votre ami Hermenegildo se rembourse là-dessus de ce qu'il m'a donné et, s'il lui reste quelques vinténs, qu'il s'achète une corde et qu'il se pend avec.

— Tudieu !... Quelle femme ! disait Joaquim à Pantaleão, en essuyant la sueur de son front en plein mois de janvier.

— Elle a le diable au corps ! glapit l'autre.

— Ils tournèrent là-dessus casaque et partirent en vociférant des insultes.

Ângela et Vitorina sortirent après eux, laissant les portes ouvertes et la maison aux bons soins des domestiques en larmes qui poussaient de hauts cris.

— Ça te fait tant de peine de partir ? ! demanda Ângela à sa servante.

— Pas à vous, Madame, ma pauvre enfant ?

— Non ! Tu ne le vois pas ? ! Ce que je n'ai pas laissé dans cette maison, c'est l'or de ma conscience...

— Partir sans rien !... Et qu'emportez-vous dans ce fourre-tout ?

— Le livre des *Rêves* de Francisco, répondit-elle en souriant. Je n'ai plus rien qui me rappelle ma jeunesse joyeuse, sinon ce livre et toi ! Les choses que j'aime le plus me suivent.

Vitorina pleura de reconnaissance, et contribua sans le vouloir à l'allégresse de sa maîtresse.

Elles s'engagèrent dans la rua do Moinho de Vento et cherchèrent un numéro. Elles montèrent et se trouvèrent dans le petit salon accueillant et propre de Joana Costa qui, effarée et transportée, se leva pour accueillir la fidalga.

— Je viens vous demander un coin de votre petit appartement, dit Ângela, rieuse. Donnez-moi la chambre de votre frère pour moi et ma chère Vitorina.

— Mais que vous est-il arrivé, Madame ? Qu'est-ce qui s'est passé ? ! s'exclama Joana.

— J'ai été expulsée de chez moi, je n'ai pas de maison, ni de "fortune" . Voyez comme on tombe vite de haut, mon amie ! Malgré tout, quand la chute n'est pas honteuse, on a l'impression que les ailes des anges sont là pour nous soutenir.

Ângela rapporta l'histoire des brillants, de la sommation de répondre aux autorités, de la commission des amis de son mari, etc. ; quand Joana l'interrompait par un sanglot, son hôtesse, sereine, laissait voir sa contrariété, et lui reprochait le mauvais usage qu'elle faisait de ses larmes.

Après avoir terminé son récit, la fille du général alla prendre possession de la chambre de Francisco, longuement absorbée dans la contemplation des objets les plus insignifiants, farfouillant parmi les livres, les tiroirs, les papiers rédigés, souriant à chaque découverte.

— Et mon livre des *Espérances* ? demanda-t-elle.

— Il l'a emporté. Il se trouvait d'habitude là, répondit Joana en indiquant un

espace vide entre deux livres.

— Eh bien, le livre des *Rêves* prendra sa place.

Elle rangea le manuscrit et jeta un coup d'oeil sur les deux livres, de chaque côté. Il s'agissait également de manuscrits, et tous les deux portaient le même titre : *Ângela*.

Joana dit en souriant :

— Je ne vous ai jamais raconté qu'il possédait ces livres.

— Non.

— Et c'était exprès pour que vous ne demandiez pas à les voir... Il les a écrits pendant les quatre premières années de notre misère. Il y passait la nuit, après avoir perdu ses journées à son bureau. Il m'en lisait parfois une phrase, et m'embrassait si je pleurais. Mais cela ne doit pas vous affecter, Madame ! Voilà que vous changez d'expression !

— C'est le bonheur ! Ne me plaignez pas, mon amie !... J'ai tellement envie de ces deux livres!... Et vous auriez été capable de me laisser mourir sans que je les voie ?

— Certainement ! Que Dieu me préserve de vous donner des inquiétudes !... Je me suis trouvée, juste après son départ, fort mal en point un jour ici, et je songeais à les déchirer si mon état s'aggravait ; personne ne devait lire ce qu'il disait de vous...

— Pensons à autre chose, mon amie, dit Ângela, les yeux baignés de larmes de joie. Avons-nous de quoi travailler ?

— Ce n'est pas nécessaire, mon frère m'a laissé la moitié des trois cent mille réis qu'il a gagnés là-bas. C'est à peine si j'ai dépensé deux pièces de cet argent. Ouvrez ce tiroir, Madame, il y a là le reste.

— Mais il nous faut travailler, ma sœur. L'oisiveté, c'est l'ennui, c'est les maladies, c'est le désespoir. Moi, vous voyez, quand on m'appelait la Brésilienne à un demi-million, je faisais cinq heures par jour des travaux de couture. Il est bon de conserver les habitudes acquises en étant pauvre dans un couvent ; la pauvreté est de nouveau là, mais cette fois, elle me trouve toute prête et disposée à la mettre au défi de me gêner.

— Comme la joie fait briller vos yeux ! disait Joana en la contemplant, et en savourant cette incommunicable allégresse.

— Non, vous n'imaginez pas, ma sœur, à quel point je me sens bien ! Il me semble que je viens de renaître ! Oh, Vitorina, allez voir comment cela se passe dans la cuisine. Il me tarde de dîner. Allons-nous bientôt dîner, Joaninha ?... Si votre frère pouvait apparaître maintenant ! S'il me trouvait installée dans sa chambre avec ses livres, et en train d'écrire de nouvelles *Espérances*... Des espérances ! dit-elle en souriant, détaillant chaque mot. C'est à présent que les espérances du lendemain ne vont pas menacer le bonheur d'aujourd'hui ! Jusqu'à maintenant, je n'attendais que cela... Cette paix, cette douceur de vivre, sans parents, sans personne, si ce n'est avec des personnes que j'ai sacrifiées et qui m'aiment malgré tout, n'est-ce pas la vérité ?

— Mais si votre mari vient vous chercher, Madame !

— Me chercher ! Je suis morte, ou c'est lui qui est mort... Je ne sais pas vraiment qui est mort ; mais ce qui est sûr, c'est que nous ne nous reverrons plus...

À cette même heure, Hermenegildo dînait à la mangeoire d'Atanasio. Échaudé par le souper de la veille, il ne mangea pas de pâté aux huîtres ; mais il se rabattit sur la langouste et le saumon. Après le dîner, il réunit ses amis et donna ses dernières instructions pour assurer le transfert de sa "fortune", l'aliénation

frauduleuse de ses domaines, de ses bâtiments et de ses navires, précipitamment, afin de prévenir toute tentative de divorce avec séparation des biens à la demande de sa femme. Il monta dans une voiture à la tombée de la nuit, et s'en fut à S. Roque da Lameira ou à la Cruz da Regateira ; nous ne sommes pas en mesure de préciser auquel des deux endroits il s'arrêta. Ce que l'on sait, c'est qu'une de deux jeunes filles de Barrosas le suivit à Porto, le lendemain de cette nuit, prit les rênes de la maison du Brésilien, et trouva jolis les rideaux du lit nuptial d'Ângela quand, le matin, à travers la dentelle, un rayon de soleil auréola la tête d'Hermenegildo qu'elle entourait de son bras basané.

Et quinze jours après, pleuré par ses amis à chaudes larmes, le Brésilien embarquait sur l'un de ses navires, et mettait le cap sur les plages de Santa Cruz où il allait, à ce qu'il disait, cacher sa honte, associant à son angoisse l'exotique gaillarde, Rosa Catraia, serrée contre son cœur à cause de la nausée que lui donnait le roulis.

La colonie des Brésiliens de Porto pleura longtemps le triste sort de Fialho. Là-bas, à la Praça Nova et dans les jardins de S. Lázaro, des groupes de cette clique s'agglutinaient pour déchirer la réputation d'Ângela. Tandis que certains disaient qu'elle s'était collée avec l'amant inconnu, d'autres prétendaient savoir que la fidalga de Trifouillis-les-Oies était à deux doigts de mettre sa beauté à l'encan. Et les hommes honnêtes de Porto joignaient leurs médisances à celles de cette harde de sangliers qui grattaient et fouillaient leurs infamies réciproques. Et c'est sur ces gens-là que Dieu faisait et fait pleuvoir toutes sortes de prospérités ! Quant à la Providence, elle leur aura accordé tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle peut le jour où elle leur enverra une nouvelle pluie... de bâts.

XIX AMOUR PROPRE



JOANA reçut une seconde lettre de son frère. La fortune lui réservait ses grâces à Rio-de-Janeiro. Après le déroulement heureux d'une opération de la cataracte, son nom se répandit dans les capitales des provinces, d'où les malades accouraient pour le consulter. Les rémunérations étaient fort généreuses, de sorte que vus ses modestes ambitions, il pourrait, disait-il, se retirer avec des ressources plus que suffisantes pour vivre au Portugal, sans exercer. Il ne transparissait pas dans cette lettre la moindre étincelle de satisfaction, mais plutôt un immense regret, empreint de tristesse, de se trouver loin de sa sœur et de son cabinet de méditation. Voici la teneur du dernier paragraphe :

J'ai appris, il y a quelques jours, en lisant le *Journal du Commerce*, l'arrivée à Rio du Portugais Hermenegildo Fialho, qui est ou était le propriétaire du navire sur lequel je suis venu. Je ne l'avais jamais vu ; mais je me suis dit que je devais partir à sa recherche, car c'est à lui que je devais les premiers gains obtenus grâce à la science, et qui te permettent de subvenir à tes besoins. Il était descendu chez son correspondant. Sans que je lui demandasse rien, il m'a dit qu'il avait définitivement quitté le Portugal, à cause des graves déceptions que lui

avait infligées sa femme. Je l'ai écouté en silence, et cet homme m'a fait de la peine : il m'a paru consterné, bien que gras, et pas vraiment du genre à inspirer la pitié. Mais le rire a remplacé la compassion quand je l'ai vu hier à Persépolis avec une femme bien en chair qui, de toute évidence, appartenait à la robuste race de nos femmes du Minho. Je m'apprêtais à l'éviter, croyant l'embarrasser ; mais il m'a lui-même appelé pour m'inviter à déjeuner avec une telle insistance que je n'ai pu me défilier. Je n'osais demander qui était notre commensale. Comme tu as lu le D. Quichotte, tu comprendras qu'en comparant les personnages du roman avec ceux de ce déjeuner, je me sois figuré que Sancho avait volé Maritorne au Chevalier à la Triste Figure. En réalité, Hermegildo, dans le rôle de Sancho, a dépassé l'imagination de Cervantes.

Au milieu du déjeuner, le mari exilé de sa patrie et de la compagnie de l'épouse qui l'avait déshonoré m'a dit que cette femme était son réconfort, et le consolait de ses blessures. Cela m'a d'une certaine façon levé le cœur, et j'ai ensuite réfléchi à la dégradation de la morale au cours des cinquante dernières années. Peut-être que sa femme croit là-bas son mari plongé ici dans une profonde affliction ! Je t'ai parlé de ce cas, parce que j'y trouve, je ne dirai pas du sel, mais un signe du pourrissement actuel de nos mœurs, etc.

Ângela lut la lettre, et ne put s'empêcher de pouffer à plusieurs reprises au dernier paragraphe.

— Et s'il savait que c'était moi l'épouse de Sancho !... s'exclama-t-elle en éclatant d'un rire cristallin. Que de larmes de pitié ne verserait pas notre Francisco, ma sœur ! Et s'il ne pleurait pas, je lui lèverais peut-être le cœur, moi aussi !...

En dépit de son rire, Ângela en avait été froissée, et elle ressentit secrètement une terrible envie de pleurer. Ce n'est pas le libertinage ridicule de son mari qui la blessait. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Il n'y avait en elle aucune place pour le dégoût. C'était essentiellement une blessure d'amour-propre ; il était à prévoir qu'un jour, en apprenant qu'un personnage aussi grotesque était le mari de la seule femme qu'il ait aimée, Francisco Costa sentirait se déteindre dans son imagination l'idéal coloré dont il l'auréolait dans les livres éthérés qu'il intitulait Ângela.

Et comme cette sorte de douleur était trop dégradante pour qu'on pût l'avouer, en se taisant, elle laissait s'enfoncer en elle les épines d'une vanité toute excusable, et ressentait au plus haut point le chagrin de faire de la peine à son amie et à Vitorina.

Elle demandait un jour à Joana :

— Votre frère, quand a-t-il su que je m'étais mariée au Minho, comment l'a-t-il su ?

— Il se trouve qu'un homme de Ponte lui a dit que la fille de Monsieur le Général de Noronha avait fait un très riche mariage, et le majordome de votre père l'avait appris...

Ângela l'interrompt :

— J'ai remarqué ici, dans son livre, une allusion à mon mariage. C'est ainsi qu'il en parle... Elle ouvrit le livre où il y avait une feuille pliée, et lut :

Comme tu te plaindras toi-même, Ângela, quand tu ne sentiras pas la chaleur de ton âme dans tes formes si belles, baignées d'une lumière si céleste, souillée par la cruelle et la brutale concupiscence du financier !...

— Savez-vous, mon amie, le sens de ces paroles ?

— Oui, Madame. Le majordome de votre père avait vu votre mari je ne sais où, et avait dit à l'autre qu'il n'avait jamais vu une chose aussi laide.

— Et votre frère m'a-t-il méprisée pour cela ?

— Lisez la suite de ce livre, Madame, et vous verrez qu'il ne vous a pas méprisée ; il vous a toujours aimée, avec la même élévation spirituelle qu'à l'époque où il disait, et j'avais du mal à le comprendre : *J'adore Ângela comme peut le faire un homme pourvu d'une âme, je l'illumine de la lumière qui rayonne de ma foi en Dieu.* Combien de fois lui ai-je dit : *Pourquoi n'en aimes-tu pas une autre ?* et lui me répondait : *Certaines âmes ne se dégradent pas quand bien même elles cherchent à s'avilir...*

— C'est écrit là, confirma Ângela avant de poursuivre sa lecture :

Entre toi et Dieu existera peut-être un autre maillon, mon amie chérie, mais je ne le connais pas. Si je le connais un jour, je t'oublierai alors. L'homme qui te considère comme sienne n'est que la boue qui s'est collée à un brillant tombé dans la gadoue. Je resterai, dans le souvenir que tu m'as laissé, l'anneau de fer sur lequel ressortirait ton éclat. La société t'a salie, poussée, sous les coups de la misère, à la dégradation des corps asservis à l'or, mais je sais que ton âme s'élève encore plus vers son origine, purifiée par des angoisses plus terribles que les miennes. Il me reste à moi le loisir de pleurer, et tu ne peux même pas avoir recours à cet apaisement, ma pauvre Ângela ! Je suis plus heureux, et je ne voulais pas l'être...

Ces lectures et les commentaires de Joana épointèrent les tarières de l'amour propre d'Ângela qui retrouva sa bonne humeur.

À ce moment-là, les gazettes de Porto annoncèrent que le général de Noronha était revenu de Paris, et s'était retiré au Portugal, sans aucun espoir de guérison, l'une de ses affections les plus cruelles étant une cécité presque totale, qui rendait son existence atroce dans son palais solitaire de Ponte.

Ângela se sentit saisie de compassion pour son père, qu'elle avait connu onze ans plus tôt encore vigoureux, quoique chenu. Elle lui écrivit. Elle ne racontait rien de sa vie. Elle lui offrit son bras pour le soutenir, ses yeux pour voir à sa place, son cœur de fille comme urne pour les larmes que lui arracheraient la nostalgie et les souvenirs de ses amours de jeune homme heureux, comblé de toutes les gaietés du monde.

Le général écouta son majordome quand il lui lut cette lettre, et dit :

— J'ai cru qu'elle était morte... Et elle est effectivement morte...

Et il ne répondit rien.

Cette lettre redoubla les tourments qu'infligeait à l'ancien sa mémoire. Maria d'Antas ne cessait d'étinceler sous les yeux de son âme ; il promenait autour de lui ceux de son visage pour éloigner cette image formidable grâce à d'autres spectacles ; mais il ne voyait pas ! Il n'avait des yeux que pour pleurer.

— Pourquoi ne rappelez-vous votre fille auprès de vous ? lui demandait un jour son majordome avec la liberté qu'autorisent quarante ans de service.

— Et qui t'a dit qu'elle était ma fille ?

Le majordome se taisait.

— Et qui t'a dit qu'elle était ma fille ? insistait le général en écarquillant ses yeux

ternes et brumeux.

— J'ai pensé, Monsieur ...

— Me ressemble-t-elle ?

— Non, Monsieur, elle a le visage de sa mère.

— Très ressemblant ? Je ne me rappelle pas Ângela.

— Comme deux gouttes d'eau. Quand elle est venue ici, il y a sept ans, elle était comme la fidalga d'Antas quand... elle est morte.

— Va-t-en... laisse-moi... rugit l'aveugle, en gesticulant vertigineusement.

XX

LE MALADE ET LE DOCTEUR



VERS LA FIN de 1848, cela faisait deux ans et demi que Francisco José da Costa résidait à Rio, jouissant des revenus de ses nombreuses interventions et de ses crédits. Les sommes expédiées à sa sœur trahissaient son intention de rentrer bientôt dans sa patrie. Il insistait sur un point précis : c'était l'achat de la petite maison de Viana, que Francisco revoyait illuminée et dorée par les illusions de sa jeunesse.

Peut-être est-ce là que je vais finir mes jours, *écrivait-il*. J'ai assez de ressources pour trouver mieux ; cependant, mes espoirs ne vont pas plus loin ; et le tien, ma pauvre Joana, c'est de me voir résigné dans ma tristesse.

On se trouvait donc au mois de Novembre 1848.

Le docteur Costa, un titre dont on l'honorait à Rio, fut appelé pour voir un malade qu'il connaissait déjà, et qui jouissait d'une grande considération.

Il s'agissait d'Hermegildo Fialho de Barrosas, le polisson dodu qu'il n'avait plus revu de puis le déjeuner de Persépolis.

Il le trouva malade du foie ; il attribua ses malaises au climat, et à la moiteur de l'été.

Un traitement adapté fit disparaître les symptômes les plus graves : le praticien redoutait cependant que le malade ne rechutât à la suite d'excès de gourmandise manifestement encouragés par son infirmière, tout aussi goulue.

Hermenegildo exigeait deux visites quotidiennes, qu'il payait largement car, disait-il :

— Je suis très riche, ma fortune se monte à plus de deux cents contos, je n'ai pas d'héritier. J'avais une sœur qui vient de mourir, il y a trois mois, elle ne s'était pas remis de me voir quitter le Portugal pour n'y plus revenir. N'épargnez pas mon argent, M. Costa ; vous pouvez facturer cent mille réis chacune de vos visites. Ce que je veux, c'est recouvrer ma santé pour dépenser ce que j'ai ; je n'en suis plus capable.

— Vous n'avez donc pas eu d'enfant de votre épouse ? demanda le médecin.

— Pas un seul, je n'en ai pas eu, et je n'en ai de personne. Je ne devais pas être fait pour.

— Mais s'il n'y a eu ni divorce, ni document particulier, votre épouse doit toucher une partie de votre héritage, je pense.

— Ça, c'est une autre histoire, que je vais vous raconter, mon cher docteur Costa. Ma femme, ou celle du diable sait qui, ne va pas pas recevoir un liard si je m'en vais avant elle. Je me suis débarrassé de tout en partant ; c'est comme ça, j'ai pris avec ma fortune les mesures et les précautions nécessaires pour qu'il ne reste rien sur quoi elle puisse faire main basse.

— Et a-t-elle de quoi vivre après que vous l'avez quittée ?

— Je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir. On dit que son père est riche, mais il fait d'elle autant de cas que moi.

— Permettez-moi de vous poser une question...

— Posez-moi toutes celles que vous voudrez ; ça ne me fait plus rien d'en parler. J'ai jeté mon cœur aux orties, comme dit l'autre, et que le diable emporte les passions et plus encore ceux qui s'en nourrissent. J'aime bavarder. Que voulez-vous savoir ?

— Si vous avez eu des raisons de priver votre épouse de toute ressource. Il arrive parfois qu'un homme qui s'estime trompé par son épouse plonge son honneur dans des abîmes plus profonds en jetant la coupable en pâture à la société, comme qui dit : *Voici la femme que je pouvais sauver d'une misère extrême... amenez-la jusqu'au dernier degré du vice !*

— Ce n'est pas moi qui n'ai pas voulu la sauver, rétorqua le malade, c'est elle qui n'a pas voulu. Je donnais à cette folle de quoi manger dans un couvent, et elle a décampé, en mettant mes amis dans une sale situation.

— Est-elle allée vivre avec son amant, ou l'a-t-il à son tour abandonnée ?

— Ça, je l'ignore. Moi, son amant, je n'ai pas su qui c'était, et je l'ignore encore.

— Vous ne le savez pas ? ! Sur quelles preuves alors vous êtes-vous jugé trahi ?... Excusez-moi...

— La preuve, c'est qu'elle a dépensé plein d'argent sans dire à quoi ; elle a dit qu'elle l'avait donné, et c'est tout. À qui donnait-elle donc cet argent ?

— Votre femme était-elle vieille ?

— Pas le moins du monde ; c'était une belle fille, belle, et c'est tout. Elle n'avait rien à elle ; je suis tombé fou de son minois, et je me suis marié. Vous, qui êtes de Porto, n'avez-vous jamais entendu le nom d'un général appelé Noronha ?

— Noronha ? ! s'écria Francisco José da Costa, en plantant ses yeux épouvantés sur le Brésilien.

— Oui, un général Noronha qui vivait à Ponte de Lima... Ma femme était sa fille...

Le médecin l'interrompit, il avait du mal à respirer.

— Comment s'appelait cette dame ?

— Ângela.

Durant trois bonnes minutes, Francisco da Costa resta saisi d'une torpeur qui l'empêchait de penser et de faire quoi que ce soit. Le Brésilien attribuait cet air effaré au fait que le docteur se rappelait avoir connu le général ou sa fille.

— Il se peut, docteur, que vous ayez vu un jour ma femme à Porto... continua Hermenegildo. J'habitais rua do Bispo, une maison de quatre étages avec des azulejos... Vous vous trouvez mal ? fit le malade, notant un changement extraordinaire sur le visage du médecin. On dirait que vous devenez tout blanc !...

— Non, Monsieur, ça va... Je vous écoutais, et je me rappelais... que le nom du général et de sa fille ne m'est pas étranger... D'où venait votre femme ?

— De Viana, je pense.

— Mais j'avais entendu dire que la fille du général Noronha s'était mariée au Minho.

— Avec moi ; j'habitais alors dans mon domaine des Choupos. C'est là que je suis tombé sur cette dame parce que c'était une amie de ma sœur, qui avait vécu dans le même couvent qu'elle et je n'ai eu de cesse que je ne me marie avec elle, sans demander de renseignements à personne.

— Et vous avez ensuite déménagé à Porto ? En quelle année ?

— En 1840.

— Et c'est à Porto, M. Fialho, que vous avez eu des raisons de mettre en doute la loyauté de votre épouse ?

— Oui, Monsieur.

— Mais vous venez de me dire que vous ne connaissiez pas le nom de son amant, et que vous n'étiez pas sûr qu'elle en eût un...

— Là, pour ce qui est de le connaître, je ne l'ai pas connu ; mais à qui remettait-elle cet argent ? Il ne venait chez moi aucun homme dont je puisse me méfier. Elle n'avait jamais l'occasion de recevoir des visites. Quant aux commères, pas une ne se hasardait à s'engager dans mon escalier, si ce n'est la couturière, de loin en loin. Je n'ai aucune idée ; ce que je sais, c'est que j'ai découvert qu'elle vendait les brillants d'un bracelet que je lui ai donné, et qu'elle distribuait l'argent.

— Une grosse somme ?

— À ma connaissance 1 650 000 réis. Ce n'était pas pour l'argent, je ne m'en souciais guère, ce qui me tracassait, c'était de savoir à qui elle avait remis ce capital. Voilà ce que ni Dieu, ni le diable n'ont été capables de lui arracher.

Francisco se plongea dans de longues réflexions sur cette somme, qu'il comparait à celle qu'il avait reçue au cours de ses études. Il se sentait comme halluciné ou saisi de torpeur. À plusieurs reprises, sous l'effet de l'angoisse qu'il éprouvait en posant ses questions, et de l'agitation où le mettaient les réponses, il se penchait sur le visage du malade surpris, à juste titre, par la sombre anxiété du médecin.

— Si vous voulez bien me dire... reprit Francisco, et il hésita, embarrassé par le flot de questions qui submergeait son esprit.

— Quoi ?... demanda Hermenegildo, qui semblait prendre plaisir à faire des confidences à son médecin.

— Vous venez de me dire qu'il n'y avait qu'une couturière qui venait chez vous...

— C'est vrai...

— Et cette couturière...

Il hésita de nouveau, craignant de trop se découvrir dans des investigations qui devaient sembler superflues au mari d'Ângela.

— La couturière, je ne m'en méfiais pas ; et cela ne me faisait rien qu'elle vienne ; mais, vous savez, je n'ai pas renoncé à me renseigner sur sa vie.

— Et vous avez appris quelque chose ?

— J'ai appris que c'était une veuve honorable, et qu'elle vivait avec son frère. Elle s'appelait Joana et, soit dit en passant, ce n'était pas un vilain morceau ! ajouta-t-il en clignant de son oeil droit, avec une grimace de sybarite.

Le praticien laissait planer de longs silences. On eût dit qu'il était pris d'une nausée qui montait, gonflait dans sa poitrine, et l'empêchait de parler.

Brusquement, il demanda, en plissant le front :

— Où est donc allée D. Ângela ?

— Je ne sais pas ; mes amis ont eu le temps de la voir partir avec sa domestique et monter la rue, s'engager sur la place du Laranjal, et n'ont rien su de plus. Moi, au bout de deux semaines, j'ai mis les voiles pour venir ici.

— Mais ne pouvez-vous pas, M. Fialho, vous faire une idée de l'endroit où elle aurait pu aller ?

— Va-t-en savoir !

— Elle est partie sans argent ?

— À mon avis, oui ; il ne manquait rien chez moi. Elle avait là des bijoux qui appartenaient à sa mère et qu'elle a laissés.

— Alors, quand elle est partie, elle aurait pu en être réduite à demander l'aumône ?

— L'aumône ?... Je ne crois pas...

— Pourquoi ne le croyez-vous pas ? Une dame pauvre, éduquée comme une fidalga, sans avoir appris aucun métier, subitement privée de ressources, et indigente, que ferait-elle ?

— Je ne sais pas... C'est son affaire.

— Supposez donc, M. Fialho, que D. Ângela Noronha, au lieu de travailler parce qu'elle n'en était pas capable, et de mendier parce qu'elle ne le pouvait pas, ait commencé à se vendre parce qu'elle était belle !... Si cela se produisait...

Francisco prit quelques temps à reprendre sa respiration, et répéta :

— Si cela se produisait...

— On dirait, Monsieur, que vous avez la larme à l'oeil ? !

— C'est exact, il n'y a pas de doute... C'est que cette pauvre dame me fait pitié...

— Pitié ?... Vous trouvez donc que c'est joli une femme qui déshonore un homme de bien ?

— De quel homme de bien s'agit-il ?

— De moi.

— De vous, M. Fialho ? !

— Vous avez des doutes, alors ? !

— Aucun. J'ai la certitude que vous êtes, Monsieur...

La chaise de Francisco Costa vibrait, comme si elle était prise de tremblements. L'étonnement du Brésilien redoubla quand il vit le médecin se lever, et se saisir de son chapeau.

— Vous partez, docteur ? On dirait que vous vous trouvez mal !... Qu'est-ce qui se passe ? Approchez !

— Je me suis rappelé que j'avais des malades et que j'ai pris beaucoup de retard dans mes visites, mais je reviens tout de suite, répondit le médecin, en consultant sa montre, sans voir l'heure.

— Pas question... Vous savez quelque chose sur ma femme... Il y a anguille sous roche...

— Je sais, dit Francisco Costa en tournant la tête pour le dévisager au moment de se retirer... je sais que jusqu'au moment où vous l'avez chassée de chez vous, D. Ângela a été une épouse honnête et pure.

— Approchez ! Comment le savez-vous ? brailla Fialho en s'asseyant sur son lit.

Le médecin était parti.

— Il y a de la sorcellerie là-dessous, vous pouvez dire ce que vous voudrez ! monologuait le Brésilien, en tâtant en même temps son foie congestionné. Qui diable a dit à ce type que ma femme était honnête ? C'est le premier homme qui me dit ça !... Je veux en avoir le cœur net ! Ce soir, je demande qu'on le fasse venir. S'il peut me prouver qu'Ângela était innocente, je la fais rechercher, et je lui donne une bonne mensualité, et le domaine des Choupos. Mais où pourra-t-elle être à cette heure !...

Il médita un court instant, et ajouta :

— Et puis zut ! Qu'on ne vienne pas me parler de pureté ni d'autres calembredaines !.. Si elle était innocente, aurait-elle décampé ? !..

Hermenegildo se sentait une petite fringale, mais la poule déjà passait mal. Il demanda à Rosa Catraia d'emporter une partie de son dîner. Il mangea une bonne platée de viande sèche avec des haricots noirs, but du vin de Porto en proportion, lubrifia son goître avec une écuelle de maracujas, et s'étendit sur son matelas avachi pour faire la sieste.

Peu après, il rugissait, en empoignant les replis de son estomac qui le lancinait, tout recroquevillé autour de son foie. C'était une colique.

Les domestiques partirent chercher le docteur Costa. Ils le trouvèrent alors qu'il revenait déjà chez Hermenegildo Fialho.

— Je vais mourir si vous ne venez pas à mon secours ! s'exclama le malade en se débattant dans les bras de Rosa Catraia.

Le docteur rédigea son ordonnance après avoir entendu les explications de l'infirmière. Un puissant vomitif arracha aux cavernes de cette sentine la mort enveloppée dans des flots de haricots noirs.

Il était soulagé, mais souffrait d'une forte fièvre.

Le docteur s'assura que les facultés intellectuelles du malade étaient à peine altérées par cette poussée de fièvre. Il constata avec plaisir la lucidité du bonhomme qui lui disait d'une voix rauque :

— Il n'y a pas à dire, vous êtes un grand chirurgien. Ma parole, j'étais à deux doigts de casser ma pipe sur ce coup !

Francisco demanda à la concubine de sortir de la chambre, et s'assit au chevet du malade.

— Vous trouvez que je vais plus mal, docteur ? fit le Brésilien effrayé qui voyait un signe funeste dans la mine sombre et pensive de Francisco.

— Non, Monsieur. Vous allez mieux. Pouvez-vous, M. Hermenegildo, lire un papier que j'ai ici ?

— Lire un papier ? De quel papier s'agit-il ? Je suis parfaitement capable de lire.

— Lisez.

Il remit à Fialho une demi-feuille de papier timbré, qui contenait le texte suivant :

Je soussigné Hermenegildo Fialho Barrosas, précédemment négociant à Porto, habitant actuellement à Rio de Janeiro, déclare que j'ai reçu du chirurgien José da Costa résidant dans la même ville la somme d'un million six cent cinquante mille réis que ma femme D. Ângela de Noronha avait prêtée à Joana Costa, sœur dudit chirurgien, et couturière résidant à Porto, afin que cette somme, versée en plusieurs fois, permît au susnommé chirurgien de continuer et de mener à terme ses études de médecine. Et comme cela est vrai, j'ai demandé au dit Francisco da Costa de rédiger ce document pour que je le signe en présence de trois témoins dont voici les noms...

C'est ici que se terminait la lecture.

Hermenegildo s'était assis, effaré, sur son lit, tandis que Francisco tirait d'un portefeuille une liasse de billets, et lui disait sereinement :

— Vous pouvez relire, si vous voulez, M. Fialho ; mais ne me posez pas de questions ; parce que tout ce que j'ai à vous répondre est là. Je suis le frère de l'honnête veuve qui se rendait chez vous. J'étais un garçon pauvre que D. Ângela a connu bon et digne d'estime quand nous étions jeunes tous les deux. J'ai reçu de

cette dame vertueuse une aumône pour mes études, en ignorant à qui je la devais. À présent, je peux la rembourser ; et c'est à vous qui dites avoir été volé par votre épouse qu'il me revient de la rembourser comme à qui de droit. Il manque le nom des témoins. Permettez-moi de faire venir trois de vos voisins, à qui vous lirez cette quittance, et devant lesquels vous me ferez la grâce de la signer, après avoir compté la somme que je vous laisse pour qu'elle soit vérifiée.

— Mais expliquez-moi ce que ça veut dire ! braillait le malade

— Il n'y a plus rien à expliquer, Monsieur !

— Alors, ma femme était innocente ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas dit ? Pourquoi n'a-t-elle pas raconté l'histoire que vous venez de me raconter, docteur ?

— Je ne sais pas. Elle n'aura guère compté sur votre générosité. Elle aura été surprise d'une telle façon qu'elle n'aura pu se justifier. Je ne sais pas, moi, et je ne puis m'attarder. Je vais faire venir les témoins.

— Mais je ne veux pas de cet argent ! cria Hermenegildo.

— Déchirez les billets après avoir signé le reçu.

Et il descendit précipitamment les escaliers, pour les remonter aussitôt avec les trois témoins.

Fialho ne put lire la quittance, tant son âme était plongée dans l'inquiétude et dans l'angoisse et comme écoeuvée du corps. Costa demanda à un témoin de lire et à un autre de compter les billets. Puis il tendit une plume au malade qui signa de sa main convulsée.

Les témoins sortirent.

— Si vous voyez que je vais mourir, marmonna Hermenegildo, dites-le moi ; je veux faire un testament, et laisser quelque chose à ma femme si elle est encore vivante.

— Je ne sais pas si vous allez mourir. Si Ângela de Noronha est encore vivante, elle n'acceptera pas votre héritage...

— Pourquoi ? Ainsi donc, elle ne l'acceptera pas ?

— Si elle est vivante, Ângela de Noronha aura la moitié de mon pain. Ce que D. Ângela acceptera de son mari, c'est ceci... C'est ce papier qui la lavera de l'infamie que vous avez associée à la pauvreté pour que le monde ne la prenne pas en pitié. Si la malheureuse est descendue jusqu'au plus bas degré du déshonneur, Fialho, je partirai dans ce cas à sa recherche, d'abîme en abîme, afin de lui dire que j'ai fait ce que j'ai pu pour blanchir son nom. Adieu.

Francisco Costa sortit en essuyant ses larmes.

Le visage d'Hermenegildo suintait à peine de la sueur mal séchée des affres de la colique, sous le jaune fétide de l'ictère.

XXI

HERMENEGILDO MEURT



ÇA, C'EST TROP FORT ! disait-il quelques heures après aux amis qui le reconfortaient. Et qui a donné le droit à ma femme de prêter sans mon ordre 1 650 000 réis au frère de la couturière ? Que m'importe à moi qu'il se soit agi d'une personne méritante ou d'un vaurien sans sou ni maille ?

— Vous avez raison, lui disait un cousin germain d'Atanásio, votre femme, pour ce qui est de tourner mal, elle a mal tourné ; et, si elle était honnête, elle n'en avait

pas l'air. Prenons un exemple : je vais, moi, chez la femme d'un bonhomme, et je lui demande de l'argent. Elle me le prête, et le cache à son mari ; qu'est-ce que je vais dire ? Oui, vous avez raison de ne pas avaler ça, M. Fialho.

Ces paroles parurent irréfutables au malade. Et, en fait, la nature avait éclairé cette famille des Atanásio des grandes lumières de la raison naturelle.

De sorte qu'Hermenegildo, non content de ratifier ses jugements antérieurs sur les habitudes irrégulières d'Ângela, crut pouvoir en déduire qu'au moment où il s'y attendait le moins, il avait mis la main sur son amant. Nous voulons bien croire que cette âme d'une extrême perversité se laissait, dans ses raisonnements, guider par son foie et d'autres viscères qui commençaient à s'engorger.

Il resta légèrement fébrile toute la journée, et c'est pour ça qu'il trouvait dans son esprit assez d'énergie pour se débonder en un torrent de saletés à l'encontre de son épouse, sans épargner la probité du chirurgien.

La nuit exaspéra les douleurs hépatiques, les élancements à l'estomac, la dyspnée, et la brûlure de la fièvre ; au point du jour, il demanda en gueulant qu'on fît venir le docteur Costa.

Francisco interrogea le messenger sur l'état du malade, et le congédia.

Peu après, un autre médecin réputé, envoyé par Francisco Costa, après avoir présenté des excuses pour son confrère, offrit ses services.

La maladie évolua sans rémissions les cinq jours suivants.

Hermenegildo se mit à hurler que le docteur l'avait fait venir pour empoisonner sa tisane de quinquina. Les médecins, appelés l'un après l'autre, allaient céder le pas le pas au dernier, indignés par la perfidie avec laquelle le stupide malade calomniait la conscience reconnue de Francisco Costa et de son remplaçant.

La maladie présentait, au début du quatorzième jour, des symptômes mortels. Cette masse réagit frénétiquement à la fatale gangrène. Le gémissement d'un malade ordinaire se transformait chez Hermenegildo en un rugissement d'une extrême férocité. Rosa Catraia prit peur, et elle s'écartait du bord du lit, craignant que l'héritage du mourant, ce fût quelques-uns de ces coups de poing qui fendaient le chevet de son lit. Plongée dans sa douleur, la lavandière en larmes des rivages de Barrosas entreprit d'étendre ses ailes sur les brillants et les billets qui se trouvèrent à sa portée, sous l'effet de l'angoisse elle ne tenait pas sur place. Dans ces transes, elle fut énergiquement soutenue par un gaillard aux larges épaules, qui promettait de rétablir la réputation de Rosa grâce à un mariage décent dès que son cousin et patron *avalerait sa chique*, une expression lyrique et pittoresque de la Catraia.

Aussitôt donc que le dernier consultant exclut tout espoir de guérison, le cousin d'Atanásio commença à réunir les livres et les papiers du moribond - une mesure que, selon des instructions expresses venues de Porto, il devait prendre dès qu'Hermenegildo tomberait gravement malade. Le bonhomme qui tenait les livres de commerce, constata que les avoirs du moribond, qui dépassaient deux centaines de contos, se trouvaient en possession de Pantaleão, de Joaquim António, et de son cousin Atanásio José, répartis en sommes considérables pour lesquelles Fialho avait établi les reconnaissances adéquates, en respectant suffisamment les formes légales. Ce quatrième voleur qui découvrait les trois de Porto, se considéra comme le cohéritier le plus légitime de ce legs, parce qu'il s'empessa de calculer le pourcentage à retenir.

Une connaissance de l'agonisant, prise de scrupules, entra dans la chambre avec le prier de la paroisse, un homme aux vénérables cheveux blancs, dont le visage empreint d'une limpide sérénité annonçait un messenger et un ambassadeur de la divine miséricorde.

Hermenegildo le considéra avec effroi, et glapit d'une voix caverneuse et saccadée :

— Allez-vous en, je ne vais pas mourir cette fois-ci.

— Dieu le permettra, répondit le prêtre avec une expression grave, mais les bienfaits des sacrements ne sont pas réservés à ceux qui se présentent devant le Seigneur.

— Ne me racontez pas d'histoires, bredouilla le Brésilien, roulant sur lui-même de telle sorte qu'il lui tourna le dos.

— Mon frère, reprit le prêtre de Jésus, voyez si votre âme est encore chargée d'offenses à pardonner, ou de haines pour lesquelles vous demanderiez pardon. Quand vous aurez à rendre des comptes à Dieu, votre âme ne pourra tourner le dos à son juge suprême.

— Ne me tuez pas ! rugit Hermenegildo, en se débattant.

Le prêtre contempla ce spectacle un long moment, les bras croisés, et le cœur tourné vers Dieu, implorant sa grâce pour une rébellion si étrange à l'heure suprême.

La grâce divine se déroba. Contrairement à la théologie bénigne des excellents casuistes, je reste persuadé que Lucifer aimerait bien voir certaines âmes lavées à la dernière heure par la contrition s'élever à la gloire, pour ne pas souiller son enfer.

Le prêtre se retira quand il vit que sa présence aggravait les angoisses du malade. Il était minuit.

À partir de là, jusqu'à cinq heures du matin, Hermenegildo, dans les tout derniers paroxysmes, réclama de l'eau, et personne ne s'approcha de son lit.

À cinq heures il commença, tout seul, à agoniser et, aux premières lueurs du jour, il rendit... l'âme.

Réveillée par son futur mari, Rosa demanda si pour le patron c'était fini.

— Je crois que oui, je n'entends plus rien, dit le domestique, et il alla appeler le cousin d'Atanásio pour qu'il se chargeât des quelques armoires de chair putréfiée qui avaient renfermé une âme *créée à l'image et à la ressemblance de Dieu*.

La divine indulgence permet de tels blasphèmes.

XXII BONHEUR SUPRÊME



N AVRIL 1850, Ângela et Joana, assises dans le petit potager de leur maison, sous un amandier en fleur, à la tombée de la nuit, se reposaient de leurs travaux à leur métier dont elles tiraient de bons revenus dans la confection de broderies en or.

Ravie de la beauté de son amie, Joana lui disait :

— Vous avez bien regagné, Madame, dans cette pauvreté, ce que vous aviez perdu dans l'opulence de votre demeure ! Le bonheur dépend de vraiment peu de chose ! Moi qui croyais que vous vieilliriez, D. Ângela, dans une maison aussi modeste, et que vous ne vous y feriez pas ; et Dieu a voulu qu'en dix mois je ne vous ai pas vue triste sauf quand est arrivée la première lettre de mon Francisco...

— Eh bien, voyez-vous, mon amie, j'étais triste maintenant...

— Pourquoi ? ! Je vous ai vue silencieuse ; mais je n'ai pas cru que c'était de la tristesse...

— C'était...

— Et c'est un secret ?

— Non, mon amie. Des secrets quand je ne puis distinguer nos âmes l'une de l'autre... Je vais vous le raconter... Je me disais : qu'est-ce que je vais devenir ? J'ai vingt-neuf ans. Quand je pense à ce qui m'est arrivé, je m'imagine que ma vie est déjà longue, et ne devrait pas durer ; mais je vois devant moi les années qui me restent à partir d'aujourd'hui jusqu'à la vieillesse, jusqu'aux soixante ans de Vitorina, qui compte vivre encore jusqu'à quatre-vingts. On vit longtemps quand on souffre !... Et le plus surprenant, c'est que même le désespoir n'inspire pas un désir sincère de mourir... Et je suis là en train de me plaindre, de me demander ce que je vais devenir, de songer au fait qu'il va falloir nécessairement renoncer à la vie tranquille que je mène ; et, malgré la sinistre absence de tout espoir, je désire vivre... pourquoi ?

— Dieu vous le dira, Madame. Si je vous disais, mon amie, de vous résigner et d'attendre, je serais une conseillère indiscreète. Qui peut donner de plus sublimes leçons de patience que vous, D. Ângela ?

— De patience, oui ; cette providence des malheureux ne m'abandonnera pas... dit Ângela, replongée dans ses pensées, et plus mélancolique que d'ordinaire.

— De quoi s'agit-il, alors ? dit tendrement Joana, en lui touchant les mains entrelacées qu'elle avait portées à son front.

— Et votre frère ? dit Ângela, comme si elle avait poursuivi un dialogue intérieur.

— Mon frère ? Eh bien, quoi, mon amie ?

— Ne le reverrai-je plus ?

— Pourquoi pas, D. Ângela ? Quelle raison y a-t-il donc pour que vous ne le voyiez pas ?

— Quand le bonheur du cœur est devenu impossible ...

— Impossible, non. Vous avez voulu, Madame, en d'autres temps, être l'épouse de mon frère. Qui sait si un jour vous ne pourrez pas disposer librement de votre volonté !... Votre mari est assez vieux...

— J'étais en ce temps là une femme ayant perdu tout son prestige... Cet homme qui m'a soumise au remords et à la honte de m'être laissé vaincre par la compassion et l'ignoble projet d'être riche, m'a rabaissée au niveau de n'importe quelle femme ordinaire... Si j'ai démérité à mes propres yeux, j'ai permis à tout le monde de me juger avilie...

Joana l'interrompit, en lui prenant tendrement les mains :

— Ne dites pas cela, Madame. Ne voyez-vous pas dans ces confessions sincères de mon frère combien il vous aimait ?

— Il aimait mon souvenir ; ce n'était pas la femme qu'il aimait, c'était le passé et tout ce qu'il avait perdu. Il ne me verra plus jamais à la lumière sous laquelle il me voyait alors. Je serai toujours l'épouse ou la veuve d'un homme qui m'a rejetée avec mépris... Ensuite, la gratitude des âmes nobles, comme celle de Francisco, peut l'amener à se mettre à genoux, poussé par l'admiration ; mais par amour, jamais. Je le sais, je le devine. Si je vendais l'unique mesure où j'aurais trouvé un refuge pour améliorer son sort, ce dévouement sublime me donnerait deux fois plus le droit d'être aimée ; mais moi, quand je réfléchis bien à ce que j'ai fait, je doute que les étrangers m'encensent, et je sens refroidir l'ardeur de la gratitude chez l'être même pour lequel j'ai jugé louable l'action que j'ai faite. Mais je ne voulais pas qu'il me remerciât ; je voulais même qu'il l'ignorât toujours, pour ne point en être souillée. Vous voyez pourquoi je vous ai si souvent demandé de ne pas me découvrir ? Et vous ne cessez pas, mon amie, de le vouloir, de me presser pour que je vous laisse

tout lui raconter. Oh ! Par pitié, ne le faites pas, je vous demande de ne pas le lui dire ! S'il vient un jour au Portugal, il suffit que vous lui fassiez savoir que je n'ai pas été une mauvaise épouse... que j'ai été calomniée ; mais qu'il n'y a personne au monde qui puisse prouver que j'aie un instant envisagé de justifier un crime par l'exemple de mon mari. C'est ainsi que je puis être aimée... et je voudrais l'être, je le voudrais, mon amie, parce que, de dix-huit à vingt-neuf ans, il y a des milliers de jours et de nuits où je n'ai pas oublié votre frère. Il y eut un temps où je l'ai mal jugé parce que Dieu lui avait donné la vertu qui écrase le cœur, parce que mon extravagance voulait être surpassée par la passion de l'homme qui me contraignait à la pauvreté volontaire, aux injures de mes parents, à la perte d'un important patrimoine et du noble nom dont je devais hériter. Que m'importait cela ? Mais votre frère, mon amie, possédait des richesses plus considérables : la vertu qui sanctifie, et que l'on adore à genoux quand on a été malheureuse et que l'on a vécu six ans avec un homme de peu.

À ce moment, Joana apparut à une fenêtre ; elle disait qu'il y avait là un homme qui demandait la maîtresse de maison.

— Sera-ce une lettre du Brésil ? demanda Joana.

— Non, dit tout bas Vitorina, c'est une personne élégante avec une longue barbe.

Elle se retourna tout à coup et poussa un cri, et dit en s'adressant à quelqu'un à l'intérieur :

— Vous vous introduisez dans la maison, comme ça, sans attendre la réponse ?

L'individu sourit de l'indignation de la vieille qu'il ne reconnut pas, s'approcha de la fenêtre, se pencha vers le potager, et planta ses yeux effarés sur les deux femmes.

— C'est lui, c'est mon frère ! s'écria Joana. Oh, ma chérie, c'est lui !

Et elle courut vers la maison ; mais Ângela était restée immobile ; elle regardait Francisco et lui, immobile, appuyé sur le rebord de la fenêtre, ne pouvait détacher ses yeux d'Ângela.

Sa sœur l'embrassait et lui, déposant un baiser sur son front, murmura :

— C'est Ângela, non ?

— Oui, mon petit, n'est-elle pas toujours le même ange ? ! Allons vite la chercher, elle est toute pâle...

Ils descendirent à toute vitesse et, quand ils rejoignirent la dame toute blême, elle marchait à pas lents vers la maison.

Costa lui tendit sa main convulsée. Ângela le fixa avec une immense affection, lui serra la main et dit, d'une voix douloureuse :

— C'est la première fois...

Et ses yeux furent noyés de larmes.

Elle prit ensuite Joana dans ses bras, et posa son visage sur son épaule.

Francisco resta silencieux, oppressé, dans un état qui serait un prélude à la démence s'il se prolongeait, et que la congestion ne se fût pas dégorgée dans un sanglot involontaire.

— Donne-lui le bras, Francisco... dit Joana. On dirait qu'il n'ose croire que c'est bien vous ici, ma fille, continua-t-elle en souriant.

— Et ça fait combien de temps ? demanda-t-il en prenant le bras d'Ângela.

— Qu'elle est ici ? compléta sa sœur qui ne comprenait pas bien la question.

— Depuis que je n'ai pas de maison, répondit son hôtesse, en souriant. Depuis que j'ai eu besoin de la charité de mon amie d'enfance, et de votre générosité, M. Costa.

Vitorina s'empressa de donner un air de fête à l'arrivée de Francisco, toute ébahie

qu'elle était par sa présence, sa longue barbe, la façon étonnante dont il avait changé et la peur qu'elle avait eue que ce fût un brigand, quand elle l'avait vu s'introduire à l'intérieur.

Ils entrèrent dans la petite salle de travail, où avaient été montés deux métiers.

— Voilà notre atelier, expliqua Joana avec un grand sourire. Nous avons fait des progrès et des bénéfices considérables ; nous brodons de l'or. D. Ângela a gagné quarante-deux pièces en dix mois.

— Cela fait dix mois que vous êtes ici ? demanda Costa à son hôtesse.

— Je crois, confirma Ângela.

En comparant les dates, Francisco déduisit que, comme Hermenegildo était arrivé à Rio huit mois avant, Ângela s'était installée chez sa sœur tout de suite après être partie de chez elle. Il exulta, dans ses yeux se réfléchit l'éclatante lumière du soleil qui s'était levé sur son âme.

C'est le moment de dire que, dès qu'il avait prémédité, loin d'elle, la rédemption d'Ângela, le dernier confident du Brésilien avait soupçonné qu'il devrait la chercher sur la pente où la pauvreté et la beauté entraînent une femme née sans auréole sanctificatrice - une auréole dont personne ne voit plus aujourd'hui la splendeur, et les romanciers ne se croient pas tenus personnellement de commettre ce genre d'inventions, crainte de se voir reprocher leur imagination débordante et leur invraisemblance.

À force de se marteler cette hypothèse terrible bien qu'elle se réalise trivialement dans la plupart des cas analogues, il arriva que le glissement de cette dame désemparée dans les bras d'un autre homme aimé ou abhorré formait l'inférieur espoir qui obsédait l'auteur des *Rêves*, ce voyant olympien maintenant transformé en pessimiste, avec les ailes mortes de sa poésie, et l'esprit prostré par les bassesses communes de ce monde. Il se figura, pour son malheur, qu'une femme qui avait respiré l'atmosphère d'Hermenegildo Fialho devait avoir eu le cœur empoisonné, éteint la céleste flamme de son esprit, et vu se déteindre les couleurs du prisme par lequel elle voyait la bonté, la beauté, la sainteté de la création, avant de toucher la hideur d'un tel mari. Deux angoisses le transperçaient donc en même temps ; celle de la retrouver amante d'un autre, et perdue pour lui ; ou victime de la nécessité, réduite à la vulgaire dégradation de l'esclave, et tout aussi perdue pour lui.

El la trouvant cependant à côté de sa sœur, il avait été pris d'une torpeur de l'esprit et de la parole qui pouvait passer pour de l'indifférence ou même l'effet d'une désagréable surprise. Quand il se fut ensuite acclimaté à cette ambiance heureuse, et que ses yeux purent supporter cette lumière inespérée, Francisco fut transfiguré, les larmes débordèrent cette écluse, ses dix-huit ans reflourirent et, soudain, Ângela qui ne comprenait rien à son froid silence, sentit l'étreinte de ses bras, et les baisers qui se déposaient sur ses joues enflammées par ses lèvres, ses larmes, et sous l'effet de la pudeur.

— Je venais te chercher, Ângela, balbutia Francisco. Mais Dieu n'a pas voulu que j' imagine la possibilité de te rencontrer à côté de ma sainte sœur. J'avais beaucoup souffert et la récompense, ce devait être celle-ci...

Ângela baissa la tête, et réfléchit confusément à l'étrangeté de la situation.

Costa se reprit, comprit la gêne d'Ângela, et dit :

— J'ai déposé un baiser sur ton visage, Ângela, parce qu'il n'y a plus de considération qui te force à en rougir. Ton mari est mort.

— Il est mort ? crièrent les deux femmes, et leur expression à toutes les deux ne trahissait pas un sentiment qui conduirait à un deuil immédiat. Les yeux d'Ângela n'étaient pas chargés d'ombres funèbres ; le sourire de Joana irisait les couleurs

écarlates et bleues d'un habit de gala. Et si, à ce moment critique, planait une idée triste, il suffisait d'une foudrerie de Vitorina pour anéantir l'effet lugubre de cette nouvelle. Quand Francisco eut proféré : *Ton mari est mort*, la domestique, qui se trouvait dans la cuisine, se précipita dans la petite salle, en s'exclamant :

— Tant mieux ! Tant mieux !

Et elle pleurait de joie comme personne n'a pleuré pour un défunt, exceptés les héritiers, parents au quatrième degré.

Le moment était venu de relater l'affaire immonde. Omettant les faits essentiels, Costa raconta qu'il s'était entretenu avec Hermenegildo les premiers jours de sa maladie sur des circonstances particulières de sa vie ; comme d'autres malades en dehors de Rio l'avaient éloigné de son patient, il n'était en mesure de dire sur cette mort que ce qui importait le plus : à savoir qu'il était mort.

Prié de rapporter leur conversation, il raconta que le Brésilien ne faisait que se plaindre et donnait comme preuve de la déloyauté d'Ângela la vente des brillants, et son obstination à ne pas révéler à quoi elle destinait ces 1 650 000 réis.

— C'était... s'écria Joana et elle s'interrompit quand elle croisa le regard d'Ângela, qui paraissait lui faire des reproches et souffrir terriblement.

— C'était... quoi ? demanda Francisco Costa, affectant d'être troublé par les regards qu'elles s'échangeaient.

— Rien, lâcha Joana. Je voulais dire que c'était un mensonge.

— Un mensonge !... Non... Le bonhomme ne mentait pas ; et tu ne laisseras pas notre Joana démentir ton défunt mari, Ângela, rétorqua-t-il, en souriant devant les expressions inquiètes de la veuve. Et il poursuivit :

— Comment surprendrai-je un secret que ton mari n'a point pénétré avec toute sa police administrative et l'espionnage de ses amis ! Je n'ose te demander, mon amie, de me le confier. Ton mari voulait mourir convaincu que son or était entre les mains de celui qui lui avait disputé et avait conquis l'âme de son épouse. Il semble que le bonhomme avait besoin de rester dans l'ignorance pour pouvoir en faire état dans les comptes qu'il rendrait au juge qui voyait tes larmes, ma sainte amie. Je n'ai cependant pas consenti à ce qu'il se prévalût de son ignorance et j'ai juré, sur mon honneur, que tu m'avais fait une aumône de 1 650 000 réis. Mais l'aumône que tu faisais en les remettant au bénéficiaire, cela s'appelait du vol du point de vue de ton mari qui était maître de l'objet volé. *J'ai été volé*, pourrait-il dire au juge suprême. *Ma femme resterait innocente, pour ce qui est de ses devoirs d'épouse ; mais s'agissant d'une partie de mon être mercantile, elle m'a escroqué de 1 650 000 réis*, une somme qu'il gardait gravée dans son cerveau en lettres de bitume ardent. En supposant même que tu aies été volée, peu importe par qui, et trompée dans ton ardente charité, Ângela, il lui restait l'éventualité d'une restitution qui, en fin de compte, éclaircirait le mystère de ton innocence. Afin de lui inspirer l'espoir d'être encore remboursé, moi je lui ai raconté, Joana, l'histoire de cet argent qui t'a été rendu, alors que tu ne t'y attendais pas, et que tu ignorais que l'on vous avait jadis volé. Dans mon histoire, il y avait cette étrange coïncidence que la somme volée qui avait été restituée, était identique à celle qui, selon mon malade, lui avait été volée. Une remarquable similitude : 1 650 000 réis ! Il s'y ajoutait cette circonstance étrange qu'il était volé au moment précis où tu étais indemnisée, ma sœur ! Et ce n'était pas là une coïncidence ! Les brillants étaient vendus pour des sommes égales à celles que tu touchais, ma sœur, par la même occasion, de la fameuse personne de Viana, une personne honorable que je ne cesserai jamais de célébrer, malgré l'incognito !... Pourquoi, souris-tu, Joana ? Et toi, Ângela, pourquoi as-tu l'air stupéfait et embarrassé ?... Vous ne voulez pas entendre la

meilleure ? Ton mari était, un jour, probablement en train de compter les douzaines de contos dont les ailes d'or reluisaient autour de son lit, où il allait mourir seul, en blasphémant, et brûlé par la soif, sans un ami ou un indifférent qui lui éteindrait sur les lèvres le brasier de la mort ; un jour, disais-je, un homme s'approcha de lui, et dit :

— Je viens vous restituer les 1 650 000 réis qui vous ont été volés par votre épouse pour me les remettre à moi qui étais pauvre. Et moi, avec votre argent, je me suis fait une situation d'homme moins pauvre. Cette restitution constitue un devoir qui entraîne deux importantes conséquences: l'une est que vous mourrez, M. Hermenegildo, avec la certitude que vous laisserez, en plus de deux cents et quelques contos, cette somme supplémentaire à vos amis ; l'autre, c'est que vous partirez où cela se trouvera avec la certitude que vous avez eu le bonheur d'épouser une dame qui aurait pu vous voler et vous trahir ; mais qui s'est juste contentée de vous priver, l'espace de quelques années, de la délicate jouissance de ces billets. Mais, comme vous avez diffamé votre épouse, M. Fialho, il convient qu'elle soit lavée, non seulement du détournement de cet or, mais aussi de toute atteinte à sa dignité conjugale. Il est donc nécessaire que vous lisiez et que vous signiez ce reçu.

Et ton mari, mon amie, l'a lu, a touché l'argent et signé ce que tu vas lire, si cela ne t'est pas pénible.

La veuve et Joana lurent silencieusement le reçu que le lecteur connaît.

Quand la lecture fut achevée, agenouillé aux pieds d'Ângela, Francisco lui baisait les mains, en s'exclamant, le visage inondé de larmes :

— Je te remercie, fille de mon âme ! Bénie sois-tu, que Dieu a choisi comme messagère de sa miséricorde !

Et, baissant son visage jusqu'à ses lèvres, Ângela murmura :

— Mon saint, mon noble cœur !

XXIII

LES HOMMES HONNÊTES



IX MOIS APRÈS, Atanásio José da Silva, Pantaleão Mendes Guimarães et Joaquim António Bernardo, réunis dans la fameuse gargote du Maneta du Reimão, où ils allaient certains jours se gaver de merlan et d'oignons, une spécialité de cette taverne, s'entretenaient en ces termes :

— Nous avons mis dans le mille ou pas ? disait Atanásio... Vous avez vu... tout a fini par s'éclaircir ! Ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu des jobards pour dire que l'adultère de la fameuse D. Ângela n'était pas prouvé... La voilà maintenant marié avec ce type... Et elle n'a même pas laissé passer un an après la mort de son mari, vous comprenez ?

— Tout était clair d'un point de vue moral et physique, acquiesça Joaquim António. Ce coquin était un étudiant en chirurgie, d'après ce que j'ai entendu dire. Regarde si Hermenegildo n'a pas bien fait, ce carotteur se gobergeait et pas qu'un peu sur son dos ! Et voilà que notre Pantaleão, quand la nouvelle est arrivée de la mort de son mari, envisageait ici de partir à la recherche de la veuve pour lui donner quelques contos réis ! Il me semble que le mari se retournerait dans sa tombe, si nous agissions de la sorte...

— C'est que, expliqua le mari de Francisca Ruiva, je croyais qu'après avoir fait sa boulette elle se serait repentie ; mais, vu ce qui arrive, elle s'en tamponne ! Et baissant la voix, il continua : Ô mon cher Atanásio, entre nous, votre cousin de Rio a vite fait de ramasser tout ce qu'il pouvait ! Sans se fouler, sans prendre aucun risque, et sans passer pour un voleur, il nous a bien essorés d'une bonne quarantaine de contos... Tudieu, quel voleur ! Et vous pouvez lui pardonner, vous qui êtes son parent...

— Que vouliez-vous ? s'excusa Atanásio, j'ai chargé mon cousin de cette affaire parce que je ne voyais personne de plus adroit, vous comprenez ? Je croyais qu'il nous remettrait les titres en se contentant de récupérer une demi-douzaine de contos, mais vous avez bien vu sa lettre : *Ou vous me donnez quarante contos, ou je remets les titres à la veuve ou aux héritiers de Fialho*. Que faire ? Ou donner les quarante ou en perdre deux cents. Vous avez été d'accord et j'ai payé.

— Et ces autres six contos que vous avez donnés au mari de Rosa Catraia ? demanda Pantaleão.

— Il aurait été étonnant qu'en tant que valet de chambre d'Hermenegildo et sachant lire, il n'ait pas vu les titres en cherchant les billets avec cette petite garce, vous comprenez ? Et puis il a vu qu'ils avaient disparu et s'est mis à bavasser ; si bien qu'il n'y avait pour mon cousin d'autre solution que d'arranger le coup avec lui, et de me l'envoyer avec une lettre que vous avez vue, et vous avez été d'accord aussi pour qu'on le paie.

— Vous voulez connaître la dernière ? Devinez qui il y avait au bal de l'Assemblée ? La fameuse Rosa Catraia ! dit Joaquim António.

— Ça, c'est une nouvelle ! rétorqua Atanásio. C'est moi qui lui ai obtenu le carton d'invitation.

— Et elle en jetait vraiment ! ajouta le mari de la Maiata. Et elle tient ses promesses ?! Ce coquin de Fialho avait du goût ! Toutes celles que je lui ai connues savaient y faire !

— À ce que je vois, la Rosa ne s'est pas mal débrouillée !... fit observer Pantaleão.

— C'est sûr... convint Atanásio. D'après moi, ça doit lui faire trente contos avec ce qu'elle a empoché. Rien que les brillants d'Ângela valaient plus de cinq contos.

— Et elle les portait au bal, je les ai bien reconnus, confirma le commensal de la Sainte Maison.

- Il faut dire que c'est un vrai scandale, fit Pantaleão, sévère. S'afficher en public avec les bijoux de la femme de son patron ! J'avais bien envie d'en faire des gorges chaudes.

— Il ne manquerait plus que ça ! s'écria Atanásio. Et vous ne pourriez pas vous plaindre ensuite si son mari raconte qu'il a vu dans le portefeuille de Fialho une reconnaissance de dettes de cinquante-deux contos... Vous comprenez ?

— Parle bas, que diable ! répondit le voleur sourcilleux sur le point d'honneur. Vous ne savez pas qu'il y a encore des gens dans le potager ?

Les plateaux de merlan arrivèrent, avec la garniture d'œufs et d'oignons. Les panses se dilatèrent et les consciences se turent des membres de ce tribunal d'honneur qui avait condamné Ângela à l'infamie et à la pauvreté.

Gavés à en roter, les cols déboutonnés, les trois actionnaires les plus notables des banques de Porto s'en allèrent boire l'air balsamique du jardin de São Lázaro. Il n'y avait rien, absolument rien qui refit ces trois représentants de la classe des hommes de bien, parce que la loi qui imposait de marquer au fer rouge le front des voleurs a été abolie le 7 février 1523.

XXIV L'OPINION PUBLIQUE



OPINION des trois capitalistes à qui nous avons rendu justice dans le précédent chapitre rejoignait l'opinion générale de la société de Porto sur le mariage d'Ângela avec le chirurgien Costa. Les secondes noces avaient mis en évidence le crime des premières. L'infamie d'Ângela était indélébile, et il se peut qu'elle ait paru plus écœurante, dès qu'elle brava la morale en passant devant les amis de Fialho au bras de l'amant qui avait provoqué la mort de l'honorable Brésilien, à ce que disaient la Maiata, Francisca Ruiva et d'autres Ruivas qui méritent à mes yeux une chronique. Et elles l'auront. La courtoisie n'est pas de mise qu'avec les dames honnêtes.

Francisco José da Costa lut l'opinion publique dans les yeux détournés des groupes qui s'atroupaient sur les places, et dans les regards effrontés des mères qui parlaient à leurs filles en chuchotant de la déchéance de la femme de Fialho. Le chirurgien était la cible des injures crachées derrière son dos par ses propres collègues. L'argument en était simple : on l'accusait d'avoir payé ses études avec les brillants d'un Brésilien volés par sa femme.

Ângela trouva un jour dans la poche d'une veste une lettre anonyme récente où *un ami* conseillait à son mari de quitter Porto s'il avait besoin de vivre de son art. Et il ajoutait à ce conseil la raison qui avait inspiré un avis si amical : *La société juge odieuse la présence d'un homme qui s'est donné les moyens d'en faire partie avec l'argent d'une femme mariée. Et si cette femme a volé, déshonoré et tué son mari... mille fois plus odieuse !*

Ângela lut la lettre et pleura. Ensuite, elle se reprocha sa faiblesse, et de ne pas mériter les biens par lesquels Dieu avait récompensé sa patience face aux injures.

Elle garda la lettre et, dès que son mari fut revenu, se dirigea vers lui, souriante, et lui dit sur un ton plaintif :

— Pourquoi ne m'as-tu pas tout de suite montré cette lettre, mon chéri ?

— Ah ! répondit Francisco. J'avais l'intention de te la montrer, mais j'ai oublié la lettre et mon intention. Voilà ce qui s'est passé. Mais écoute, Ângela, cet oubli ne trahit ni de l'insensibilité, ni rien de ce qu'on appelle improprement du cynisme. Tu sais ce que c'est ? De la compréhension, de l'indulgence et le fait que je trouve l'opinion publique excusable.

Ângela l'interrompit :

— Excusable !...

— Oui, ma chérie. Te serais-tu déjà justifiée par hasard ? Et moi, me suis-je déjà justifié ? Non. La société savait qu'une femme mariée avait vendu des brillants ; que le mari de cette femme l'a chassée ; que ce mari est mort ; qu'un homme apparaît six mois après, marié à la veuve de l'homme volé, blessé à mort par le poignard du déshonneur... Que veux-tu, Ângela ? Qui osera nous défendre ?

— Mais toi, rends publique cette feuille signée par...

— Dieu m'en préserve, ma pauvre petite folle. Le reçu a été écrit et signé pour que tu saches que tu ne devais rien à ton mari, et que celle à qui l'on a volé des bijoux, c'est toi. Des satisfactions à la société ? Elles sont justifiées quand elle ne condamne pas les suspects sans les entendre, quand elle ne crache pas au visage

des victimes avant d'examiner les sillons qu'ont laissés les larmes. Notre cause devant la morale publique est perdue ; nonobstant, la réhabilitation t'était accordée par les juges, si tu avais hérité des deux cents contos de Fialho. Ceux qui blâment ma conduite, si j'étais à cette heure la mari d'une veuve à la tête de deux cents contos, parleraient de moi comme d'un *heureux coquin*, se sentiraient flattés de s'asseoir sur les coussins de mes chaises, et demanderaient civilement à mes laquais de leur faire la faveur de me remettre leur carte de visite. Mais, ma chérie, cette solitude qui règne autour de nous est le cordon avec lequel la main de la Providence balise le bonheur de deux âmes qui ne peuvent rougir l'une de l'autre. Quand je désirerai plus que je ne possède, quand je convoiterai des bonheurs que je suis incapable d'imaginer, Ângela, je te demanderai pardon d'avoir été le plus vil de tes ennemis.

Ângela le serra impétueusement dans ses bras, et murmura :

— Si tu voulais

— Quoi ? ma chérie...

— Vivre dans un village entouré de montagnes, seuls avec notre Joana, oubliés, et tellement aimés...

— Oui, je le veux, ma Providence. Tu as deviné à quoi j'aspire depuis je ne sais combien d'années...

— Je le sais, mon amour. Je le lisais dans tes livres, et combien de fantaisies je concevais pour compléter les tiennes... Si j'avais des enfants, et si je pouvais les convaincre que tout leur avenir et leur univers, ce serait l'espace compris entre les horizons qu'offrent nos montagnes...

— Et ne sais-tu pas, Ângela, rétorqua joyeusement Francisco, ne sais-tu pas que la chirurgie me manque ? Que toutes les portes se ferment ici devant moi ? Ne pensais-je pas que je reviendrais presque pauvre du Brésil ? Je suis venu, ma chérie, je suis venu. Je pouvais compter sur de gros revenus si je restais là-bas, mais ma richesse, c'était toi. J'ai de quoi au moins subvenir deux ans à nos besoins dans cette médiocrité dont tu fais un miracle d'abondance. Mais l'avenir...

— Où irons-nous donc, Francisco ? Je suis pressée ; je veux y aller demain, aujourd'hui, tout de suite...

— Il est un pays, vois-tu, qu'on appelle Barroso, où il n'y a pas de médecins. L'endroit est triste, montagneux, les maisons sont couvertes de chaume, les aliments grossiers, les températures glaciales en hiver, et les ardeurs de l'été brûlent les bruyères et assèchent les fontaines. Veux-tu aller à Barroso ?

— Et toi, serais-tu heureux d'y aller ?

— Oui.

— Allons-y, mon chéri ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme.

— Dès que tu sentiras venir la maladie ou la tristesse, nous nous rendrons dans des lieux plus doux, nous passerons de village en village, jusqu'à ce qu'une petite maison entre deux arbres t'invite à y vivre et à y mourir.

Quelques jours après, Francisco Costa, le grand praticien qui avait fait au Brésil honneur aux écoles de sa patrie, acceptait un poste dans un canton nommé Boticas, dans la région de Barroso.

Vitorina accompagna cette heureuse famille. En s'approchant de cette terre décrite sous des traits si sauvages par Francisco dans l'imagination de son épouse, les attentes rustiques se muèrent en aimables plaines cultivées, en terres couvertes de bosquets, en ruisseaux qui s'insinuaient en murmurant entre les buttes tapissées de pâquerettes. La maison réservée au chirurgien du canton était couverte de tuiles et, par trois petites fenêtres vitrées, donnait sur des prairies. Le potager compensait

substantiellement l'absence de jardin et, au lieu de mousse et de plantes grimpantes fleuries, verdoyaient les choux de Galice et les haricots verts en fleurs grimpaient sur les espaliers, un spectacle bucolique dont se régalaient Vitorina, qui se souvenait de la maisonnette rustique de ses parents.

Ângela s'exclamait, les mains jointes :

— C'est si beau ! Et il y aurait une âme triste dans ce hameau ! Comme cela me paraît misérable et obscur, d'ici, ce que nous avons quitté !

Joana fit tout pour embellir la maison avec le fort modeste mobilier que la municipalité avait généreusement mis à leur disposition pour se ménager l'estime du médecin.

Le lendemain, l'épouse de l'apothicaire ainsi que sa belle-soeur, l'épouse du *regedor*, les autorités de Monte Alegre avec leurs familles rendirent visite au chirurgien, qui avait là-bas le titre de docteur.

Tout cela faisait entrevoir à la rêveuse Ângela une ancienne façon de vivre, une sainte simplicité de mœurs et un adoucissement des âmes qui viendraient ici, exaspérées par la vie dans les villes.

Ce silence de la terre et du ciel représentait le cadre lumineux de ses espérances. Elle ne les aurait pas imaginées si en accord avec sa nature, en se voyant unie à l'époux chéri qui reflétait le bonheur de tous en exaltant le sien.

Le docteur commença à guérir, et la voix publique à proclamer des miracles. Des affections invétérées, des invalidités, des névralgies qui avaient résisté aux exorcismes, des colonnes vertébrales disloquées et jamais restaurées, tous les genres de maladies trouvèrent un remède ou un soulagement.

Mais l'effarement désarma toute louange quand le docteur fit venir un mendiant aveugle, et qu'après l'avoir opéré et soigné chez lui, il lui fit reprendre, une fois sa vue recouvrée, son ancien métier de maçon.

Des foules de parents et d'amis l'entouraient et tous lui demandaient en même temps s'il les reconnaissait.

Convaincus en constatant que l'aveugle, vingt ans après, avait revu les enfants qu'il avait laissés au berceau, ils prêtèrent au docteur les pouvoirs d'un être miraculeux, envoyé là par Notre Dame de la Santé, qui faisait l'objet d'une grande dévotion dans son église.

La clientèle du médecin s'élargit sur un rayon de six lieues et plus, par des chemins escarpés bordés de falaises.

Mais l'hiver arriva.

Les tourbillons de vent automnaux s'apaisèrent quand les neiges de Novembre commencèrent à couronner les chaînes de montagnes, et à superposer leurs couches durcies par les gels nocturnes sur les sentiers à chèvres qui unissaient un village à l'autre. Sans se laisser arrêter par les prières de sa famille, Francisco Costa se rendait toujours où on l'appelait. Et quand il franchissait les limites du canton pour visiter des malades, la nuit, dans la tempête, par les chemins déjà mentionnés dans la vie de Fr. Batoloméu dos Martires, et recevait deux cent quarante réis pour sa peine, Francisco déposait sur les genoux de son épouse l'obole gagnée au prix de bien de sueurs et frissons, et lui disait en souriant :

— Cela représente le salaire de deux ouvriers. Le laboureur s'est autant échiné pour le tirer de sa terre que moi pour le lui arracher d'un recoin de son coffre. Si je lui avais demandé plus, le malade aurait préféré la mort.

Ce qui lui assurait surtout ses revenus, c'était son habileté opératoire, principalement les opérations de la cataracte, grâce auxquelles son nom s'était répandu jusqu'au territoire espagnol.

À deux reprises, au cours de la première année, Francisco Costa eut l'occasion de déposer à la Caisse d'Épargne de sa femme une douzaine de pièces, en lui recommandant, sur le ton de la plaisanterie :

— Veille bien sur le patrimoine de notre premier enfant.

Ângela tressaillit de bonheur, comme elle tressaillait déjà en sentant dans son sein les premiers signes d'une maternité.

— Et quelle place aura notre enfant dans le monde ? Quel avenir lui offriras-tu ? demanda la fille du général de Noronha.

— Vu qu'on ne peut s'attendre à ce qu'il devienne le vingtième seigneur de Gondar, répondit en riant Francisco Costa, ce sera un artiste.

— Un artiste ?

— Un artisan, c'est plus portugais. Il aura une profession qui lui assure sa subsistance et celle d'une famille élevée de sorte qu'elle ait très peu de besoins. Il n'apprendra pas à lire, pour croire, ne possédera aucune clarté sur les Sciences Humaines pour bien entendre le *Pater Noster*, qui représente la science divine mise à la portée de l'homme, il dormira du pesant sommeil de l'ouvrier, pour ne pas imaginer les chimères qui ont fait de moi l'instrument de tes longues infortunes, mon pauvre ange !

— Mais aujourd'hui, mon chéri ! répondit-elle. Je n'ai pas tout oublié !... Le dédommagement n'est-il pas vraiment sans commune mesure avec ce que j'ai souffert ! Si Dieu me donne des filles, le bonheur que je demande pour elles, c'est celui qui est le mien...

— Mais tu as beaucoup souffert, Ângela... Et tes filles pourront être aussi heureuses que toi sans avoir souffert... Et il conclut, en la cajolant :

— Il faut qu'elles ne sachent pas lire des Rêves, ni écrire des *Espérances*...



XXV L'AVEUGLE



LE GÉNÉRAL de Noronha perdit complètement l'usage de la vue. Les spécialistes de Paris avaient renoncé à soigner cette cataracte avancée qui annonçait déjà la cécité, et présentait les symptômes de l'amaurose.

L'inconsolable aveugle allait sur ses soixante-dix ans. Il voulait retourner à Paris, mettant tout son espoir dans une opération, mais ses forces étaient de plus en plus réduites. La vieillesse de cet homme endurci par des chagrins de toute sorte, de l'effroyable solitude aux remords qui le tenaillaient, inspirait à la fois la compassion et la crainte. Une lente cachexie l'avait consumé jusqu'à n'avoir plus que la peau sur les os, et les globes de ses yeux grisâtres faisaient des embardées dans les orbites creuses, à la recherche d'un rayon de lumière.

Les parents et les amis qu'il avait repoussés ne cherchaient pas à le voir ces dernières années parce qu'ils savaient que le testament était fait. Les légataires qui s'échinaient à travailler une terre caillouteuse, ne cherchaient même pas à savoir si le Seigneur de Gondar était mort ou vivant. Il ne recevait donc la visite de personne. Le vieillard sentait le cadavre, et les plaintes de l'aveugle exaspéré mettaient en fuite jusqu'à la commisération des héritiers.

C'est le majordome João Pedro qui lui donnait jour et nuit le bras ou veillait sur sa somnolence inquiète. Il pleurait quand il le voyait s'arrêter tout à coup, les yeux levés vers le ciel, et crier : *Mon Dieu, mon Dieu, rendez-moi la vue ou tuez-moi !*

Et lors d'une de ces apostrophes à la Providence divine, qui finalement s'était manifestée par cette ténébreuse cécité de l'âme et du corps, João Pedro dit :

— Si vous voulez que Dieu vous écoute, fidalgo, suivez la loi chrétienne, ayez pitié de votre fille, pardonnez-lui, par le divin amour de Dieu. Il se peut qu'ensuite la miséricorde de Jésus-Christ s'apitoie sur vous.

— Et qui t'a dit à toi qu'elle était ma fille ? dit l'aveugle en posant la même question qu'un an avant.

— Vous-même, Monsieur, quand elle venait vous voir ; vous m'avez souvent écrit là-bas, au palais : *Envoyez-moi de bons fruits, j'ai ma fille ici*. Vous me pardonnerez, fidalgo, mais vous n'avez cessé de l'appeler votre fille que lorsqu'elle a voulu se marier avec un travailleur.

— Et elle a mal tourné, rétorqua l'aveugle, rancunier.

— On vous a menti, fidalgo ; elle n'a pas commis d'autre mauvaise action que de vouloir être l'épouse d'un pauvre.

— Tu ne sais rien, pauvre crétin. J'ai là-bas une lettre de ma sœur Beatriz.

— Je le sais bien, Monsieur.

— Tu le sais ? Qui te l'a dit ?

— D. Ângela.

— Qui la lui a montrée ?

— Elle l'a vue quand elle vous a écrit une lettre sur votre bureau. Cette lettre dit que les domestiques de Madame votre sœur, que Dieu lui pardonne, avaient arraché la fidalga des bras de ce fameux fils de sacristain. C'était un mensonge à faire tomber sur soi la colère des anges. Quand votre fille, désespérée, était partie à la recherche de cet homme, elle ne l'a pas trouvé, il était parti pour Porto.

- Qui te l'a raconté ?
- Vitorina, qui est partie de Gondar avec D. Ângela, quand elle avait deux ans ; le chapelain lui-même, et tous les domestiques de D. Beatriz qui se trouve là où l'on apure les comptes.
- Pourquoi ne me l'as-tu pas dit jusqu'à aujourd'hui ?
- Parce que vous étiez désespéré quand je commençais à parler de D. Ângela, et puis...
- Et puis quoi ?... Tu ne réponds pas ? !
- Vous commenciez à dire que vous revoyiez la mère de la petite, et à agiter les bras que j'en étais épouvanté.
- C'est bon ! C'est bon ! murmurait le vieillard d'une voix gutturale, cherchant, de ses mains tremblantes, la bouche de son domestique.
- Et il retombait dans une prostration pensive qui durait des heures et des jours.
- Il se réveilla une fois soudain en pleine nuit, appela João Pedro, saisi d'angoisse, et lui dit :
- Qui marche dans la maison ?
- Personne, Monsieur... Ce seront les rats, il y en a parmi eux qui ont la taille d'un cochon de lait.
- Ne te moque pas de moi, João !
- Ô fidalgo ! Moi, me moquer de vous !...
- Il y a du monde... les pas et la voix, ce sont ceux d'Ângela...
- Plût à Dieu que ce fût elle... Vous étiez en train de rêver, et, de temps en temps, vous parliez de votre fille.
- Je parlais ?
- Oui, Monsieur.
- Alors, c'était un rêve...
- Et si elle apparaissait... Si vous la voyiez tout à coup...
- Ne vois-tu pas que je suis aveugle... Aveugle... mon Dieu !
- Effectivement, mais si vous entendiez sa voix, et si vous lui permettiez de vous baiser les mains...
- Quand l'as-tu vue ?
- Moi, Monsieur ? Je l'ai vue il y a huit ans, quand vous étiez en France, Monsieur, et que vous m'avez demandé de lui remettre le coffret à bijoux...
- Et où était-elle ?
- Près du bourg de Barrosas, et elle s'est mariée le jour où je suis arrivé... Je vous l'ai déjà raconté, Monsieur...
- Mais elle m'a écrit il y a à peu près un an et demi. Où était-elle alors ?
- À Porto.
- Et tu n'as plus rien appris sur elle ?
- Non fidalgo... Ça s'est passé comme ça... marmonna le majordome, je veux dire...
- Tu as appris quelque chose ou pas ?
- À moi, elle n'a rien écrit, mais ici, à Ponte, j'ai entendu dire que son mari l'avait chassée puis était parti pour le Brésil.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas... s'empressa de répondre João Pedro, comme un qui aurait attendu cette question, et se préparait à cacher des rumeurs infâmes sur la fille de son maître.
- Tu ne sais pas ? Quelque nouvelle honte !... Qui t'a conté cela ! Je veux savoir...

— Je ne me souviens pas de qui je l'ai entendu... Il me semble que ç'a été d'un moine qui est mort à présent.

— Et qu'est-elle devenue ? Tu le sais ?

— Non, Monsieur.

— Je veux que tu le saches... Va à Porto pour le savoir... Renseigne-toi là-bas.

— Et qui restera à côté de vous, Monsieur ?

— N'importe quel domestique. Pars aujourd'hui, dès qu'il fera jour... J'ai rêvé que je la voyais... Voir, mon Dieu, voir ! J'ai rêvé que je la voyais... Et mon cœur était joyeux... Cherche-la moi, cherche-la moi, João !

Six jours après, le majordome revenait, accablé, de Porto. Les recherches effectuées lui apprirent qu'Ângela, en butte à l'opprobre et au juste mépris de tout le monde, s'était mariée avec un chirurgien à cause duquel son mari était mort de chagrin ; et personne n'était capable de dire exactement autour de la maison où elle avait habité ce qu'ils étaient devenus. Il y avait pourtant des gens qui affirmaient qu'ils étaient partis pour le Brésil.

João Pedro ne donna pas toutes les informations recueillies, il dit juste que D. Ângela, veuve de son premier mari, s'était remariée, et qu'elle était partie pour le Brésil ou pour on ne sait où.

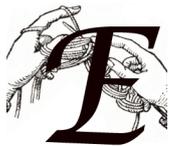
En voyant le visage creusé de son maître contracté par l'angoisse, le majordome pleura de compassion, et à cause de son regret de ne pas avoir trouvé Ângela.

— Ne vous mettez pas maintenant dans cet état, fidalgo, dit ce domestique affectueux, d'une voix brisée.

— Dieu, hoqueta le vieillard, j'ai été pris du désir de l'avoir près de moi, pour redoubler mon martyre !... Que votre volonté soit faite, Seigneur !...

—

XXVI LA PROVIDENCE



N 1853, un gentilhomme de Chaves, du nom de Pizarro, descendit à Ponte de Lima, chez des parents qui étaient également apparentés au général Simão de Noronha.

On disait, au souper, que le général avait accepté le titre de comte de Gondar en son extrême vieillesse, aveugle, sans descendant, sans relation aucune, sans le moindre plaisir dans sa vie, fermé à tout commerce et, à ce qu'on disait, l'esprit tellement atteint qu'il laissait trois énormes domaines, sans aucune charge, aux frères de la femme ramassée dans le ruisseau qu'il avait épousée dans sa prime jeunesse.

— Et il est aveugle, ce comte de Gondar ? demanda le fidalgo de Chaves. Incurablement aveugle ?

— S'il y avait un remède, il l'aurait trouvé à Paris où il s'est déjà rendu deux fois.

— Dans ma province et près de chez moi, reprit l'homme de Chaves, il y a un chirurgien de l'école moderne qui a accompli des prodiges dans les opérations de l'œil. Si j'étais sûr que le comte consentirait à se faire examiner, je me ferais un devoir de l'amener au docteur Costa, comme on appelle là-bas, et sans flagornerie, cet admirable médecin.

— Qui va le lui demander ? Ça fait plus de dix ans qu'il ne reçoit vraiment personne.

— Peu importe. C'est moi qui irai le trouver.

Il y alla, s'annonça, on l'introduisit parce que le comte se souvint qu'il avait connu, au cours des premiers combats pour la liberté, un général oncle du seigneur qui se faisait annoncer.

Le visiteur dit ce qui l'amenait. Il parla des exploits du docteur Costa et se proposa pour le conduire à Ponte.

— Ce sera inutile ; mais qu'il vienne, je lui enverrai ma litière. Si je pouvais y aller...

— Et pourquoi n'y allez-vous pas, Comte ? s'empessa de dire le parent, qui applaudissait le projet. L'exercice devrait vous faire du bien. C'est un voyage de deux jours et demi. S'il décide de vous opérer, vous vous installerez chez moi à Chaves, ou à Monte Alegre où il y a toutes les commodités ; si vous vouliez être opéré à Ponte, ce serait plus difficile pour le docteur qui a une clinique, et ne pourrait pas surveiller comme il faut les soins et la convalescence après l'opération.

L'aveugle revint à la vie. L'espoir galvanisa ses articulations rouillées par l'immobilité. Plein de reconnaissance, il serra dans ses bras ce parent dévoué, et tomba parfaitement d'accord avec lui pour partir le lendemain.

Heureux de bavarder, il aborda plusieurs sujets. Il parla de l'émigration, des espérances d'alors, des batailles de Porto, de la bravoure des civils, des prouesses du libérateur, et finit par dire avec un malicieux sourire pour accompagner ses pénétrants brocards :

— Vous savez ce qui a permis de gagner la guerre ? Ce n'a pas été l'idée de patrie, ni la haine du despotisme, ni l'amour de la liberté. C'est que D. Pedro a exclu toute possibilité de revenir au Brésil au cas où on aurait mis en lambeaux ici son étendard d'aventurier, c'est que chaque homme du Mindelo défendait sa propre vie, sous la menace du gibet ou de l'exil, et c'est que chaque citoyen était obligé de défendre sa femme et ses enfants. Un jour, à Porto, D. Pedro demandait à un vieillard éclopé qui était sorti en armes en entendant sonner le tocsin : *Toi aussi, vieillard ?* et le vieillard répondit *Moi aussi, crénom ! C'est à cause de vous, Majesté, que je suis ici pour défendre mes petits-enfants.* Cette réponse explique le triomphe prodigieux de D. Pedro.

Le comte développa sa diatribe politique, décochant contre généraux et politiciens des traits acérés dignes de relever un article de fond dans la presse politique au Portugal. Il oublia cependant un point fort important : comment expliquer la complaisance dont il avait fait preuve en acceptant et en payant un titre obtenu parce que l'actuel Ministre de la Guerre, un camarade du vaillant Simão de Noronha, en avait parlé au roi. Ça lui allait bien d'afficher son mépris pour les faveurs qui allaient de pair avec son dédain pour une liberté qu'il avait contribué, qu'elle fût bonne ou mauvaise, à établir. On lui pardonnera cependant sa mauvaise humeur eu égard aux amertumes de sa vieillesse, et à la dévorante concentration que lui imposait la cécité, en l'isolant de tout commerce.

— C'est dommage, déplora le gentilhomme, qu'en ces années où vous êtes à ce point privé des attentions d'une famille, vous vous voyiez seul, et forcé de remâcher vos chagrins...

— Les effets d'une consternante jeunesse, dit laconiquement le vieillard.

— Et il ne vous reste pas des parents estimés qui suppléeraient à l'absence d'enfants ?

— Non, Monsieur.

La concision des réponses réduisit son interlocuteur au silence.

— Voulez-vous alors, Monsieur, que nous partions demain pour Boticas ?

— Si cette faiblesse ne s'est pas aggravée, qui me permet à peine de me traîner d'une chaise à l'autre, vous m'obligeriez vraiment en m'accompagnant. Si le docteur juge que l'opération est praticable, je demanderai à mon écuyer et à quelques domestiques de partir.

— Vous pouvez disposer de mes domestiques ainsi que de moi-même.

— Je vous suis très reconnaissant de votre bonté ; laissez-moi vous embrasser, il y a beaucoup d'années que je n'ai pas senti quelqu'un dans mes bras. Il me semble que vous êtes encore jeune...

— Non, Monsieur, j'ai quarante ans.

— J'étais déjà décrépité à cet âge. À vingt-six ans, mes cheveux ont blanchi, et à trente, ils sont tombés. Quand je suis rentré au Portugal, après un exil de treize ans, mes domestiques m'ont demandé qui je voulais voir.

— Et vous n'y avez alors plus trouvé personne de votre famille ?

— Que j'eusse aimé... non. J'avais des sœurs qui n'ont jamais compté pour moi, et je ne comptais pas pour elles. J'avais une fille...

— Elle est morte ?

— Oui.

Le comte de Gondar serra les mains de l'homme, qu'il appréciait, parce qu'il savait que celui-ci voyait ses larmes et il murmura :

— Vous voyez ? Il n'y a plus de lumière dans ces yeux, il y a le sang de mon cœur. Vous voulez savoir ? Je suis l'homme le plus sévèrement châtié et le plus malheureux qui soit né sous le soleil. La sépulture refuse de m'accueillir depuis cinquante ans parce que je suis mort alors. Je suis mort alors, Monsieur.

Et il serra convulsivement contre son sein les deux mains de l'aristocrate.

— Ça va... poursuivit-il, satisfait. Je vais mieux... Je me suis soulagé... Je me sens si bien !

Si l'on pouvait pleurer une heure pour douze de folies...

— Vous voyez bien, Monsieur, combien une famille vous ferait du bien... La perte de votre fille vous a été fatale.

— Et vous savez que je l'ai perdue, Monsieur ?

— Je le sais pour avoir eu l'honneur de vous l'entendre dire il y a un instant, Monsieur le Comte.

— Ah ! C'est moi ?...

— Oui, vous m'avez dit, Monsieur, que votre fille était morte.

— Qu'elle soit vivante ou morte... elle est morte. Vous n'avez jamais entendu parler d'elle ?

— Non, Monsieur.

— Ils ont tous oublié ! Personne, ici, à Ponte ne vous a parlé d'elle... même pas les Abreu ?

— Non, Monsieur le Comte.

— C'est parce qu'elle est devenue pauvre... C'est parce que je l'ai repoussée. Tout le monde l'a méprisée, sans se soucier de savoir si j'avais raison ou si elle avait mérité, par quelque infamie, d'être méprisée... Et c'est pour cela... qu'elle est morte.

L'homme de Chaves ne se faisait pas sur l'entendement du Comte une idée assez nette pour être sûr qu'il fût sain d'esprit. Il n'arrivait pas à démêler si sa fille était vivante ou morte, et n'osait pousser plus loin ses investigations agaçantes sur les troubles mentaux du vieillard.

Il se tut, profita d'un moment opportun pour prendre congé, et alla se renseigner

sur le mystère de cette fameuse fille.

Les informateurs lui dirent tous que le comte avait vraiment eu dans sa jeunesse une fille naturelle d'une célèbre fidalga de son époque, mais que cette petite avait mal tourné comme sa mère.

L'aristocrate comprit alors ce que signifiait mourir, et ressentit une profonde compassion pour le père de cette enfant perdue.

XXVII LE JOUR SE LÈVE



RANCISCO José da Costa fut appelé d'urgence pour aller visiter un comte logé à Monte Alegre.

— Le comte de quoi ? demanda Ângela, brûlant de savoir quel noble gravissait les montagnes de Barroso pour voir son mari.

— Le comte de Gondar, dit le messenger.

— De Gondar ? fit observer Ângela à son mari. J'ai cru qu'il n'y avait que le palais de Gondar de mon père !

Or Francisco ne lisait pas de gazettes, et ne savait pas que le général Noronha avait été anobli. C'est pour cela qu'il ne releva pas l'observation de son épouse, et qu'il ne chercha pas à connaître l'origine du comte.

Il arriva à la demeure de Monte Alegre.

On l'amena devant le vieillard aveugle, à l'aspect cadavérique et dont l'angoisse faisait peine à voir.

Costa l'examina brièvement, et demanda :

— Cela fait combien de temps que vous avez commencé à souffrir des yeux, Monsieur le Comte ?

— Cela fait neuf ans. Je me trouvais à Paris pour soigner des névralgies à la tête.

— Que vous a-t-on dit, Monsieur, que c'était, l'amaurose ou la cécité ?

— Les deux ; mais une opération semblait encore prématurée. Puis deux médecins que j'ai consultés, ici, au Portugal, n'ont pas été favorables à une opération ; l'un d'eux était enclin à croire que ma cécité était due à une paralysie.

— C'est de l'amaurose, dit Francisco Costa.

— Cela peut s'opérer ? demanda le comte, inquiet.

— Oui, Monsieur le Comte.

— Pensez-vous qu'on puisse nourrir quelque espoir ?

— Autant qu'on le peut quand on opère.

— Et vous espérez me rendre la vue ?

— Oui, je crois que vous recouvrirez la vue.

— Heureuse l'heure où mon ami que voici m'a appris à Ponte de Lima votre existence ! s'exclama le comte.

— Monsieur le Comte de Gondar, dit l'homme de Chaves au chirurgien, est le fameux général Simão de Noronha.

Costa dévisagea l'aveugle, et baissa machinalement la tête.

Celui qui avait fait les présentations continua :

— J'ai vu deux miracles que vous avez accomplis, et dès que j'ai appris ce dont vous souffriez, Monsieur, j'ai pris sur moi de vous prier de venir, car j'ai une

grande confiance, docteur, en votre savoir-faire.

— Je vous remercie de la confiance imméritée dont vous honorez le peu que je sais valoir. Où voulez-vous être opéré, Monsieur le Comte ?

— Si c'était possible, dans la région où vous résidez, répondit l'aveugle.

— Je ne crois pas qu'il y ait à Boticas une maison qui convienne, fit observer Pizarro.

— Il y en a une, rétorqua le chirurgien.

— Oui ? fit le comte.

— C'est la mienne, reprit Costa. Si vous voulez...

— Je le veux, mon Dieu, je le veux ; et je ne puis vouloir autre chose, et je vous serre dès à présent les mains avec la plus profonde reconnaissance, dit le vieillard, joyeux.

— Vous ne pouvez être mieux logé, confirma le parent.

— C'est une maison de village, répondit Costa en souriant. Mais tant que vous serez aveugle, Monsieur le Comte, peu importe le luxe de la décoration ; et quand vous aurez recouvré la vue, vous retournerez chez vous. L'essentiel, c'est que vous ayez un lit, un chirurgien à votre disposition, et des gens qui s'occupent de vous. C'est ce que je vous offre.

— Je n'ose vous dire, Monsieur, que je rémunérerai ce qui peut être rémunéré, dit le comte ; mais la plupart de vos bienfaits ne se rémunèrent pas avec de l'argent.

— L'argent, dans ces villages, Monsieur le Comte, rétorqua Francisco, ne présente pas tellement d'attraits, parce qu'on ne trouve pas ici, et c'est tant mieux, les tentations qui lui en donnent.

— Je ne sais pas, dit pensivement le général, comment un chirurgien aussi qualifié s'est acclimaté à Barrosa.

— Je cherchais un mode de vie sobre, qui suffit amplement pour assurer le bonheur domestique.

— Vous êtes donc heureux ici ?

— Plus qu'on ne dit qu'il est possible de l'être en ce monde.

— C'est le premier homme qui me fait cette réponse ! s'émerveilla le général, tournant la tête dans la direction où il devinait du monde. Vous n'avez jamais été malheureux ?

— Je n'ai été malheureux que trente-et-un ans.

— Et quel âge avez-vous ?

— Trente-trois, Monsieur le Comte.

— Alors votre bonheur est tout récent ! L'avez-vous trouvé ici ?

— Le bonheur parfait, insurpassable, je l'ai trouvé à Barroso.

— Vous avez de la famille ?

— Une femme, un fils et une sœur.

— Ce sont les délices de votre vie, n'est-ce pas ?

— Absolument, répondit Costa, effaré du ton très doux qui estompait le caractère farouche du père d'Ângela, et de l'amant de Maria d'Antas.

— Moi aussi, fit l'aveugle, j'ai été marié, et j'ai tendrement aimé ma femme, qui est soudainement morte de chagrin quand elle m'a vu blessé à mort dans un combat. Je comprends cet amour sublime et sacré d'un mari...

— Et celle d'un père ?... Vous n'avez pas le bonheur d'avoir des enfants ?

— Non... Je n'en ai pas eu, balbutia sèchement le comte, et il détourna le cours de la conversation en demandant :

— Quand voulez-vous, Monsieur, que je me rende à votre hospitalière demeure ?

— Demain, si vous voulez. J'envoie aujourd'hui quelques ordres afin que l'on

prépare les appartements que vous allez honorer de votre présence, Monsieur le Comte.

— Oh, Docteur ! Je vous baise les mains. Et pourrai-je faire venir un écuyer qui s'occupe de moi depuis des années ?

— Il ne manquerait plus que non ! Je vous attendrai, à moins que vous me demandiez de vous accompagner dès maintenant...

L'homme de Chaves le coupa :

— C'est moi qui accompagnerai mon ami.

— Je suis à vos ordres, Messieurs, dit Francisco Costa avant de sortir.

— Cet homme me semble extraordinaire ! estima le comte. Il a des airs altiers, vous ne trouvez pas ?

— Et encore, vous n'avez pas vu, Monsieur, l'imposante gravité du visage ! Les manières sont celles de la bonne société, et le regard est aussi pénétrant que celui d'un aigle. Je prenais plaisir à l'entendre.

— Moi aussi ! Je vous dois beaucoup, mon ami ! Et, de plus, vous m'offrez un chirurgien sympathique, avec une famille qui rendra les heures plus légères ? Je vous dois beaucoup !

Le chirurgien entra chez lui, apparemment tranquille.

— Qu'avait le comte ? demanda Ângela.

— Il est aveugle, ma chérie.

— Oh, le pauvre ! Et ça peut se guérir ?

— Oui.

— Que Dieu le permette. Pars-tu l'opérer ?

— C'est lui qui vient se faire opérer.

— À Boticas ?

— Chez nous.

— Le comte vient ici !... La maison est dans un état !...

— Ne t'ai-je pas dit qu'il était aveugle, ma petite ?

— Et quelle chambre lui donnes-tu ?

— La nôtre.

— Que ce soit la mienne, alors, dit Joana.

— La nôtre convient mieux, répliqua Francisco. Tu cèdes ta chambre au comte, Ângela ?

— Bien sûr, mon amour. Quel homme est-ce ?

— Il a soixante-dix ans.

— Il est si vieux ! Et tu vas l'opérer ?

— Oui.

— D'où est-il ?

— Il est venu de Ponte de Lima.

— De Ponte de Lima ? De quelle famille ?

— Des Noronha Barbosa.

— C'est un parent à moi, alors.

— Oui, et un parent très proche. C'est ton père.

— Mon père ?!... Tu plaisantes, Francisco ?

— Le comte de Gondar, l'aveugle qui vient chez toi, est ton père, Ângela ; c'est le général Simão de Noronha.

— Et il le sait ?... s'exclama Ângela en haletant. Il le sait ?

— Où il vient ? Non, et je ne veux pas qu'il le sache après être arrivé. Dès qu'il entrera, tu perds ton nom, et tu t'appelles ?... Comment vas-tu t'appeler ?... Maria. Si tu te sens des élans de fille, tu les réprimeras, c'est ton plébéien qui te le

demande, le fils du très honorable sacristain qui a tendrement aimé ses enfants et les a quittés en promettant de veiller sur eux du Ciel. Le comte de Gondar est ici, à la maison, un malade que l'on soigne. Il n'existe entre nous que la relation entre un chirurgien et son patient. Tu es l'épouse de l'un ainsi que la fille rejetée et abandonnée de l'autre. Que te dit ton cœur, Ângela ?

— Qu'il est mon père... et plus malheureux que moi...

— Eh bien, éprouve de la compassion pour lui, aime-le, mais ne m'empêche pas de lui rendre la vue. Quand il te verra, il se sera passé quelque temps ; mais tu peux le voir et lui parler pourvu que, tout de suite après l'opération, et quand on aura changé les pansements, il ne te voie pas.

— Mais, dès qu'il me verra, il est probable qu'il me reconnaisse...

— Si c'est le cas, ta dignité te conseillera. Il est absolument indispensable que tu suives les instructions du chirurgien. Si des fièvres surviennent, qui résulteraient de violentes commotions, je perdrai le plaisir de montrer au comte de Gondar une famille heureuse sans blason à son portail, ni or dans ses coffres. Quand le comte saura chez qui il se trouve, je tiens beaucoup à ce que la maîtresse de maison se fasse seulement connaître comme la fille de D. Maria d'Antas.

Ce qui prouve que les utopies singulières quand on aime à dix-huit ans sont fort semblables à celles de Francisco Costa à trente-trois ans : de singulières utopies s'agissant de la dignité de l'homme.

XXVIII CONFIDENCES DE L'AVEUGLE



LE CŒUR TROUBLÉ d'Ângela battait au tintement lointain des grelots de la litière dans laquelle le comte de Gondar pénétrait à Boticas. Frappées de cette coïncidence, Joana et Vitorina échangeaient des considérations fort religieuses sur cet événement.

Francisco était allé au bout du village pour guider le cocher. Apprenant que le docteur était venu l'attendre, il fit arrêter la litière pour serrer la main du *deuxième créateur de sa lumière*, selon son expression.

Costa marcha au niveau de la portière, et prit le vieillard dans se bras quand la litière s'arrêta à la porte du potager.

Ângela et les autres guettaient aux fenêtres. Vitorina se signait en murmurant :

— Ah ! Il est vraiment au bout du rouleau ! Quand on a vu cet homme il y a quarante ans !

Ângela s'éloigna de la fenêtre pour essuyer ses larmes.

Le comte monta au bras de Francisco les quelques degrés qui menaient du potager à la petite pièce qui lui était destinée.

Le meilleur siège était une chaise-longue rembourrée en toute hâte par Ângela et Joana avec un petit matelas de laine et de percale écarlate, et deux oreillers avec leurs taies de volants repassés.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur le Comte, et vous incliner en arrière, dit le médecin. Un fauteuil vous conviendrait mieux, mais je n'en ai pas.

— C'est magnifique, dit le général, en s'appuyant au dossier. Comme cette maison a l'air fraîche ! On dirait que le bonheur dégage un arôme particulier,

cousin Pizarro ! ajoutait le général en se tournant dans la direction où il supposait de se tenir le gentilhomme de Chaves. Où m'avez-vous amené, Monsieur !... J'aurai vraiment l'impression de me trouver au ciel quand je pourrai voir cette maison et les bienheureux qui y vivent !... Vous ne m'avez pas fait l'honneur de me présenter votre épouse, votre enfant et votre sœur, M. Costa.

— Je les appelle ; ce sont vos servantes que je vous présente. Maria et Joana, venez offrir vos services à Monsieur le Comte.

Les deux femmes entrèrent ; Vitorina portait un enfant d'un an et demi dans ses bras.

Le comte fit mine de se lever quand il sentit des frottements de tissus.

— Ne vous levez pas, Monsieur, dit Francisco da Costa en le retenant. Voici ma femme et ma sœur.

L'aveugle tendit les mains, prit celle des femmes :

— Celle de gauche, laquelle c'est ? demanda-t-il.

— C'est ma femme.

— J'ai l'impression, nota le comte, que la présence d'un vieillard aveugle vous touche sensiblement, Madame... Vous avez la main brûlante et qui tremble... Si vous avez pitié de cette vieillesse dans les ténèbres, ne vous donnez pas cette peine, votre mari vous donnera la satisfaction de me rouvrir le monde en me rendant la vue.

— Plaise à Dieu... balbutia Ângela.

— Il me reste peu de temps à vivre, reprit le comte ; mais je voudrais voir encore le soleil, fût-ce un jour, le ciel que je ne vois plus depuis deux ans, dont j'ai compté chaque nuit, parce que je ne distinguais pas les jours des ténèbres. Vous serez les témoins de ma folle allégresse... J'entends la voix d'un enfant qui appelle sa mère... Est-ce le vôtre, madame ?

— Oui, Monsieur le Comte.

— Laissez-moi lui donner un baiser, s'il n'a pas peur de moi.

L'enfant ne fit aucune difficulté pour passer dans les bras du vieillard, recevoir un baiser, et resta immobile, à le regarder, avec une insistance enfantine.

— Voici la petite fleur qui s'épanouit sur une sépulture... dit le vieillard. Quel groupe charmant, non ? Je suis allé en France dans je ne sais plus quel palais de Charles X, et j'y ai vu une peinture de ce genre avec une légende qui disait : *Aurore éclaire un tombeau...* Allez va, mon ange qui doit être bien surpris de se voir au milieu des ruines de quelque soixante-dix ans !... Le voici, D. Maria...

Ângela aurait bien voulu cacher ses sanglots au gentilhomme de Chaves qui la contemplait, comme effaré d'une telle sensibilité ; mais la commotion était dominée par la crainte injustifiée de se trahir.

— Vous aviez raison, dit Pizarro, de supposer que D. Maria éprouvait de la compassion. La voici le visage couvert de larmes.

— Merci pour votre compassion, mille fois merci, Madame ! dit l'aveugle, reconnaissant, d'une voix tremblante.

— Maria, dit Francisco, faites apporter du bouillon à Monsieur le Comte.

— Je n'en ai pas envie ; mais il est de mon devoir d'obéir à mon médecin, fit docilement le comte.

— Et vous dînez un petit peu plus tard, poursuivit Costa, en s'adressant au parent du comte.

— Je vais me retirer parce qu'on m'attend à Monte Alegre, et j'ai déjeuné pour dîner la nuit. Je reviendrai ici, si vous m'en donnez l'autorisation, tous les trois jours.

— Chaque fois que vous voudrez me faire cet honneur. Monsieur le Comte va être opéré après-demain. J'ai fait appeler un assistant à Chaves, et il ne sera pas là avant...

En se retirant, le gentilhomme félicita son cousin pour la chance qu'il avait d'être hébergé au sein d'une famille aussi affectueuse.

— Au bout de trois jours, j'aurai l'impression que c'est la mienne, dit l'aveugle en prenant le bouillon des mains d'Ângela, tandis que Joana rapprochait les coussins pour qu'il y appuyât ses bras.

Et, devant cette scène, Vitorina, les mains jointes, les lèvres contre le bout de ses doigts, et la tête légèrement inclinée, ne détachait pas ses yeux fascinés de la tête de Simão de Noronha.

Et elle le comparait avec le galant capitaine de cavalerie, le jeune homme aux yeux noirs et au teint basané, le rude chasseur qui apprenait à ses chevaux à franchir des falaises, l'amant trahi de D. Maria d'Antas, enfin. Et, quand l'esprit de la vieille trébuchait sur ce nom, comme sur un tombeau, elle ne pouvait s'empêcher de voir, à côté de l'ancien, le spectre terrifiant de la femme étranglée.

Le lendemain, le chirurgien alla visiter ses malades sur un rayon de quelques lieues, après avoir fait cette recommandation à son épouse :

— Sois ce que tu dois être, ma petite. Refrène ton cœur, si tu le sens plus pusillanime que je ne le souhaite.

— Compte sur moi, Francisco. Il ne me voit pas pleurer.

Les deux femmes s'assirent devant le canapé pour coudre les bandeaux et les linges nécessaires au traitement. Antoninho rampait sur la chaise-longue, et se déplaçait en se retenant au bord du capitonnage et aux genoux de l'aveugle qui ne le laissait jamais passer sans lui donner un baiser. L'enfant riait aux éclats quand il arrivait à tromper le vieillard qui feignait d'en être fâché.

Qui aurait vu six jours avant dans son petit palais à Ponte l'aveugle solitaire, le front courbé vers sa poitrine, les bras ballants ou pris d'agitation, quand il s'en prenait à ses ténèbres intimes, dans l'espoir qu'une étincelle lui permît d'entrevoir la vie en dehors du tombeau ! qui le verrait dans la modeste maison de Boticas jouer avec un enfant et rire de gamineries qu'il ne voyait pas, prendre du plaisir à écouter Joana lui décrire les maisons du village, les tenues des femmes de Barrosas, leur façon de parler, les bagatelles dont les personnes gaies agrémentent habituellement leurs heures !...

Cette insolite transfiguration, qu'est-ce qui l'a provoquée ? L'espérance de revoir le jour ? Le contact avec une famille heureuse ? La mystérieuse influence de cette puissance sans nom et dont on ne peut se faire une idée dans les actions de la Providence ?

Tout cela, et tout ce qui peut apparaître à des âmes imprégnées de spiritualisme, ne nous donne pas les raisons d'un changement aussi radical.

J'oserais, moi, expliquer tout cela en peu de mots. La parole de Dieu embrasse l'inconnu sur terre comme au ciel, ce qui reste incompréhensible dans l'âme, l'insondable lien entre les choses devant lequel la raison naturelle, dont la portée est courte et l'orgueil inflexible, capitule parce qu'elle se heurte à trop de paradoxes. Dieu. Pourquoi pas ?

Si Simão de Noronha avait fait une faute, le fouet de la justice n'aurait-il pas claqué, à l'instant même où il s'emportait, dans les fibres du corps ? La lampe de la foi ne s'est-elle pas d'abord éteinte en lui ? Dieu ne l'a-t-il pas privé de son amour paternel pour lui enlever la tendresse de sa fille ? Ne lui a-t-il pas rendu la société odieuse pour mieux le renfermer en lui-même ?

S'il est rationnel de reconnaître la Providence dans une expiation à si longue échéance, sera-t-il absurde de reconnaître sa miséricorde dans cette aube radieuse après quarante ans de nuit, de colère, de dégoût, d'athéisme, de remords et d'enfer ?

Le comte disait donc joyeusement :

— Vous parlez bien peu, D. Maria, D. Joana est plus causante.

— Je parle peu, Monsieur le Comte ?... J'ai un caractère mélancolique... dit Ângela.

— Je ne vous ai pas encore dit, Madame, que le timbre de votre voix évoque en moi de tristes souvenirs ; et cela me reconforte pourtant de vous entendre. J'ai connu ce même timbre de la voix peu commun à deux personnes.

Ângela et Joana s'entre-regardaient, interdites par les propos du général après tout ce temps. Mais lui se recueillit, laissa retomber la tête, comme subitement mortifié.

— Vous êtes si triste Monsieur le Comte ! dit Joana. Nous ne voulons pas vous voir ainsi !... Ne pensez pas au passé. Souvenez-vous juste que vous allez recouvrer la vue...

— Pour voir des sépultures, et voir également l'endroit où je vais faire creuser la mienne...

— Pour voir des personnes qui vous souhaitent beaucoup d'années de joie, et l'une d'elles est ma sœur... Maria, les autres : moi, et mon frère... Vous avez là déjà trois personnes qui vous aiment beaucoup.

— Je sais le pouvoir de la commisération dans vos âmes admirables, Mesdames... Les embarras que j'ai occasionnés pour n'être privé d'aucune de ces vétilles de vieillard, et d'aveugle... Toute la nuit, au moindre de mes gémissements, Vitorina se trouvait à mon chevet... Je pense que c'était elle ; et celle qui m'a parlé deux fois, c'était vous D. Maria, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur le Comte. J'étais aussi debout pour prier, ainsi que ma sœur.

— Plaidez ma cause devant Dieu, vertueuses dames.

— Nous le faisons, Monsieur le Comte, dit Joana, nous le faisons.

— Le docteur s'est étendue à courir dehors de cabane en cabane, dit le comte.

— C'est vrai. Il y a des fois où il part au point du jour pour rentrer en pleine nuit, répondit Ângela.

— Quelle voix que la vôtre ! reprit le vieillard en dodelinant de la tête, vous engendrez dans mon esprit de surprenantes hallucinations !...

— Mais je préférerais que ma voix ne vous plonge pas dans le désespoir, Monsieur le Comte...

— Elle ne me plonge pas dans le désespoir ; elle me remplit le cœur de...

— Regrets ? demanda Joana, effrayée, tandis qu'Ângela lui faisait signe de ne pas pousser plus loin de telles investigations.

— Des regrets... Et des angoisses sans nom... Je vais vous dire la vérité... J'ai aimé dans ma jeunesse une dame dont la voix était identique à la vôtre ; et j'ai eu une fille qui parlait également ainsi... Des angoisses et des regrets... C'est ce qui me reste de toutes les deux... C'est bon... Le comte s'interrompit en secouant la tête. C'est bon !... Voilà que jusqu'ici ces funestes souvenirs ne me lâchent pas !... Je vous disais que je vous ai occasionné bien des embarras cette nuit... J'attends l'arrivée, demain, de mon écuyer, mon domestique depuis quarante et quelques années, qui a fait preuve d'une immense patience à mon égard, et qui restera au chevet de mon lit pour que vous puissiez dormir et vous reposer, Madame, ainsi que votre servante.

Ângela regarda Joana en ouvrant la bouche, l'air épouvanté, quand elle entendit dire que l'écuyer allait venir. João Pedro la reconnaîtrait aussitôt, ne pourrait

qu'exprimer son étonnement, et troublerait l'esprit de son père.

— Votre mari est-il originaire de Porto ? demanda l'aveugle, après un long moment.

— Oui, Monsieur, bredouilla Ângela.

— Et vous aussi ?

— Oui, Monsieur.

— Je voulais vous poser une question, mais je sais bien qu'elle est oiseuse.

— Laquelle, Monsieur le Comte ? insista Joana.

— Avez-vous un jour eu vent de la présence à Porto d'un Brésilien de Barrosas, dont le nom m'échappe, marié avec une dame du nom d'Ângela, qui est ensuite devenue veuve, et s'est remariée...

Ângela adressa à sa belle sœur un signe négatif.

— Pas du tout, ça ne nous dit rien, et nous n'en avons pas entendu parler.

— Je l'ai vu tout de suite. Allez donc savoir, dans une région aussi vaste...

— Mais si l'on demandait des informations... suggéra Joana.

— J'ai déjà fait effectuer des recherches...

— Et vous n'avez rien appris ?

— J'ai appris ce que je vous ai dit ; mesdames, qu'Ângela était devenue veuve, qu'elle s'était remariée, puis était partie l'on ne sait où.

— Y a-t-il longtemps que vous vous êtes renseigné ? demanda Joana.

— Il y a trois mois, par un écuyer ; il y a passé cinq jours.

— Et cette dame... balbutia Ângela.

— Serait votre parente ? compléta Joana.

— C'était une malheureuse, la fille d'un homme qui avait été bon, et que de grands malheurs ont égaré et perverti. En fin de compte, après avoir été enseveli vivant, cet homme a perdu, dans les ténèbres où il s'est abîmé, son âme, son cœur, son honneur et tout. Dieu qui l'avait précipité l'a un jour relevé, je ne sais si c'est pour aggraver son supplice, en ravivant son cœur et de tendres sentiments pour sa fille, mais... trop tard.

Les deux femmes l'écoutèrent en silence, stupéfaites.

La conversation fut interrompue par l'entrée du chirurgien ; mais le comte, profitant de l'occasion, poursuivit :

— Monsieur Costa, j'aimerais vous être redevable d'une grande faveur !

— Je suis à votre service.

— Ces dames m'ont déjà écouté avec beaucoup de patience et de compassion parler d'une fille que j'ai eue...

Francisco les regarda toutes les deux, effaré.

Simão de Noronha continua :

— Je vous demanderai de faire appel à vos amis et à vos relations de Porto pour essayer de découvrir ce qu'est devenue une dame du nom d'Ângela qui a été mariée à un Brésilien à présent décédé, remariée ensuite avec je ne sais qui. Mon écuyer qui arrivera peut-être demain pourra vous donner le nom du Brésilien, grâce auquel nous serions à même de découvrir l'adresse actuelle de ma fille.

— Je vais m'empresser d'écrire à des personnes qui feront de leur mieux, dit Francisco, fort embarrassé. Nourrissez quelque espoir, mais que cela n'aille pas bouleverser votre esprit. Nous avons besoin que vous gardiez tout votre sang-froid, et un esprit totalement inactif. Quand vous jouirez de l'usage de votre vue, nous chercherons tout ce qui pourra vous procurer quelque joie. Si votre fille existe, elle vous apportera la lumière ainsi que moi-même ; moi, celle des yeux ; elle, celle de l'âme.

XIX LA LUMIÈRE



LE CHIRURGIEN et son assistant sont prêts.

Après avoir insisté en vain pour être présente, Ângela, pâle et tremblante, se dirigea vers son oratoire.

Joana et Vitorina étaient là pour aider le chirurgien.

Le comte tremble.

– Quand on a, général, dit Francisco Costa, affronté sans broncher les escadrons de cavalerie de Chaves, on ne s'évanouit pas devant une lancette d'acier.

– Je tremble de peur ; mais ce n'est pas la crainte de l'incision. Si je ne vois plus, quand vous aurez déchiré mes nuages, que des ténèbres !...

– C'est que vous verrez ce que personne n'a jamais vu, M. le Comte. Voir les ténèbres, c'est de la double vue, et je ne promets pas de vous la donner. Il suffit que vous voyiez la lumière, répliqua le chirurgien sur le ton de la plaisanterie. J'ai toutefois trouvé cette image chez Milton, qui avait l'autorité d'un aveugle.

Le chirurgien choisit la procédure à suivre pour l'extraction.

La cornée transparente une fois percée par le bistouri, après qu'on eut doucement comprimé le globe, l'humeur cristalline dont l'opacité empêchait l'impression des rayons visuels se détacha, et fut retirée avec le crochet de Wenzel.

À la fin de l'opération, le comte vit la main du chirurgien, la prit dans les siennes, et la baisa.

– J'ai vu ! Mon Dieu ! Je vois votre visage, Monsieur Costa ! s'exclama Simão de Noronha. Il y a là deux dames, n'est-ce pas ?...

– Ce sont ma sœur et Vitorina.

– Et votre épouse ?

– Elle prépare des compresses.

– Je voudrais la voir.

– À une autre occasion. Nous allons placer les emplâtres.

– Déjà ? ! Combien de jours resterai-je encore aveugle ?

– Quarante-huit heures où vous aurez l'impression, en pensant aux aveugles incurables, que les heures sont des instants.

On conduisit le patient opéré sur sa couche, dans une chambre presque entièrement obscure, on lui appliqua des cotons mouillés sur les yeux entourés de bandages.

Les soins achevés, Ângela revint, serra la main de son père, et dit tendrement :

– Toutes mes félicitations, pour vous, Monsieur le Comte, et pour nous-mêmes !

– Je n'ai pas eu le bonheur de vous voir !... lui reprocha le vieillard.

– J'étais dans une autre pièce...

– Et vous n'avez pas été là pendant qu'on m'opérait ? Je n'ai pas senti votre présence.

– Je priais pour vous...

– Vous êtes un ange, chère Madame ! Cette maison... toute entière est un sanctuaire... Dites, j'ai vu votre mari. Je le connais déjà. Il a belle allure ! Il est bronzé et très barbu, n'est-ce pas ?

– Oui, Monsieur le Comte.

– Votre belle sœur, je ne l'ai pas bien distinguée, mais elle m'a semblé pâle et maigre, non ?

– Si, il n'y a aucun doute.

– Votre domestique, je me suis rendu compte qu'elle était vieille, mais elle était cachée par Joana...

– Les petites vieilles se cachent, lança la joviale Vitorina. Il ne manquerait plus que ça : une vieille toute vermoulue apparaissant tout à coup à un homme qui ne voyait aucune créature vivante il y a deux ans !

– C'est que je veux vous voir, et souvent, Madame Vitorina. Vous m'avez soigné avec beaucoup d'amour. J'ai eu autrefois une autre servante qui portait votre nom. Comme le temps passe ! Il y a bien trente-deux ans que je ne la vois plus !...

– Elle doit avoir mon âge, alors... fit observer la vieille, avec une grimace adressée aux dames.

– Oui, si vous allez sur vos soixante-dix ans...

– Soixante-dix ! Que Dieu nous aide !... Il ferait beau voir que j'aie soixante-dix ans !

– Quel âge avez-vous donc ?

– J'ai fêté mes soixante-neuf ans il y a six mois.

– Ah ! Je reviens donc sur ce que j'ai dit ! gloussa le comte. Vous êtes fort jeune, Madame Vitorina. Ne vous laissez pas prendre aux illusions de la jeunesse, ma petite !

Les dames riaient et Vitorina continua d'inspirer des plaisanteries qu'on était surpris d'entendre, particulièrement sa fille qui ne l'avait, les rares jours où elle avait vécu chez son père, jamais vu sourire de lui-même.

Quand, à la tombée du jour, on annonça l'arrivée de João Pedro, Ângela sortit pour l'accueillir dans le potager.

Le vieillard en fut ébahi, et s'appuya à la mule dont il venait de descendre, parce que ses jambes ne le soutenaient plus.

En peu de mots, la fille du comte de Gondar lui indiqua la conduite à adopter pour que la guérison de son père ne fût pas compromise par une agitation mentale ou des névralgies qui lui irriteraient les yeux.

Dès que l'occasion se présenta, l'écuyer bien stylé, Francisco reparla au comte de son intention de rechercher Ângela :

– Voici João Pedro qui vous donnera le nom de l'homme auquel votre fille a été mariée.

L'écuyer avait du mal à garder dans une position normale ses mâchoires écartées par le rire quand il répondit, tourné vers Ângela :

– Il s'appelait Hemorragilde.

Tous étouffèrent un éclat de rire, excepté le comte qui murmura :

– En voilà un nom ! Ça semble gothique ; mais on dirait encore plus un nom de maladie... Hemorragilde !

– Si vous le permettez, Monsieur le Comte, dit le chirurgien, João Pedro s'en va à Porto avec des lettres de moi, vu que nous n'avons pas besoin de lui ici, et qu'il peut nous rendre de grands services pour la réussite de notre projet.

– Qu'il aille donc où vous le lui direz, acquiesça le comte.

– Et, suivant les informations qu'il nous communiquera, vous nous direz ce qu'il faudra faire. Supposons qu'il trouve D. Ângela. Que voulez-vous, Monsieur le Comte, qu'il dise à votre fille ?

– Qu'elle vienne immédiatement me rejoindre, décida le général sans hésitation. Qu'il n'attende pas de nouveaux ordres ; qu'il rentre chez moi, à Ponte, et qu'il m'y attende... qu'il nous y attende tous... parce que vous m'accompagnerez, vous et ces dames, n'est-ce pas ? Vous viendriez pour être les témoins du bonheur qui a commencé au sein de cette famille aimante et charitable.

– Et si votre fille voulait, Monsieur le Comte, vous rejoindre ici-même, est-ce que ce ne serait pas avancer la joie pour elle de vous baiser les mains ?

– Oui... mais je voudrais être capable de la voir... Si elle arrivait tandis que cette obscurité se prolonge, mon angoisse serait grande et douloureuse...

– Je suis de votre avis, et je trouve préférable qu'elle vienne à la fin de votre convalescence, acquiesça Francisco.

– On dirait bien, docteur, que vous jugez son arrivée possible ! s'étonna le comte.

– N'est-elle donc pas possible ? !... Il me semble qu'elle est même probable !... Le seul empêchement, ce serait qu'elle fût morte. Si elle est vivante, je la retrouverai grâce à la diligence de mes amis. Une fois qu'on l'aura trouvée, vous tiendrez votre fille dans vos bras.

– Et si elle les refusait !... s'inquiéta le vieillard, épuisé par l'énergie qu'il avait dépensé dans ce dialogue.

– Ce serait incroyable !... objecta le mari d'Ângela.

– Je l'ai moi-même repoussée, répliqua le comte.

– Vous auriez eu de si bonnes raisons de le faire...

– Les calomnies et, plus que tout, la terrible maladie de mon âme... Le poison la consumait... La désespérante tristesse qui me conduisait à la démence, et m'a laissé le pire... qui a été la vie, la conscience de mes crimes qui s'enchaînaient, les anneaux des fers qui retiennent le criminel au billot... Voici mon démon qui se manifeste... dit le comte à nouveau pensif.

– On est mal parti ! fit le médecin en lui prenant le pouls. Dominez-vous, Monsieur le Comte, évitez ces poussées de fièvre, au moins tant que vous ne serez pas entièrement rétabli.

– Monsieur le Comte ! lui demanda Ângela avec beaucoup de tendresse, je vous prie par le divin amour de Dieu de ne pas vous mettre en peine... Mon cœur me dit que votre fille vous aime et vous donnera des années de grandes joies et de tranquillité d'âme. Vous verrez que je ne me trompe pas dans mon pressentiment... Votre majordome part demain pour Porto. Il se peut fort bien que, d'ici huit jours, votre fille soit ici en train de vous demander pardon, si elle est tombée dans quelque erreur...

– Elle n'y est pas tombée ! s'exclama le vieillard. On l'y a précipitée ; c'est moi, ce sont tous ceux qui auraient dû la prendre dans leurs bras, contre leur cœur, si elle était sur le point de tomber...

– Tant mieux, Monsieur le Comte ; ça vaut mieux ; vous n'aurez aucun mal à lui pardonner, et elle n'osera pas faire des reproches à son père, ni à ses parents.

– Si son cœur éprouvait les sentiments qu'exprime votre voix, Madame ! murmura le vieillard en lui tendant la main pour serrer la sienne dans un élan de reconnaissance...

João Pedro s'en fut chez un cultivateur de la paroisse, chez qui le docteur l'amena sous un prétexte quelconque, et y attendit ses ordres, fort satisfait de jouer son rôle dans le dénouement heureux de l'intrigue qui devait conduire à la réconciliation de la fidalga et de son père.

Tandis que s'écoulait le temps nécessaire pour qu'on pût croire que le majordome avait fait le voyage et qu'on avait reçu la réponse, Francisco examina les yeux du

comte, et il exulta. La cicatrisation était excellente. La photophobie était presque nulle. Le vieillard voyait déjà, à travers des lentilles graduellement teintées, les détails des objets, malgré les vertiges et les douleurs légères que lui occasionnaient ses efforts. Nonobstant, Francisco donna l'ordre qu'on maintînt l'obscurité dans la chambre.

Entre-temps, le comte se désolait que D. Maria eût dû garder le lit, car elle souffrait d'une impertinente migraine au moment où on lui avait enlevé les emplâtres ; et que l'obscurité dans la chambre fût telle qu'il ne pouvait distinguer ses traits parce qu'il ne percevait que des silhouettes.

Une fois passé le nombre de jours convenable pour les prétendues recherches, Costa dit au comte avec une émotion feinte :

– Ça mérite un pourboire ! Voici une lettre de João Pedro pour vous.

– Un pourboire ! dit le comte. Peut-on savoir à quoi il faut s'attendre ?

– S'il n'avait pas appris de bonnes nouvelles, il serait naturel qu'il revînt tout de suite, ou écrivît plus tard.

– Lisez, lisez alors, mon ami.

La lettre disait que D. Ângela partait le jour même pour Boticas, avec son mari et son fils. Il ajouta que la fidalga vivait très pauvrement, et qu'elle était mariée à un homme du peuple.

– Elle sera riche, et lui sera noble, murmura le comte de Gondar.

– Il vous aurait quand même été plus agréable, fit observer le fils du sacristain, qu'elle se fût mariée avec un homme d'une lignée historique.

– Toutes les lignées sont historiques, Monsieur Costa, répondit le comte. Les lignées populaires en France du temps de ma jeunesse sont plus historiques que toutes celles qu'il y a eu. Vous vous trompez, docteur, du moins en ce qui me concerne. Je me suis marié avec une bergère qui gardait les troupeaux de mes métayers. Elle s'appelait Josefa Salgueira. Je l'ai aimée comme si elle était descendue d'un trône pour m'accueillir. Au moment même où la bergère mourait de chagrin parce qu'elle m'avait vu blessé, l'impératrice de Russie se conduisait comme une dévergondée et la Reine du Portugal était... l'épouse de D. João VI... Venons-en au fait : ma fille vient-elle ? Félicitez-moi dès maintenant et laissez-moi serrer votre main de prophétesse, D. Maria.

– Vous allez voir votre fille... balbutia Ângela. De quels transports de sainte joie va être saisie cette heureuse dame !...

– Qui a en plus un enfant pour jouer avec Antoninho... ajouta le général avec une puérole satisfaction, en riant, l'air étrange. Ô docteur, ce jour-là, me donnez-vous de la lumière en abondance ? Le soleil va-t-il entrer dans ma chambre ?

– Oui, Monsieur le Comte. Ce jour-là, lumière à discrétion !

XXX FINALEMENT



LE JOUR ARRIVA.

Le matin, Ângela demanda au comte la permission d'aller chercher sa fille à Monte Alegre.

Le vieillard la remercia : - C'est un grand honneur que l'on nous fait à tous les deux, mais demandez, Madame, à votre mari de m'enlever des yeux ces petits voiles obscurs, et de consentir à ce qu'un rayon de soleil pénètre ici à l'arrivée d'Ângela.

- Je vais appuyer cette juste requête, Monsieur le Comte, dit Ângela, et elle fit semblant de sortir de la maison.

- Francisco remplaça les verres par d'autres plus clairs, pour que les yeux du convalescent s'accommodent, et fit ouvrir les fenêtres de la petite pièce, de sorte que l'intérieur de l'alcôve reçût assez de lumière.

Le visage du vieillard exprima un immense soulagement quand il vit distinctement Joana et l'enfant qui jouait avec ses lunettes et les mettait sur son propre nez en se traitant de Croquemitaine.

- Je viens vous aider à vous habiller, Monsieur le Comte, dit le médecin ; vous pouvez passer du lit à la chaise-longue, si cela vous convient.

- Si je pouvais... Mais mes jambes, docteur ?

- Les jambes vont être traitées avec des biftecks et du vin de Porto. Nous voulons de l'exercice, de l'appétit et un bon estomac. Allez, debout, mon général.

Il se leva en chancelant et en s'appuyant à Francisco. Une fois habillé, il regardait le plancher et pleurait de joie en disant :

- Je vois déjà le sol que je foule... Je suis sorti du tombeau...

- Eh bien, Monsieur le Comte, répondit le mari d'Ângela, après l'avoir étendu sur le canapé, vous devez vous préparer à voir votre fille comme un père, mais aussi comme un homme. Si vous craignez un grand choc, préparez-vous à réfréner les épanchements qui pourraient nuire à votre constitution affaiblie.

- Ne vous en faites pas. Je suis déjà prêt... Je sens mon cœur ; mais c'est un cœur de soixante-dix ans.

On annonça l'arrivée d'Ângela.

Le comte s'assit au prix d'un grand effort.

Francisco le ramena à plus de calme :

- Tout doux ! Je ne veux pas de grands gestes, Monsieur le Comte !

- Oh, Docteur, vous ne me laissez pas être au moins un père ? ! dit le vieillard en souriant.

Ângela entra, vêtue comme chez elle, à peine couverte d'une cape en drap noir. Elle s'approcha de son père, s'agenouilla, et lui embrassa la taille. Le comte inclina son visage vers sa tête à elle, et murmura :

- Laisse-moi voir ton visage, ma fille.

Ângela le dévisagea, entre sourire et larmes. Le vieillard la contempla avec la fixité que donne une vue faible, lui baisa le front, et dit :

- Sois la bienvenue !... Tu es ma pauvre Ângela !... Pardonne à l'adversité qui nous a accablés, toi et moi... Lève-toi et assieds-toi ici, à côté de moi.

Joana, Vitorina et João Pedro pleuraient à chaudes larmes.

– Pourquoi ces personnes pleurent-elles ? demanda le général.

- C'est le plaisir de reconnaître Dieu dans cet événement, dit Francisco.

– Alors, réjouissez-vous, répliqua le comte. Ângela, qu'as-tu fait de ton mari et de ton enfant ?

– Voici mon mari... Et elle désigna Francisco.

– Où ? Qui ? Ton mari!... qui est-ce ?

– Moi, Monsieur le Comte, dit Costa, en s'inclinant pour lui baiser la main. Antoninho, viens ici...

L'enfant courut se jeter dans les bras de son père, qui le souleva, et l'approcha des lèvres de son grand-père.

– Laissez-moi réfléchir à tout cela : c'est un rêve, mon Dieu ! répondit le général. Toi, Ângela... tu es l'épouse... de Francisco Costa...

– Oui, mon père.

– Je suis donc chez ma fille... et mon gendre. Tu es l'ange qui veillait la nuit sur moi... L'es-tu, mon Ângela ?... Dieu m'a amené ici pour restaurer la lumière de mon âme et dissiper les ténèbres de mes yeux, pour que je vous voie, mes enfants !

– M. le Comte, dit le chirurgien, très ému, je voulais vous éviter les larmes ; mais je ne sais si je puis tromper, parce qu'en ce qui me concerne, je me suis aussi trompé. Ce qui m'émeut le plus, c'est l'idée que vous ayez tellement attendu avant de partir à la recherche d'Ângela qui a le cœur si pur et si saint. J'offre en gage la vie de mon fils à Dieu qui pourra me punir pour ce serment téméraire : je jure par Dieu qu'il n'y a aucune tache dans l'âme de votre fille, Monsieur le Comte. Moi, son mari, je la défends devant son père, parce que personne ne se dressera contre le monde qui la calomnie. Moi, pauvre artisan, chirurgien de ces pauvres montagnes, je ne célèbre pas les vertus de la fille du vieux fidalgo ; je la porte aux nues parce qu'elle est la compagne de ma vie honnête, qu'elle représentera toujours la grâce divine qui recouvre de l'or de l'allégresse ces murs nus, une source de jouissances, tout ce que vous voyez déjà de vos propres yeux. Je ne perdrai pas de temps à expliquer l'enchaînement des faits un peu particuliers qui vous ont permis de retrouver Ângela, alors que vous pouviez, dès votre arrivée, savoir que c'était elle qui passait ses nuits à votre chevet. J'ai craint, Monsieur le Comte, lorsque vous êtes entré dans cette maison, que vous méprisiez encore votre fille. J'ai su qu'heureusement je m'étais trompé ; mais j'ai été saisi par la peur des effets désastreux de l'opération quand une grande agitation morale compromettrait la tranquillité nécessaire aux soins. J'ai voulu préparer votre esprit en prolongeant l'attente ; je vous ai préparé, heure après heure, à ne pas être surpris devant votre fille. Qu'elle soit l'épouse de votre médecin, j'ai pensé que cela vous plairait. Ce ne sera pas une honte pour un noble comte que le mari de sa fille soit le chirurgien qui a eu le bonheur de lui ouvrir les yeux afin qu'il voie l'heureuse créature qui a d'abord parcouru les *vias dolorosas* où s'engage l'honneur d'une femme, jusqu'au calvaire, où le monde la crucifie en la couvrant d'ignominie. Voici, Monsieur le Comte, votre fille Ângela. Et vous n'avez pas encore vu, à côté d'elle, votre ancienne servante qui, depuis qu'elle a deux ans, l'a accompagnée, et a calmé sa faim avec les chaînes qu'elle a gagnées au service de son père et de sa tante.

– C'est toi, Vitorina ! s'exclama le comte. Tu es donc vivante, femme, et tu n'embrasses pas ton maître !

– Non, vous m'avez traitée de vieille et vous avez fait rire vos patronnes en vous moquant de moi !

Et là-dessus, elle embrassa ses genoux, et lui baisa les mains, en les baignant de larmes.

Sur ces entrefaites, le cousin Pizarro se fit annoncer ainsi que d'autres fidalgos de Chaves qui demandaient qu'on leur accordât l'honneur d'être présentés à Monsieur le Comte de Gondar.

– Qu'ils entrent, dit le général. Je donne des ordres car je suis chez toi, mon Ângela.

Pizarro, les bras grand ouverts, vint féliciter le vieillard qui s'exclama :

– Je vous trouve la tête que j'imaginai, cousin Pizarro. Vous avez quelque chose de votre oncle, le général. Me voici avec des lentilles devant les yeux ; mais je reconnais tout ce que Dieu a créé, et je sais que je verrai la terre jusqu'à ce qu'elle se dérobe sous mes pas. J'ai l'honneur de vous présenter, à vous et à vos amis, Ângela da Costa, future comtesse de Gondar.

– Qui ? demanda le fidalgo, inquiet.

– Ângela, ma fille, mariée à mon gendre, M. Francisco da Costa. Maintenant, mon Ângela chérie, si tu crois que Dieu à ses agents sur la terre pour accomplir ses grands desseins, récompenser ou punir, va embrasser ce gentilhomme, c'est lui, le providentiel messager qui m'a amené ici.

Ângela se laissa respectueusement embrasser par Pizarro qui, à peine revenu de son étonnement, dit :

– Je vois, D. Ângela, que Dieu s'est chargé de vous venger de la société.

CONCLUSION



LES FORCES physiques rétablies à mesure que son âme rajeunissait, le comte donna à toute sa famille de Boticas, sur un ton militaire, l'ordre de déménager à Ponte de Lima. Francisco José da Costa contredit son beau-père en faisant valoir qu'il s'était engagé avec la municipalité pour trois ans, et qu'il ne pouvait abandonner ses malades, sans que son poste fût pourvu. Avec la complicité de Pizarro, le comte fit tant qu'au bout de quelques jours un médecin, moyennant une somme confortable offerte par le comte, proposait de remplacer Costa.

La famille alla s'installer à Ponte.

Quelques jours après, on accordait à Ângela le titre de comtesse de Gondar, une distinction que son mari partageait dans chacune de ses deux vies.

En lisant la dépêche du ministère du Royaume, Francisco se tourna vers son beau-père, et lui dit en souriant :

– *Comte* ? Un chirurgien qui opère des cataractes ! Mon cher ami ! N'allez pas, Monsieur, effaroucher les patients pauvres qui requièrent mes services ! Les malades indigents qui ont une botte de paille comme couche n'oseraient faire venir un comte dans leur antre. Un pauvre qui s'appelle simplement Francisco est rassuré et se réjouit de pouvoir appeler Francisco son frère qui rédige son ordonnance. Le privilège que vous pouvez accorder sans qu'il vous en coûte rien en y trouvant énormément d'avantages au mari de la comtesse de Gondar, c'est de l'autoriser à payer de sa bourse à l'apothicaire les médicaments que je lui ferai préparer, et de me la donner comme assistante dans les soins aux pauvres qui tombent malades de faim et froid.

Le comte de Gondar vécut dix ans la plus heureuse existence que pût mener un vieillard. Il eut le temps de voir six petits-enfants autour de lui, qui embaumèrent d'autant de printemps ses dix hivers ensoleillés.

Il mourut à quatre-vingts ans, en appuyant sereinement sa tête au bras de sa fille, qui lui tendait la Croix du Christ à baiser.

L'excellente Vitorina était descendue au tombeau un an avant, après avoir été bénie ; elle léguait ses chaînes reconstituées et une belle propriété que lui avait donnée Ângela à la fille aînée de sa maîtresse.

La comtesse de Gondar est encore vivante à présent, ainsi que son mari qui est toujours resté Francisco José da Costa, six enfants dont l'aîné, l'Antoninho né à Boticas, est le gentilhomme le plus distingué du Minho, et sidère ses condisciples à l'Université en leur racontant des légendes du Palais de Gondar, dont il se trouve être le vingtième seigneur. La légende qu'il ignore, c'est celle de son aïeule, D. Maria d'Antas.

Ângela a quarante-neuf ans aujourd'hui. Les rides n'osent pas encore s'en prendre à la jeunesse ranimée ranimée dans ce cœur. Cinq jolies filles qui la suivent à la messe ont le désagrément d'entendre dire :

– La mère est mieux que ses filles.

Il y en a un qui vit encore pour rivaliser avec les vieux chênes du Palais de Gondar, c'est João Pedro, qui a demandé sa retraite, l'intendant officiel du domaine comtal.

La veille de Noël, il vient toujours à Ponte réveillonner avec *son petit monde*, comme il dit. Et quand les pains perdus et le porto lui ont aiguisé la mémoire, il a pris l'habitude de dire, tous les ans, à part, à Ângela :

– Ô, Madame le Comtesse !... Je ne saurais dire quand je vous ai vue mariée à cet Hemorragilde.

Bien qu'Ângela connaisse déjà d'avance l'inévitable plaisanterie de la nuit de Noël, elle la salue toujours d'un éclat de rire et de deux pichenettes sur les oreilles moussues de l'ancêtre.

ÉPILOGUE



LE LIVRE CONCLU, on souille une page véritable avec les fouilles que nous avons fait effectuer dans les marécages de cette histoire.

On a découvert, en explorant de fétides égouts, que les trois amis et héritiers d'Hermenegildo Fialho de Barrosas respirent encore et

prospèrent.

Atanásio José da Silva est baron da Silva.

Pantaleão Mendes Guimarães est baron de Mendes Guimarães.

Comme Joaquim Antônio Bernardo n'avait pas de nom, il s'est emparé du domaine des Choupos qui lui avait été hypothéquée dans la fantastique reconnaissance de dette de Fialho, et s'est fait baron des Choupos.

Il y a encore un titre.

Le mari de Rosa Catraia, retiré sur la terre où il est né, à Cabeceiras de Basto, est devenu un politique influent, en tant que regedor d'abord, puis conseiller municipal, président de la municipalité et maire-adjoint.

Militant fort actif dans les élections de députés, il est parvenu à envoyer au parlement un neveu de Rosa, formé à ses frais. La décoration que le licencié reconnaissant lui a obtenue a fait sauter le bouchon de la corne d'abondance d'où jaillissent les grâces, qui se tord encore de honte pour elle et la patrie, comme si l'une et l'autre pouvaient alors alléguer la pudeur, et refuser de céder aux sollicitations d'infâmes.

Rosa Catraia est donc baronne de Vilar d'Amôres, un titre un tant soit peu lyrique et romanesque qui sied bien à ses joues écarlates et à ses seins turgides qui suintent de bestialité, d'allégresse et de lubricité prolongée.

Les autres baronnes, un tantinet plus usées, manifestent les dégâts de la corruption morale sur les personnes, et le déversement de la corruption politique sur les titres.



CRÉDITS

Les gravures des lettrines et les culs-de-lampes sont tirés d'une livraison de *Lecture pour Tous* de 1904 ; les blasons du *Larousse Universel* en 2 volumes de 1924.